

# Le village : moeurs paysannes / Léon Deschamps

Deschamps, Léon (1864-1899). Auteur du texte. Le village : moeurs paysannes / Léon Deschamps. 1888.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

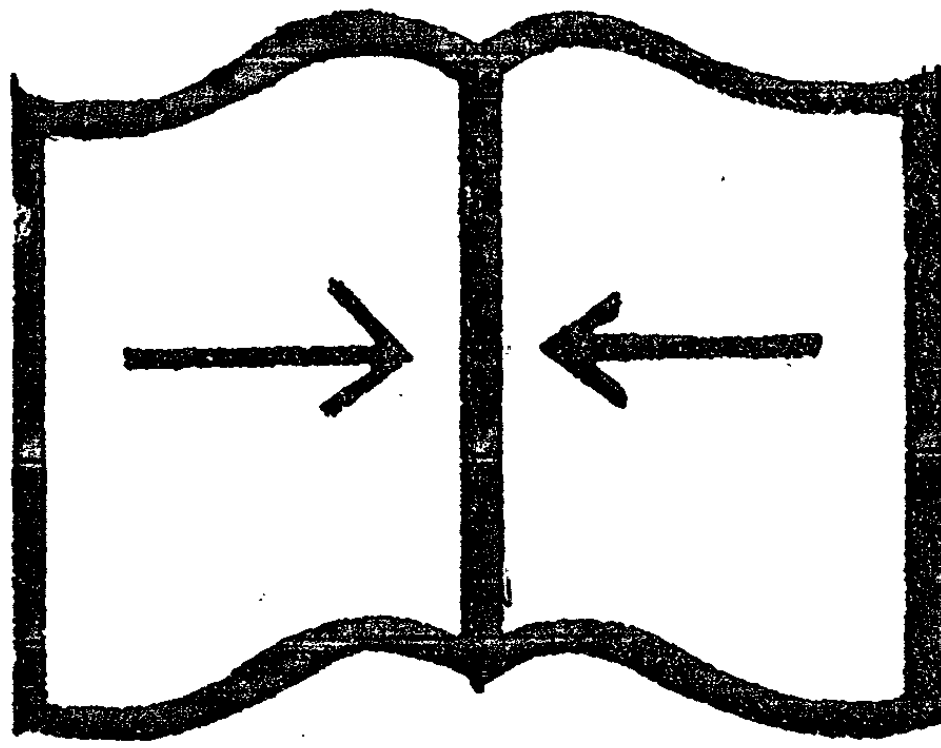
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

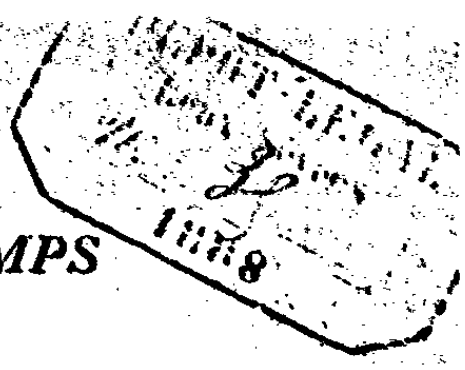
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



RELIURE SERREE  
Absence de marges  
intérieures

VALABLE POUR TOUT OU PARTIE  
DU DOCUMENT REPRODUIT

*depot legal*



LÉON DESCHAMPS

# Le Village

MŒURS PAYSANNES

J. Toujours tout droit L.

PARIS  
JULES LÉVY, ÉDITEUR  
2, RUE ANTOINE-DUBOIS, 2  
—  
1888



# BIBLIOTHÈQUE MODERNE

3 FR. 50 FRANCO Volumes in-18 3 FR. 50 FRANCO

<p>COQUELIN CADET Pirouettes..... 1</p> <p>PHILIBERT AUDREBRAND Petites Mémoires d'une Stalle d'orchestre..... 1</p> <p>JULES BRIOIS La tour Saint-Jacques..... 2</p> <p>PAUL BUQUET La Grande Vie. — Les Polski. 1</p> <p>AUGUSTIN CHALLAMEL Souvenirs d'un Hugolâtre (la "génération de 1830")..... 1</p> <p>ALBERT CIM Les Amours d'un provincial... 1</p> <p>CORA PEARL Mémoires (15<sup>e</sup> mille)..... 1</p> <p>HENRI DEMESSE La Fiancée du Condamné.... 1</p> <p>MAURICE DRACK Les Ruffians de Paris. — La dent du Rat..... 1</p> <p>La Revanche de Callebotte... 1</p> <p>Chair Fraîche..... 1</p> <p>PIERRE ELZÉAR L'oncle d'Australie..... 1</p> <p>AUGUSTE ERHARD Contes panachés..... 1</p> <p>FREDOLIN John Bull sur le Nil..... 1</p> <p>PONSERRANE Beautés et misères de la vie militaire..... 1</p> <p>ERNEST FROGER Suzanne..... 1</p> <p>AUGUSTE GERMAIN Christiane (robes et manteaux) 1</p> <p>L. GERMINA Au Port..... 1</p> <p>JULES GUÉHIN La petite Poniska..... 1</p> <p>HARRY ALIS Petite Ville..... 1</p> <p>Miettes..... 1</p> <p>Kara-Kiri..... 1</p> <p>Reine-Soleil..... 1</p> <p>EUGÈNE HÉROS La Nœce à Génie..... 1</p> <p>FERNAND IGRES Le Justicier..... 1</p>	<p>ÉMILE JEANNINGROS vol. Le Château d'Arguel..... 1</p> <p>FERNAND LAFARGUE La Gourme..... 1</p> <p>JEAN LANCELLOT Les Amours de Blaise..... 1</p> <p>Baby..... 1</p> <p>HUGUES LE ROUX Un de nous..... 1</p> <p>L'attentat Sloughine..... 1</p> <p>HENRI LEVERDIER La Guillotine..... 1</p> <p>GEORGES LIUSSOU Ami Paul..... 1</p> <p>RAPHAËL LIGHTONE Sédulte!..... 1</p> <p>D<sup>r</sup> LUTAUD M. Pasteur et la rage..... 1</p> <p>LÉO MONTANCEY ET PAUL MAROT Cora Jackson..... 1</p> <p>Mémoires de M. ..., juge d'ins- truction..... 1</p> <p>GEORGES MOYNET Entre garçons..... 1</p> <p>Zonzon..... 1</p> <p>EUGÈNE MURER La Mère Nom de Dieu..... 1</p> <p>Pauline Lavinia..... 1</p> <p>ADOLPHE BACOT Le Capitaine Muet..... 1</p> <p>JEAN RADEN Parrain Pierre..... 1</p> <p>TONY RÉVILLEON Les Marquis de St-Lys..... 1</p> <p>CLÉMENT RICHEL La Fée aux crabes..... 1</p> <p>L. SAINT-FRANÇOIS Bibi..... 1</p> <p>JULIEN SERMET Une Cabotine..... 1</p> <p>STEPNIACK La Russie souterraine. (Tra- duction française de HUGUES LE ROUX..... 1</p> <p>CHARLES TABARAUD La Leçon d'amour..... 1</p> <p>PAUL VERNIER L'amour du Drapeau..... 1</p> <p>AMÉLIE VILLETARD La Chemise..... 1</p>
--	---

MELLE (Deux-Sèvres). — IMP. E. GUYARD.

*200/10*

# Le Village



80Y2  
12186

**DU MÊME AUTEUR :**

**POÉSIE**

**A LA GUEULE DU MONSTRE**, un beau vol. in-18, elzévir,  
velin teinté, vignettes et culs-de-lampes. 3 fr. 50

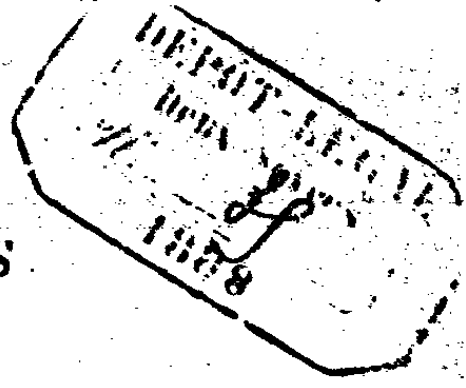
---

**PROSE**

**CONTES A SYLVIE**, nouvelles, un vol. in-18, elzévir,  
papier teinté. . . . . 3 fr. 50

---

LÉON DESCHAMPS



# Le Village



MŒURS PAYSANNES

J Toujours tout droit L

PARIS  
JULES LÉVY, ÉDITEUR  
2, RUE ANTOINE-DUBOIS, 2

1888

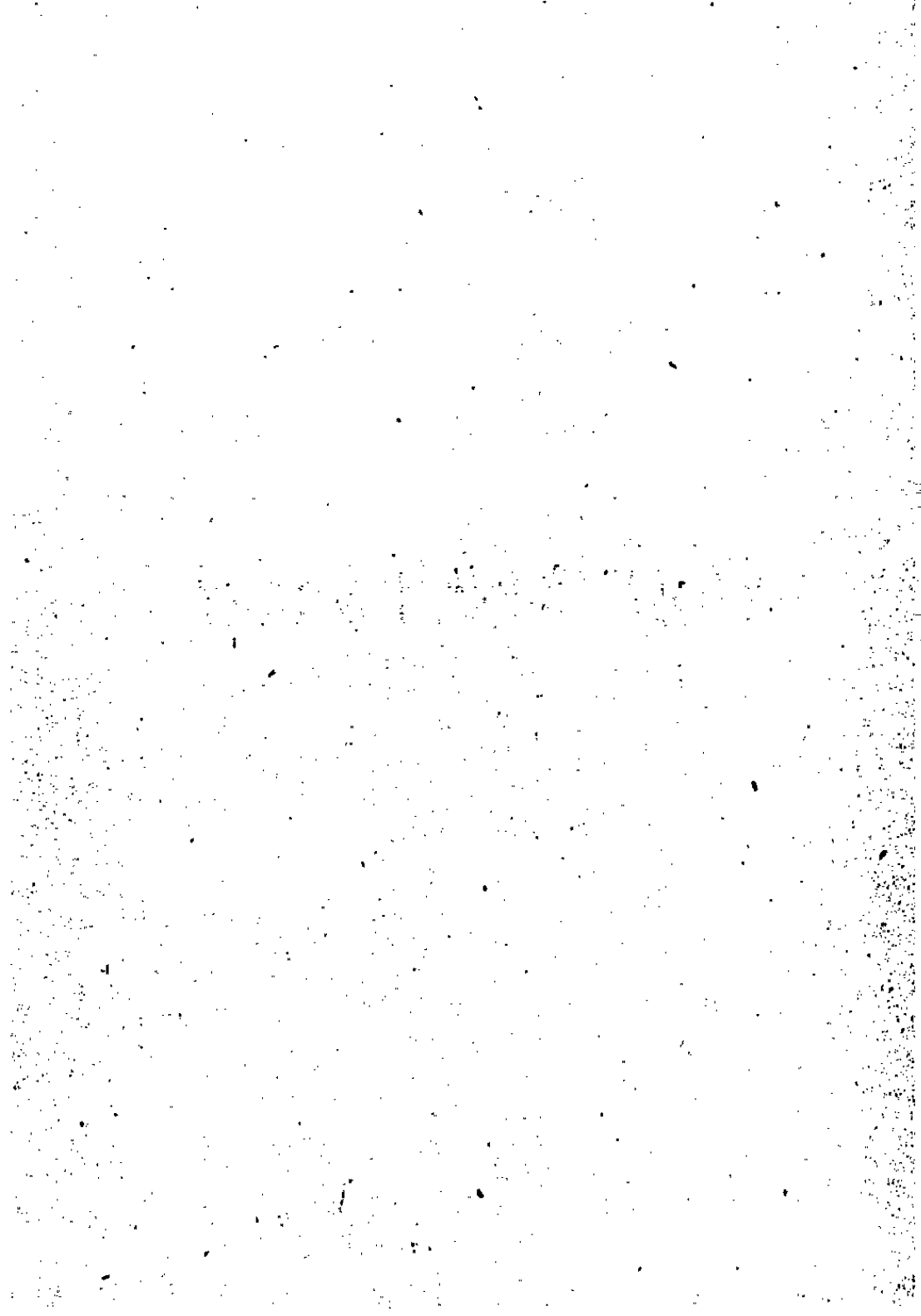
AU CONTEUR SPIRITUEL  
ET DÉLICAT

à JOSEPH MONTET

*J'offre cette étude en témoignage  
d'admiration et de sympathie.*

L. D.

**PREMIÈRE PARTIE**



Un fichu noir, en laine, sur les épaules, et le reste du corps emprisonné dans un léger vêtement de tissu grisâtre, Claudine marchait péniblement sur la route qui va de Niort à Ruffec. La veille, elle avait couché à Maisonnay, humble village placé à cheval sur la route, et, ce jour-là, dès les premières lueurs de l'aube, elle s'était remise en marche, encore mal reposée des fatigues précédentes.

A la demie plus neuf heures elle traversa la petite ville de Sauzé-Vaussais ; puis, hâtant le pas, elle prit, à droite, une nouvelle route qui devait la conduire à Montjean, modeste bourg dont deux petites heures la séparaient encore.

C'était le troisième jour que la jeune fille marchait ainsi. Elle avait quitté Niort, où elle était en place, l'avant-veille, n'emportant avec elle, noués dans un large mouchoir en fil, que les menus objets qu'elle tenait à la main. Le reste de ses vêtements avait été mis dans une caisse en bois blanc, servant de malle, et



le tout avait été confié, par la jeune fille, au voiturier qui fait le service de la Rochelle à Sauzé-Vaussais, passant par le chef-lieu des Deux-Sèvres. Le premier jour, la fatigue de la marche fut presque nulle ; le lendemain, elle devint plus prononcée ; enfin, le surlendemain, le jour où commence ce récit, elle était si accablante, que Claudine n'avancait plus que sous l'impulsion donnée à ses jambes par la puissance de sa volonté. Elles lui rentraient dans le corps, ses pauvres jambes, dans ce corps moulu que la route, ruban se déroulant interminablement, avait transformé en une machine passive avançant languissamment, d'un mouvement automatique, vers un but plus redouté qu'espéré. Si grande que fut la douleur physique, la torture morale devait l'être davantage : car, de sa main restée libre, la jeune fille étouffait souvent des sanglots et essuyait non moins souvent des larmes...

Eternelle et banale histoire ! la malheureuse avait été séduite. Le séducteur, lâche comme tant d'autres, avait abandonné sa victime aux caprices du sort, ne voulant assumer aucune responsabilité, ni se charger en aucune manière du petit être qui commençait à tres-

saillir dans les flancs de sa mère. Rendre l'honneur à celle qui, souvent, n'a commis d'autre crime que celui d'écouter.. et d'être faible, est un devoir dont fort peu de gens se soucient ; trop heureuse doit s'estimer la victime si, parmi ceux qui s'acharnent le plus à lui jeter la pierre, ne se trouve celui qui devrait être seul responsable de la chute. Pour Claudine, le séducteur, un bellâtre quelconque, avait totalement disparu de Niort, après que la jeune fille lui eut annoncé l'état où il l'avait mise. Et, conséquence inévitable de la faute, de jour en jour plus évidente, la famille qui occupait Claudine, ayant des filles, avait renvoyé honteusement la coupable. Que faire?... se tuer!... Oh ! Claudine y avait bien songé ; mais l'amour des siens l'avait retenue. Le suicide est encore une tare pour les familles de paysans, une honte qui ne s'efface qu'après trois ou quatre générations ; une fille-mère tache moins l'honorabilité, ou du moins la faute s'efface plus vite, et la coupable est seule à souffrir. C'est ainsi que Claudine se décida à ne pas mourir. Elle retournerait implorer la pitié et le pardon des siens ; elle se ferait humble, douce, soumise ; elle serait si modeste et aurait tant de

repentir, qu'on finirait bien par oublier sa faute et que, peut-être, on en viendrait à l'aimer encore. Cependant, quelles paroles allaient l'accueillir à son arrivée sous le toit paternel ?.. Par quel châtement lui faudrait-il racheter, elle, la pauvre victime, cette faute qui, cependant, la condamnait déjà à toute une vie de misère ?..

Voilà, hélas ! ce qui courbait le front de la malheureuse davantage que le chemin parcouru ; voilà ce qui la rendait triste et lui faisait terriblement redouter la minute solennelle où il lui faudrait comparaître devant les siens, transformés en juges.

A cette pensée son âme se troublait, ses yeux s'obscurcissaient de larmes. La brise fraîche de cette matinée d'octobre avait mis en joie une nuée de cheveux fous qui auréolaient le front et les tempes de la jeune fille ; le reste de la chevelure était noué sur le sommet de la tête, à la mode des villes ; et le visage et les mains, rougis par le froid, traçaient comme un triangle de sang sur un fond de ténèbres. En effet, tout était sombre chez la jeune fille : ses vêtements et ses pensées...

D'ailleurs, cette journée d'automne, un peu

humide, prédisposait beaucoup à la mélancolie. Des nuages gris couraient dans le ciel, laissant, en traversant le zénith, filtrer quelques gouttelettes que le soleil, avare de ses rayons, dédaignait de sécher entre chaque ondée. Les haies, mordues par la rouille qui dévorait les églantiers aux fruits de corail et les pruneliers aux perles noires, les haies se fleurissaient encore de bruyères et de chevreuilles ; mais ces fleurs sans parfum rendaient plus évidente et plus proche l'entrée en scène de l'hiver, sombre et fantasque costumier dont le souffle habille les arbres de manteaux de neige moirés de givre.

Bientôt la rectitude morne et plate du paysage s'agita de légères côtes, qui secouèrent de frissons l'uniformité rousse de la route ; des châtaigniers, grillés par les premières gelées, tordaient leurs panaches d'or sous les courants aériens, semant des tourbillons de feuilles jaunes sur les flancs pelés des collines. Mais des cimes de peupliers émergèrent soudain de l'horizon brumeux, lançant dans le ciel leurs quenouilles vertes. Juste à ce moment, la cloche de l'église de Montjean se mit à bavarder avec les échos environnants, et Claudine, parvenue au som-

met de la côte, reconnu d'un regard ami la campagne où s'était écoulée toute son enfance. Tout était bien à sa place : les vieux saules au feuillage d'argent, les ormes centenaires et les buissons où, en mai, les fauvettes cachaient leur mignonne nichée. Comme pour égayer cette vallée, que le cœur de la jeune fille peuplait de délicieux souvenirs, le soleil, lui-même, s'était débarrassé des nuées qui l'emmitouflaient de moelleuses dentelles, et il décochait, dans ce tableau, vierge encore des infânants baisers de l'automne, des flèches enflammées qui s'amusaient à allumer des étoiles en chaque goutte d'eau tremblant au bout des feuilles.

Divinement émue, Claudine s'était arrêtée pour contempler.

A droite, derrière le flanc d'un coteau boisé, s'accrochait le rideau de peupliers et de saules dont les courbes gracieuses allaient, à gauche, mourir tout là-bas, au fin fond de l'horizon, dans un nuage de buée blanche avec laquelle le rideau se confondait. Suivant la ligne des peupliers et coupant la route à angle droit, un minuscule ruisseau, à moitié caché sous la verdure mouvante des roseaux, emplissait d'un bouillonnement continu le pont

en pierres de taille, sur lequel la route s'appuyait pour lancer ses deux montées, l'une vers la plaine, l'autre dans la direction du bourg de Montjean, dont l'on apercevait les premières masures, et le clocher se dressant à l'ombre d'un énorme tilleul. De l'endroit où se trouvait Claudine, l'œil ne pouvait distinguer qu'une partie du village ; car les chaumières qui, primitivement, s'étaient fixées sur le sommet du coteau, autour de l'église, avaient, en s'augmentant, dégringolé sur les deux versants de la colline, ainsi qu'un troupeau de chèvres capricieuses qui se seraient folâtrément perdues dans un fouillis de broussailles. Mais des colonnes de fumée, filtrant à travers les branches, annonçaient que les visions rouges, noires ou grises entrevues, et prises tout d'abord pour d'énormes rochers moussues, étaient autant de cahutes abritant des vies humaines. Du premier bouquet d'arbres fruitiers, placé devant la première maison, jusqu'aux rives de la Péruse, le ruisseau flanqué d'oseraies, un bout de prairie verte servait de tapis pour les jeux enfantins des marmots du village.

Claudine, elle aussi, avait joué là... autre-

fois... à l'époque où elle était candide, heureuse et vierge...

La cloche, lançant une deuxième envolée de notes d'airain aux échos joyeux, rappela la jeune fille au sentiment de la réalité. Elle essuya une larme de regret, ramassa ses pensées et ses souvenirs éparpillés dans la vallée, puis elle imposa à ses jambes, rendues par la fatigue, l'obligation de descendre la côte, pour traverser le pont et s'engager sur la montée douce qui doit la conduire au terme de son voyage.

En ce moment, sa résolution est bien prise ; elle se dirige droit chez elle, préférant en finir de suite que de conserver plus longtemps la cruelle appréhension qui la torture. A l'entrée du village, elle prend une petite ruelle, ferrée de cailloux pointus, avec de ci de là quelques flaques d'eau boueuse. Puis elle enfile une allée bordée de choux, d'un côté, et de betteraves, de l'autre, pour s'arrêter, au bout de quelques pas, devant une barrière à claire-voie, fermant l'entrée d'une cour encombrée d'instruments aratoires.

Dans la cour, personne. Cependant, de l'autre côté de cette cour, d'une cheminée coupée au ras du toit d'une très vieille mai-

son, flanquée à droite et à gauche de servitudes, s'échappe un mince filet de fumée qui annonce que la maison n'est pas seule.

Claudine tourne vivement la barrière, pénètre dans la cour, remarque qu'une personne l'a déjà dévisagée à travers les vitres de la fenêtre ; et, d'un bond, la jeune fille arrive et frappe à la porte de la mesure.

— Entrez ! cria de l'intérieur une voix cassée.

Presque aussitôt, la voix reprit en chevrotant :

— Ah ! c'est toi..., ma pauvre enfant... Entre donc ! je suis seule ; ton père est à la *barberie* ; ton frère est encore aux champs, et ta mère va bientôt revenir de la messe, où elle est allée avec les voisines. Moi, comme tu vois, je garde la maison...

Claudine avait embrassé la face ridée de la vieille femme, l'appelant sa grand'mère ; mais l'autre continuait ses explications, sans répondre au bonjour de la jeune fille. Tout à coup, elle s'interrompit et demanda brusquement :

— Alors... c'est bien vrai... ce que l'on dit ici ?...

Pour toute réponse, Claudine baissa les



yeux, retenant ses larmes avec peine. A ce moment, elle oubliait les fatigues de la route, la courbature qui la brisait : son anxiété était si grande qu'elle diminuait la douleur de la minute passée et reportait toute l'attention de la jeune fille sur l'orage qui se préparait au-dessus de sa tête.

— C'est bien vrai... ? tu avoues... ?

Toujours muette, la malheureuse ne put retenir un soupir. Elle regardait machinalement son aïeule qui, devant la haute et large cheminée où brûlait un feu clair de branches sèches, remuait, avec un bâton de coudrier, la pâtée des bestiaux, une *bernaye* composée avec du son, des betteraves, des choux, des pommes de terre et de l'eau de vaisselle, en un mot avec toutes les épluchures et les restes de la cuisine des gens.

— Si c'est Dieu possible !... poursuivait la vieille femme, tandis que sa petite-fille s'asseyait sur une chaise, au pied du lit, pour mieux cacher sa figure dans ses mains ; si c'est Dieu possible... A quoi pensent donc les jeunes filles, maintenant... ? Plus de religion... plus de devoirs... rien que des folies dans la tête !... Eh bien ! te voilà prise ?... Qu'est-ce que tu veux faire, à présent que tu es désho-

norée ?... Seigneur-Dieu ! la pauvre *goulée* de terre peut bien s'user à donner de bonnes récoltes... le revenu va être vite employé... si encore il est suffisant... Attends, ton père et ta mère vont te complimenter !... Et ton frère... Ah ! Dieu, c'est celui-là qui va être terrible ! Comment prendra-t-il la chose ? comment acceptera-t-il, lui qui dit qu'on devrait tuer les vieux quand ils ne peuvent plus travailler, comment acceptera-t-il ce nouvel accroissement de nourriture engloutie chaque jour ?... Hélas ! je te plains, malheureuse fille, car notre Pierre, ce pauvre enfant qui se prive de manger pour arrondir son avoir d'un lopin de terre tous les deux ou trois ans, va te mener la vie dure...

Sans s'indigner, trouvant cela naturel, l'aïeule racontait complaisamment l'effroyable convoitise de son petit-fils, un solide et dur paysan qui aimait la terre d'un amour de brute, et qui, sans la peur des gendarmes, n'eût pas hésité une seconde pour assommer tous les siens, afin de s'enrichir et de jouir plus vite. Non-seulement, elle, la vieille paysanne, fille, petite-fille et arrière-petite-fille de paysans, trouvait cela naturel : pour un peu, elle en eût été fière, heureuse et flattée à

la fois de retrouver la bonne tradition dans l'esprit de son petit-fils, ce véritable rejeton de sa race.

En songeant à ce Pierre, dans les veines de qui circulait le vrai sang des paysans, la vieille face ridée de la Thoumelle — un nom qu'elle tenait de Thoumeau, son défunt mari — s'éclairait d'une grimace qui voulait être un sourire, et qui, par l'assemblage des rides du front et des joues, semblait lui imprimer un 8 sur la figure.

C'est qu'elle en avait déjà vu de toutes les couleurs, la vieille Thoumelle ! Orpheline dès sa plus tendre enfance, elle avait connu le pain moisi que l'on donne comme nourriture aux servantes de louage. Plus tard, quand elle eut quelques centaines de francs d'économies, elle épousa un garçon de ferme, Thoumeau, avec qui elle était en service. Elle ne quitta pas sa place ; il y eut un lit de moins à faire, voilà tout. Quoique elle fut devenue enceinte, elle n'avait cessé de travailler aux champs, fauchant et moissonnant comme un homme. Aussi accoucha-t-elle en pleine campagne, par une après-midi de novembre, mélancolique et froide comme un glas funébre. Ayant vu comment l'on opérait

pour les bestiaux, elle sut ce qu'elle devait faire et elle se délivra elle-même. Puis, ayant roulé son enfant dans un tablier et un jupon, elle se rendit à la ferme, laissant une traînée de sang sur son passage. Trois jours après, elle travaillait comme auparavant.

Cependant il lui fallut quitter son service pour élever sa petite fille, et ce fut là sa plus grande douleur. Ses économies, réunies à celles de Thoumeau, suffisaient pour acheter une vieille bicoque de Montjean, qu'elle convoitait depuis longtemps ; elle décida son mari à conclure cette affaire. Et lorsque le notaire, qui avait liquidé l'héritage des parents, lui remit, après bien des attermolements, le solde définitif des comptes de tutelle, elle échangea cette somme contre un bout de pré attendant à la maison qu'elle et son mari avaient achetée. Cette *pauvre goulée de biens*, comme disait la Thoumelle, avait toujours été s'arrondissant, on devine au prix de quels labeurs et de quelles économies. Aussi, maintenant, l'avoir de la vieille femme et de ses enfants était pour elle un calendrier de dates et de souvenirs. Tel champ rappelait telle année ; tel autre, une extraordinaire récolte qui avait permis l'acquisition de telle

chose. Elle ne disait jamais : l'année mil huit cent vingt-neuf, ou : mil huit cent quarante, ou : mil huit cent cinquante-sept ; mais bien : l'année du grand hiver, pendant lequel nous achetâmes notre maison ; l'année où nous eûmes notre première paire de bœufs ; la première année que nous vendîmes du blé. Sa fille, la mère de Claudine et la femme de Jean Bineau, dit *Grognon*, comptait de la même façon. Elle disait : l'année de la grange, l'année de l'écurie, pour désigner les époques où l'on avait fait bâtir ces immeubles.

C'était là, dans cette vieille mesure soutenue seulement par les servitudes qu'on y avait accotées, que Claudine venait d'entrer ; là que la Thoumelle avait enduré toutes les privations et supporté toutes les fatigues ; là qu'elle avait vu mourir son mari, emporté par une fièvre ; là qu'elle avait marié sa fille ; là qu'elle avait vieilli ; là qu'elle mourrait, enfin, débarrassant les siens d'une charge qu'elle s'appliquait cependant à rendre aussi légère que possible. Aussi, ce qu'elle reprochait à Claudine était moins son inconduite que la source de dépenses qu'elle apportait dans la maison ; elle lui aurait facilement pardonné

d'avoir terni son honneur, si, par la même faute, la jeune fille n'avait mis à l'épreuve la ladrerie de la vieille femme. Pourvoir aux besoins du petit être attendu était une charge que ne compenserait aucun bénéfice : c'était là une injustice, un malheur irréparable contre lequel se révoltait la vieille conscience d'avare de la Thoumelle. Cependant, en paysanne rusée, elle cachait de son mieux sa révolte, ne voulant pas contrecarrer les projets de Pierre, son petit-fils, par une colère anticipée, s'en remettant à l'intelligence sournoise du gars pour régler au mieux cette affaire.

Elle répéta donc, hochant sa tête de vieil oiseau déplumé et s'adressant à la jeune fille, qui était venue chauffer ses pauvres mains à la flamme du foyer :

— Oui... je me demande ce qu'il va dire... et surtout ce qu'il va faire, ton frère !...

Claudine allait répondre une phrase d'excuse, lorsqu'elle aperçut, dans la cour, son frère, qui revenait des champs, une pioche sur l'épaule, et marchant de son pas lourd et cadencé de bête rompue. A cette vue, elle se tut, réservant ses supplications pour l'instant où toute la famille serait réunie.

Pierre, sans se presser, quoiqu'il eut aperçu sa sœur, alla déposer son outil sous un petit toit recouvert de chaume, dans un angle de la cour ; ensuite il essuya, sur une pièce de bois, ses sabots embourbés de terre rouge, secoua son vieux chapeau déformé, sur lequel des feuilles sèches s'étaient collées, et vint embrasser Claudine, lui disant, sans quitter son air renfrogné, mais d'un ton qui voulait paraître affectueux :

— Eh bien ! on nous dit, ma petite, que tu veux conserver la race des Bineau ?... Ce n'est pas un crime, cela ; console-toi, va... nous arrangerons tout ça avec le père, quand il sera rentré... Dites, vieille ! où est-il, le père ?...

Suffoquée par la surprise, la Thoumelle avait cessé de remuer sa pâtée. Comment, non seulement Pierre ne s'emportait pas de ce qui arrivait, mais, au contraire, il en était ravi ?... Elle le voyait bien, la vieille paysanne, habituée comme elle l'était à lire sur la physionomie de son petit-fils. Qu'est-ce que cela voulait dire ?... Evidemment, le gars avait été prévenu et il avait préparé son plan ; mais, quel était-il ce plan, pour que Pierre prît si philosophiquement son parti de l'aventure ?

Elle était si interdite de ce qu'elle voyait, qu'elle ne pouvait répondre à la question qui lui était posée.

Pendant ce temps, Pierre avait approché une chaise auprès de Claudine, il s'était assis à son côté, s'efforçant de lui plaire, en entamant, contre son habitude, une causerie qui, pour tout autre, eût été un silence coupé de mots, mais qui était, pour le paysan, une véritable débauche de phrases.

La jeune fille était surprise, elle aussi, des bonnes grâces de son frère ; la Thommel en devenait consternée...

De taille moyenne, très-brun, d'une carrure et d'une force athlétiques, Pierre Bineau était un parfait modèle d'homme des champs, rude, sournois et madré. Chez lui, aucun sentiment délicat, aucune pitié humaine n'avaient trouvé de place. Le mobile de toutes ses pensées, le but de toutes ses actions était l'argent ; non l'argent que l'on entasse pour le remuer en se grisant de son tintement : l'argent que l'on peut échanger contre de bonnes terres, bien nourries, bien exposées, d'une culture facile et d'un rapport au-dessus de la moyenne. Tout ce qui n'était ni l'argent ni la terre, n'existait pas. L'amour filial ?...



le désir de la femme ?... Vétilles que cela ! Des bêtises inventées par les riches, et bonnes pour eux, mais inutiles au pauvre monde. Pierre Bineau n'avait de tendresse pour personne, et encore moins pour lui-même ; son robuste corps était la guenille du poète : une guenille tout au plus bonne à martyriser et à user jusqu'à la corde, c'est-à-dire jusqu'aux muscles, pour assouvir la soif de posséder le sol que Dieu, encore une autre bêtise, lui avait mise au fond de l'âme. Il se vantait de n'avoir jamais ri, le malheureux ; on comprendra facilement qu'avec une telle organisation physique et morale, chaque accident, chaque événement de la vie ne fût envisagé que sous un aspect spécial, sous le point de vue le plus profitable aux intérêts du paysan. Aussi, un mois plus tôt, quand était venue la lettre anonyme annonçant aux parents de Claudine la chute de leur fille, Pierre Bineau s'était demandé, immédiatement, quel bénéfice il pourrait retirer de la faute de sa sœur. Ses recherches anxieuses furent vite couronnées de succès. Un désir, longtemps et souvent caressé, lui revint à la mémoire : demander le partage des biens du père, afin d'avoir de la terre à lui, de la bonne terre qu'il

engraisserait avec sa sueur. Sa terre ! Oh !...  
quelles jouissances dans cette seule syllabe.  
Car, pour Pierre Bineau, c'était un supplice  
de toutes les heures, de travailler des champs  
qui étaient à la grand'mère — une vieille  
machine qui ne voulait pas se détraquer —  
au père, c'est-à-dire autant à Claudine qu'à  
lui. Maintenant, il fallait que tout changeât !  
Il voulait sa part, de suite, pour ne pas que  
cette part servît à nourrir l'enfant de Claudine.  
D'ailleurs, sa sœur serait libre de rester avec  
le père ; il comptait même un peu sur cela,  
lui, le paysan madré, pour refuser une pen-  
sion aux vieux ; car il prétexterait que le  
bien de Claudine, tout en fournissant à Gro-  
gnon l'occasion de s'occuper, serait suffisant  
pour le faire vivre. Voilà pourquoi le rustre  
faisait bonne mine à sa sœur, espérant la  
convertir à quelques-unes des idées que nous  
venons d'exposer.

Claudine, elle, était d'une passivité extrême.  
Les événements s'accumulaient autour d'elle  
sans l'émouvoir. Tout au plus si, dans un  
moment de vive contrariété, ou sous une  
injustice trop criante, une révolte passagère,  
un peu du sang de la grand'mère parvenu dans  
ses veines, lui faisait, pour une seconde,

quitter son apathie. C'était la bonté, le cœur aimant et dévoué du père uni à l'âme franche de la mère, une femme d'un entêtement sans bornes, mais d'une exquisité de sentiment, rare sous une enveloppe aussi grossière. Marie Bineau, la fille de la Thoumelle, était une de ces natures, primitivement bonnes, auxquelles l'éducation absente et le milieu dans lequel elles s'agitent impriment une fausse direction ; bonne sans désir de le paraître, injuste sans préméditation et mauvaise sans le savoir : telle était la femme de Grognon. Elle semblait dominée par son mari, alors qu'elle le dominait en réalité ; car Jean Bineau était un timide qui, ainsi que tous ses pareils, cachait sa timidité sous des dehors farouches. C'était à cela qu'il devait son sobriquet de *Grognon*, sous lequel on le désignait dans tout le village. Lui, loin de s'en fâcher, s'en honorait ; et il faisait tout son possible pour justifier ce qualificatif. Mais c'était peine perdue : on le savait très-serviable ; et quiconque était dans le besoin venait directement trouver Grognon, sûr d'avance de ne pas être refusé.

Moins les dehors bourrus, Claudine avait tout de cet homme.

Aussi, Pierre avait beau jeu pour convertir

sa sœur à ses idées de partage. Elle acceptait tout ce qu'on voudrait, tout ce qui serait fait avec l'assentiment du père et de la mère.

Pierre exultait. La Thoumelle, venant de comprendre, ne savait si elle devait complimenter son petit-fils sur son adresse, ou le blâmer de vouloir dépouiller ses vieux parents.

Mais Grognon venait de paraître dans la cour, suivi de Marie, sa femme.

Un peu voûté par ses soixante-deux années d'âge, dont cinquante de dures fatigues, le vieillard avait encore bon air sous sa blouse de paysan. Ses cheveux, soyeux et frisés, étaient ce que dans le langage populaire on appelle *poivre et sel*; il les portait courts, taillés à la mode militaire de son époque, avec de légers favoris descendant sur les tempes. Ses mains noueuses tourmentaient son chapeau, geste qui, chez le vieillard, indiquait un certain degré de préoccupation.

Derrière lui, sa femme, une petite vieille aux yeux bleus noyés — deux violettes séchées — marchait en traînant la jambe. Elle était entièrement enveloppée de la cape noire traditionnelle, que les femmes du Poitou, les anciennes, se transmettaient de mère en fille,

comme une relique familiale dont la veste en serge gros-bleu des hommes formait le pendant. Cette cape était, comme toutes les vieilles capes, ornée de larges crochets en argent, artistement travaillés par la main de quelque pâtre qui songeait, sans doute, en ce moment-là, à quelque jolie fermière.

Claudine s'était levée, aussi vivement que sa lassitude lui permettait de le faire, et elle était allée au-devant de ses parents, pour les embrasser.

Contre l'attente de la jeune fille, sa mère l'embrassa sans formuler de reproches. Grognon, lui-même, à part quelques *hum ! hum !* lancés par habitude, s'informa si Claudine avait fait un bon voyage, disant qu'il avait reçu sa lettre trop tard, sans quoi il serait allé au-devant d'elle.

Pendant ce temps, Pierre, dans la maison, jurait à tout rompre. Il reprochait à la Thumelle son peu d'économie, l'accusant de mettre trop de bois à la fois dans la cheminée pour faire cuire la pâtée des bestiaux :

— Vous croyez donc qu'il ne coûte rien, le bois, vieille folle !... Non ! cela ne peut pas durer comme ça plus longtemps... Je ne veux

pas voir gâcher un bois qu'il serait si profitable de vendre !...

Et, d'une main fiévreuse, il retira deux triques du foyer et alla les arroser dans la cour, pour les éteindre, répandant autour de lui un nuage de fumée blanche.

— Dis donc, Pierre, il s'agit bien de ça, cria Grognon ; sais-tu que notre voisin, Baraton, vient de nous boucher notre passage, au champ de la Cosse ?

— Hein?... nous prendre notre passage ? hurla Pierre, se relevant d'un bond.

Les femmes rentrèrent dans la maison. Marie se débarrassa de sa cape, tandis que la Thoumelle trempait une immense terrine de soupe avec du bouillon de légumes.

— Nous prendre notre passage ? répéta de nouveau le paysan, avec une flamme dans les yeux. Je lui arracherais plutôt les tripes du ventre !...

Grognon expliqua d'un trait ce dont il s'agissait, disant qu'il ne fallait pas s'emporter, qu'avec de bons titres on aurait toujours raison.

— Est-ce que nous ne mangeons pas, aujourd'hui ? interrompit l'aïeule.

— Si... si... répondit Grognon, tandis que Pierre s'exclamait :

— Eh! mangez donc, vous autres qui ne songez qu'à ça!... Moi, je vais d'abord voir ce qu'a fait Baraton!...

Puis, enfonçant d'un coup de poing son chapeau sur ses yeux, il partit en coup de vent dans la direction du champ de la Cosse.

A deux portées de fusil de la route de Sauzé-Vaussais, sur le versant du coteau qui regarde Montjean, et dont la Péruse baigne les pieds, s'élevait, il y a quelques siècles, une fastueuse demeure seigneuriale. Les plus vieux habitants de Montjean ne peuvent s'en rappeler que les ruines, un donjon croulant, édifié vers le onzième siècle, avec créneaux, meurtrières, pont-levis et tout l'attirail habituel au Moyen-Age.

Lorsque la Révolution, la grande, éclata, le manoir appartenait à un certain marquis de Pastoret, qui s'en défit à vil prix. Il eut raison ; car dans cette époque troublée où les hommes se vengeaient sur les choses des injustices qu'ils avaient subies, le château de la Chesnaye fut, comme tant d'autres, livré aux flammes et à demi rasé. Une vieille tour, construite avec un ciment spécial, échappa seule à la dévastation.

Quand l'horizon politique se fut éclairci, quand les erreurs d'une société disparue,



erreurs frisant souvent le crime, eurent été lavées dans le sang d'une foule d'innocents, le baron de Morlange, nouveau propriétaire de la Chesnaye, voulut réédifier la demeure seigneuriale. Il fit élever, sur l'emplacement de l'ancien manoir, une série de constructions qui rendirent très-habitable le nouveau domaine. La tour épargnée par la fureur populaire fut reliée au corps de logis principal, donnant à ce dernier le cachet d'art antique dont le temps a seul le secret.

C'est là, qu'en 188... habitait le dernier rejeton mâle des Morlange, le fils de celui qui avait fait reconstruire la Chesnaye.

Le baron de Morlange, âgé de cinquante-huit ans, à l'époque où commence ce récit, vivait très-retiré. C'était un beau vieillard à cheveux blancs encadrant une figure sympathique. Sa vie était une longue suite de douleurs ; il avait perdu ses trois fils, sa femme, son frère et son père à un âge où, d'habitude, on ne redoute pas encore ces pertes. Jeune encore, il s'était consacré tout entier à sa fille, et avait reporté sur elle tout l'amour qu'il avait eu pour les disparus, de leur vivant. L'année précédente, mademoiselle Jeanne de Morlange avait épousé un gentilhomme de la

Saintonge, Charles de Reymont, et la douleur avait de nouveau fondu sur la Chesnaye. Charles de Reymont mourut tragiquement, dans un accident de voiture, laissant sa veuve enceinte, et chargeant celle-ci de l'avenir d'un jeune frère, qui terminait ses études, à Poitiers.

Aux vacances, Louis de Reymont, le jeune frère, était venu s'installer définitivement à la Chesnaye, n'ayant aucun parent sur qui compter, et son frère ayant vendu leurs propriétés.

Monsieur de Morlange vivait entre ces deux enfants, les chérissant d'un même amour de père. Ceux-ci, d'ailleurs, lui rendaient largement son amitié, s'unissant dans une même pensée : celle de rendre la vieillesse du baron le moins triste possible.

Peut-être une autre pensée, plus intime, attirait-elle aussi les deux jeunes gens l'un vers l'autre ; la beauté de l'une, la verte jeunesse de l'autre, l'oisiveté de tous les deux, etc., etc... Mais, cette pensée, ils n'osaient se l'avouer. Ils s'aimaient secrètement, respectueusement, goûtant à cet amour, qui leur semblait presque criminel, la saveur d'un fruit défendu. Il serait toujours temps de

parler quand le veuvage de Jeanne prendrait fin et que le deuil de Louis serait achevé. D'ici là, rien à craindre ; la domesticité de la Chesnaye consistant en un jardinier-cocher, le père Bourgoïn, et une femme de chambre, qui était en même temps cuisinière, la femme de Bourgoïn, Agathe, le secret des amoureux ne courait aucun risque.

Au moment où Claudine passait à Sauzé pour se rendre chez elle, le garde champêtre de Montjean, Bernard, frappait à la porte de la Chesnaye. Bourgoïn lui ayant ouvert, Bernard demanda à parler à monsieur de Morlange. Justement, ce dernier paraissait à l'angle de la cour, dans l'encadrement d'une porte conduisant au jardin.

— Un papier pour vous ! monsieur le baron, cria Bernard.

Monsieur de Morlange fit signe au garde champêtre d'approcher, et il lui prit des mains la lettre qu'il lui tendait. Ayant brisé le cachet, il lut :

*Le sieur de Morlange est instamment prié de se rendre à la séance du Conseil municipal de ce jour, dimanche, pour affaire l'intéressant...*

Le vieux baron sourit. Sous l'Empire, il

avait joui d'une certaine influence, et il en avait usé pour rendre beaucoup de services à ses concitoyens. Encore maintenant, c'était par le travail qu'il procurait, ou par ses générosités, que beaucoup de gens vivaient : et ceux-là n'étaient pas les moins acharnés de ses ennemis. Mais le vieillard connaissait assez les hommes pour ne pas être surpris de leur ingratitude et surtout pour se fâcher de leur bêtise. Ainsi, dans cette convocation, pour dix heures — on savait que le châtelain de la Chesnaye se rendait à l'église paroissiale, chaque dimanche, pour entendre la messe, — monsieur de Morlange devinait quelque machination tramée contre lui par la main de Bernardin, le jeune notaire de Montjean, un fils de paysans à qui le baron avait fait obtenir une bourse au lycée d'Angoulême. Bernardin était devenu l'homme politique le plus remuant de la contrée ; il professait des idées radicales très-avancées, lesquelles lui faisaient un devoir d'inventer mille vexations contre l'ancien maire de Montjean, monsieur de Morlange, qui pourtant n'avait aucune ambition et ne faisait plus de politique depuis la guerre. Bernardin visait à devenir maire, et, pour cela, il englobait dans la même

haine l'ancien maire, monsieur de Morlange, et le nouveau, Rouault, médecin habitant le bourg même. C'était une guerre incessante, acharnée ; il n'y avait pas de semaine que Bernardin et son lieutenant, Langadon, l'aubergiste de la *Croix-d'or*, ne trouvassent quelque charge contre les opportunistes et les réactionnaires.

— Est-ce que monsieur le baron a une réponse à donner? demanda Bernard.

Toujours poli, monsieur de Morlange pria Bernard de vouloir bien prévenir ces messieurs du Conseil qu'il irait seulement après la messe.

Le garde champêtre se retira en saluant.

Une demi-heure plus tard, le baron prenait le chemin de Montjean, tandis que sa fille Jeanne, Louis de Reymont, Bourgoin et Agathe suivaient avec la voiture. On arriva sur la place de l'Eglise au moment où Rivollier, le sacristain, ouvrait la porte de l'édifice pour sonner le dernier coup de la messe.

En apercevant la voiture, Rivollier avait rajusté sa blouse, changé sa chique de côté, craché jaune, attendant le bonjour habituel de madame Jeanne en préparant sa réponse.

— Bonjour, mon ami. Comment va votre petite famille aujourd'hui ?...

— Elle va bien, madame Jeanne, je vous remercie ; c'est moi le plus malade... et, comme vous voyez, ce n'est pas dangereux... Il y a bien la femme qui est... un peu indisposée ; mais cela se passera... c'est une affaire de quelques mois !..

Rivollier riait en prononçant la fin de sa phrase.

— Comment ! fit Jeanne, Céline serait atteinte du même mal que moi ?...

— Hélas ! oui, madame... encore..

— Laissez donc, sœur, intervint Louis de Reymont, notre ami Rivollier travaille pour sa patrie...

— Hé ! hé !.. c'est le sixième cadeau que je vais lui faire ! répliqua le sacristain en saisissant la corde de la cloche, qu'il se mit à tirer furieusement.

Immédiatement, le baron étant arrivé, la famille de Morlange alla s'installer dans le banc qu'elle louait de la fabrique de l'église.

Les fidèles commençaient à arriver, par groupes où les femmes étaient en majorité. Les hommes, en blouse neuve, et rasés de frais, s'arrêtaient sur le seuil, entamant des

discussions politiques. Des bambins, endimanchés, quittaient la main de leurs parents pour s'engouffrer dans l'église, où ils formaient un cercle respectueux autour de Rivollier. Celui-ci leur confiait parfois la corde de la cloche, ce qui les remplissait d'une joie immense, dont l'on parlait huit jours durant dans les conversations de l'école des Frères.

Soudain, l'abbé Martin apparut, sous la porte d'une maison voisine. Il se dirigeait vers l'église, sa soutane relevée, laissant voir le bas d'un vieux pantalon en drap noir. Comme il passait auprès d'un groupe de femmes, saluant, sans voir, avec son chapeau qu'il tenait à la main, une grosse boulotte le prit par la manche de sa soutane et l'arrêta.

— Bonjour, Henriette... fit le prêtre, cherchant à s'esquiver.

Mais l'autre tenait bon. Sans lâcher la soutane, elle commença une série de récriminations que le prêtre dut écouter :

— Pourquoi ne voulez-vous pas prendre la Petite ?... Ses pauvres diables de parents attendent qu'elle ait fait sa première communion pour la retirer de chez les Sœurs... ils ont grand besoin d'elle pour les aider..

— Certainement ! appuya une grande mai-

gre. Henriette a raison ; ma fille n'est pas grande, c'est vrai ; mais elle a ses neuf ans accomplis. Je ne vois pas pourquoi vous la refusez, puisque vous en prenez bien d'autres du même âge.

— Allons, ma chère Henriette, et vous, la Bordette, vous avez tort d'insister ainsi pour me faire enfreindre les ordres de Monseigneur. La jeune fille n'a que neuf ans, vous l'avouez vous-même, or, il en faut dix...

— Moi, je vous dis, monsieur le curé, que vous avez tort !.. conclut Henriette, lâchant enfin la soutane du vieux prêtre, qui se mit à courir vers l'église en criant à la grosse femme :

— Je demanderai conseil à Dieu... Revenez me voir après le Saint-Sacrifice...

Le reste de ses paroles se perdit dans l'église, où il entra comme une trombe, cet animal de Rivollier ayant jugé à propos d'interrompre sa sonnerie.

Les femmes entrèrent à sa suite, écoutant Henriette qui disait à la grande maigre que le prêtre avait appelée la Bordette :

— Vous voyez bien qu'il vous la prendra. Avec ces gens-là, il ne faut pas se gêner,



c'est le seul moyen de les faire plier et d'en avoir raison !

Henriette Barbey habitait, dans le haut de Montjean, la dernière maison, à droite, sur la route de Villefagnan. Elle était veuve, depuis quelques années, d'un commerçant en graines fourragères, qui lui avait laissé en mourant une aisance honnête. Elle pouvait même mener la vie assez large, n'ayant pas d'enfants, ni de proches héritiers. Les mauvaises langues prétendaient bien que toute cette aisance lui était plus que douteusement acquise, que, seule au moment de la mort du défunt, elle avait un peu écorné la part des héritiers de celui-ci ; mais de tout cela rien n'était prouvé et, même lesdits héritiers, qui soutenaient contre elle un procès en restitution de biens, tous les habitants de Montjean s'unissaient pour reconnaître en elle la meilleure des femmes. Elle était excellente voisine et, de plus, d'une gaieté à toute épreuve. Quoique elle vécut un peu à l'écart, Henriette Barbey avait fait de sa maison le rendez-vous de toute la jeunesse du village. C'est que cette diable de femme déridait les plus revêches : sa langue, admirablement pendue, parcourait toutes les gammes de la plaisanterie, sans jamais

tomber de la grivoiserie dans la grossièreté, ni de l'ironie dans l'insulte. Bref, Henriette Barbey portait ses cinquante ans avec esprit, entrain et grâce.

Autour de cette excellente femme, servie par une jeune fille du village, gravitait un personnage dont il peut être curieux de tracer la silhouette.

Buisson — c'était son nom — avait cinquante ans environ ; il était veuf, et il servait de domestique à Henriette sans qu'elle l'en eût jamais prié. Dans un but de lucre ?... de bonne chère ?... demanderez-vous. Non. Le lendemain de la mort de Joseph Barbey, le mari d'Henriette, Buisson était venu chez cette dernière ; il avait fait le tour de la table, sans rien dire ; puis il était reparti. Le surlendemain, il vint trois fois ; le jour suivant, cinq ; et le mois d'après il faisait facilement quarante voyages par jour, de chez lui chez Henriette. Il ne disait rien, souriait aux gens qui se trouvaient chez la veuve, faisait le tour de la table et retournait à sa maison, placée à l'autre bout du village. Toujours aussi muet et aussi souriant, il avait d'abord surpris Henriette par ses assiduités ; mais peu à peu elle s'y était habituée et avait ensuite

fini par ne plus pouvoir se passer de lui et lui reprocher les instants qu'il passait loin d'elle. Buisson, entre chaque tournée, bêchait le jardin, mettait le vin en bouteilles, cuisait le pain, en un mot faisait tous les gros travaux du ménage chez la veuve et sa domestique. Cependant, il n'était pas riche ; il avait un champ qui lui rapportait juste le nécessaire — qui devenait du superflu, puisqu'il pouvait, à son gré, boire et manger chez son amie, où il arrivait dès l'aube. Son premier travail consistait à donner la liberté à Parisien, le chien d'Henriette, lequel ne quittait plus Buisson de la journée. Parisien faisait autant de tournées que Buisson ; il le suivait en aboyant à ses pas, ce qui servait de réveil-matin aux habitants pauvres. Le soir, de dix à onze heures, lorsque le paysan allait enfermer le chien dans sa niche, les habitants de Montjean disaient en riant :

— Voilà la procession qui se termine !

De cet attachement, de cette fidélité, de ce dévouement que Buisson montrait pour Henriette, était né une sorte de respect pour celle-ci, ce qui décidait les autres femmes à lui demander son appui pour les menues nécessités de l'existence. C'est ainsi que la

Bordette, la femme de Bordet, le journalier, était venue prier Henriette de faire admettre sa fille, la Petite, au catéchisme. Comme on l'a vu, la chose n'allait pas seule ; car le vieux prêtre, un rigoriste, n'entendait pas raillerie quand il s'agissait des lois religieuses.

Avant d'entrer dans l'église, Henriette était allée dire bonjour à Madame Rouault, la femme du maire, une grosse femme courte, qui poussait devant elle une grande gamine de quinze ans à l'œil timide.

— Elle grandit tous les jours, mademoiselle votre fille, dit Henriette.

— Vous savez, la mauvaise herbe...

Marie Bineau arrivait au même moment. Henriette salua ses interlocutrices, pour se trouver seule avec la paysanne ; car c'était un privilège de la veuve d'être également bien vue par l'aristocratie du lieu, représentée par les familles Rouault, de Morlange et Bernardin, que par les plus humbles paysannes. Henriette savait se faire considérer comme l'égale de tous et de toutes.

— Dites donc, Marie, on m'a appris la position de votre fille et j'ai pensé à quelque chose pour elle... Madame Jeanne, de la Chesnaye, est enceinte ; voulez-vous que je

dise à monsieur le curé de décider la jeune dame à prendre votre fille pour nourrice ?

— Hé !.. mon Dieu... fit la paysanne en hochant la tête pour acquiescer.

— Bon... j'arrangerai ça. Laissez-moi faire.

Là-dessus on était entré à l'église. Madame Rouault et sa fille, Aimée, allèrent prendre possession de leur banc, tandis que Marie Bineau, la Bordette, Henriette et quelques autres louaient des chaises de Céline, la femme de Rivollier, qui, entourée de ses mioches, avait peine à suffire.

Pendant ce temps, le vieux prêtre, couvert d'un surplis blanc sur une aube blanche, parcourait les rangs des fidèles, les aspergeant d'eau bénite puisée dans un bénitier de métal tenu devant lui par Camille, le fils aîné de Rivollier.

Derrière le maître-autel, Rivollier, Marenjol, un conseiller municipal qui chantait au lutrin, Dubourdin, un autre cultivateur du village, s'égosillaient à chanter :

*« Asperges me, Domine, hissopo, et mundabor... »*

La voix de fausset d'un enfant de chœur essayait de suivre la grosse voix d'un chantre dans ses ascensions et ses dégringolades.

Malheureusement, elle n'y parvenait pas. Elle était dans les nuages quand l'autre était à la cave ; puis, voulant la rattraper, elle sautait par dessus dans sa course furibonde. Tout à coup, le vieux prêtre mit fin à cette irrévérencieuse poursuite. Ayant revêtu son étole et ses autres vêtements sacerdotaux, il vint faire une gémflexion devant le maître-autel ; puis, flanqué de deux enfants de chœur enveloppés d'aubes blanches nouées à la ceinture par une écharpe en laine rouge, il marmotta en faisant le signe de la croix :

« *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti...* »

« *Amen !..* » répondit Camille.

Sur la travée des bancs de gauche, à la même place qu'occupait, à droite, le banc des dames Rouault — de Guignebourg, — monsieur de Morlange se tenait debout, les bras croisés sur la poitrine, dominant, de sa belle tête blanche, ses deux enfants, assis à ses côtés. Le banc de la famille du maire était placé derrière celui des châtelains de la Chesnaye, et derrière le banc de la famille du maire se trouvait celui de Debroussés, le fermier du baron. Dans ce banc, étaient assis : Debroussés père, un petit homme vêtu d'une veste bleue,

Louis Debrousses, fils du précédent, et Louise, sœur de Louis Debrousses. A droite, c'est-à-dire sur l'autre travée, le prêtre avait réservé une place, pour ses invités ou sa famille, derrière les dames Rouault de Guignebourg, la mère et ses deux filles. Enfin, derrière le banc du prêtre se trouvait celui d'un petit propriétaire des Chaumes, Moricet, un ex-garçon de ferme qui avait épousé sa maîtresse, la fermière. Ensuite, jusqu'à la porte de l'église, c'était un fouillis de chaises, louées par Céline, mais où chacun avait sa place attitrée. Entre les bancs des familles, devant le chœur, les Frères surveillaient leur troupeau d'élèves placés ainsi qu'à l'école. A gauche, il y avait un large espace vide : c'était là que passaient les personnes du chœur pour se rendre à la sacristie.

Une lampe d'église, en similor, suspendue devant le maître-autel, contenait la veilleuse chargée d'entretenir le feu sacré. Cette lampe reflétait la croix d'argent massif placée sur le tabernacle aux hosties, face à l'immense crucifix d'ébène sur lequel se mourait, à l'autre extrémité de l'église, un Christ de plâtre, jauni par les années. Les cierges, flambant dans des souches, coloraient de reflets roses la

face du vieux prêtre et lançaient des aigrettes de lumière sur les broderies de ses vêtements. Des fermoirs en cuivre doré faisaient jouer des reflets pourpres sur des missels, tandis que des chandeliers en étain essayaient d'endormir ces flammes folles. Tout à coup, le soleil lança une nappe de lumière à travers les vitraux peints du chevet, et l'avant-choeur de l'église s'incendia de flammes multicolores.

Un léger parfum d'encens flottait parfois sous les narines des fidèles, enlevant sur ses ailes la subtile odeur de moisi qui se dégage de tous les temples. Les hommes se tenaient debout, devant la porte, afin d'être plus tôt sortis. Bras croisés et bouche ouverte, ils essayaient de comprendre ce que psalmodiait le prêtre et ce que répondaient les chantres. Au milieu de l'église, les jeunes femmes, en bonnets montés, ajoutaient à une débauche de blancheur une orgie de couleurs voyantes. C'étaient des foulards bleus sur des châles roses, des cravates rouges sur des corsages verts : crûdités de tons que la blancheur des coiffes essayait d'amoindrir devant le regard sévère des vieilles femmes, encapuchonnées dans leurs longues et revêches capes noires.



A l'Élévation, toutes les têtes se courbèrent comme une mer d'épis sous un vent d'orage. Ce fut pendant quelques instants une oppression de souffles, qu'un tintement de sonnette fit disparaître. De toutes jeunes filles se secouaient des épaules, tandis que les vieilles femmes, restées figées dans leur gravité, demeuraient la pensée vide, malgré leurs regards obstinément fixés sur le prêtre. Leurs lèvres marchaient dans un marmottement automatique, et leurs doigts laissaient couler des grains de chapelet, qui se renouvelaient sans fin, avec un léger bruit de bois secs qui s'entrechoquent. Presque toutes ces femmes avaient un maintien de convention : les unes, les bigotes, avec leur pose impassible et leurs yeux demi-clos de béatitude, rappelaient des saintes d'imagerie pieuse ; les autres, avec leurs rapides mouvements de lèvres, donnaient la vision de marionnettes remontées pour réciter un rôle. Très-peu prenaient cette liberté de gestes sobres, qui semble indiquer que la foi chrétienne ne se traduit pas par des attitudes, mais par l'ensemble des actes de la vie.

Rivollier et ses compagnons entonnèrent soudain le *Salvum fac republicam*, et quel-

ques hommes sortirent, suivis des premières femmes. Ce fut un brouhaha de quelques minutes ; des appels indistincts ; des cris qui se croisent : le soulagement d'une foule qui vient de s'imposer un long silence. Puis les femmes se dispersèrent, laissant les hommes entamer des discussions politiques qu'ils allèrent bientôt continuer au cabaret, les uns chez Monin, l'aubergiste conservateur, les autres chez Langadon, à l'hôtel de la *Croix-d'Or*, de l'autre côté de la place.

Au premier étage d'une maison sise place de l'Eglise, dans une large salle carrée, blanchie à la chaux, le notaire Bernardin et le cabaretier Langadon, assis devant une longue table recouverte d'un tapis vert, avaient épuisé tous les sujets de causerie. Nous avons déjà dit qu'ils étaient presque d'accord en politique ; *presque*, car le seul point sur lequel deux Français peuvent s'entendre c'est que le gouvernement a tous les torts.

Ces messieurs étaient dans la salle des séances du Conseil municipal, et ils attendaient leurs collègues. De son regard vif, Bernardin fixait négligemment le buste en plâtre de la République, placé entre deux trophées de drapeaux, sur la cheminée. Quant à Langadon, il comptait des yeux les tabourets espacés dans la salle et, tout en achevant son opération d'arithmétique, il battait la mesure sur la table, avec un coupe-papier.

Tout à coup, le notaire sortit sa montre :

— Dix heures et demie !.. Ah ! ça, ces messieurs ont l'air de se moquer de nous !...

— S'ils n'en avaient que l'air... répondit mélancoliquement Langadon.

Puis, revenant à une idée déjà émise, le cabaretier continua brusquement :

— Vous savez quelle est mon opinion ?... monsieur Bernardin... Je vous l'ai expliquée et je vous la répète : Tant que nous ne nous se-rons pas dé-bar-ras-sés de no-tre pal-to-quet de maire, nous n'arriverons à rien !.. et rien ne marchera dans la commune ! Monsieur Clémenceau l'a dit...

— Hé ! mon cher, interrompit le notaire, je sais tout cela aussi bien que vous !.. mais, le moyen ?..

Langadon regarda son interlocuteur avec un sourire malicieux. Il ajouta en posant ses coudes sur la table et sa tête dans ses mains :

— Le moyen, je l'ai ; le reste vous regarde...

— Moi ?.. Que voulez-vous dire ?..

— Certainement. Le plan à suivre est fort simple... Divisez le Conseil sur des questions d'intérêt ; puis, habilement, faites entrer le maire dans une impasse d'où il ne puisse sortir... c'est-à-dire : faites-lui soutenir diverses

propositions nuisant aux intérêts privés de certains conseillers municipaux. Ceux-ci prendront immédiatement le Rouault en haine, et, nous, en adversaires rusés, nous les déciderons à prononcer la déchéance du maire... indirectement... et presque sans le savoir : ils n'auront, pour cela, qu'à ne pas se rendre aux convocations ou à voter contre les propositions soutenues par ledit personnage...

— Votre plan est très-habile, en effet, mon cher ami ; malheureusement, il me répugne quelque peu de l'exécuter pour mon propre compte... Pensez-donc... on ne manquera pas de m'accuser d'ambition, d'égoïsme... de haine ! que sais-je encore !...

— On ne vous accusera de rien... répondit l'aubergiste. Vous agissez, non pas dans votre intérêt, mais suivant l'intérêt de la commune... de tous !..

— Hum !.. Je veux bien l'admettre, fit Bernardin, dont l'œil finissait par s'allumer d'une convoitise. Le *hic* est de trouver ces fameuses questions, qui doivent diviser le Conseil...

Langadon eut un sourire de tacticien supérieur :

— Vous avez tout cela sous la main ! exclama-t-il.

Les deux hommes se levèrent. Sanglé dans sa redingote noire de parfait notaire honorable et imposant, Bernardin, un jeune homme d'une trentaine d'années, aux cheveux légèrement onduleux et au visage mal ombragé d'une fine moustache noire, Bernardin était allé s'appuyer le dos contre le chambranle de la cheminée. Il se préparait à écouter religieusement les idées de Langadon, un autre jeune homme encore, mais qui, néanmoins, paraissait avoir quelques années de plus que Bernardin. L'aubergiste marchait en s'appuyant sur un bâton ; il avait eu un accident : dans une ruade, un cheval lui avait brisé une jambe, ce qui l'avait laissé infirme pour toute sa vie.

Après être allé voir par la fenêtre, donnant sur la place de l'Eglise, si ses collègues du Conseil municipal arrivaient enfin, après avoir constaté que la place était toujours vide, Langadon vint se placer en face du notaire, commençant devant ce dernier un plan de campagne complet, sans toutefois laisser percer dans son exposé les avantages que lui,

Langadon, comptait retirer du succès de l'entreprise.

— Voilà, fit-il, comment nous devons nous y prendre. La session extraordinaire qui vient d'être autorisée par le sous-préfet, sur la demande du maire, a pour objet de faire prononcer le Conseil :

1° Sur la laïcisation des écoles congréganistes ;

2° Sur l'établissement à Montjean de deux foires, en mars et en septembre.

Sur la première de ces questions, Baraton et Lebel, quoique républicains, voteront avec les cinq réactionnaires : ce qui assure le rejet de la laïcisation. Si vous avez assez aiguillonné le maire, en plaisantant son républicanisme à l'eau de rose, il aura fait de cette affaire une question personnelle, quelque chose comme une question de confiance ministérielle, et, de cette façon, vous aurez fait déclarer indirectement par les votants que leurs suffrages sont dirigés plutôt contre la personnalité de Rouault que contre la laïcisation.

Nous gagnons donc la première manche de la partie.

Quant aux foires de Montjean, notre collè-

gue Godu, en sa qualité d'épicier-maraîcher, a déclaré qu'il voterait contre, parce que, en attirant des marchands forains, elles tueraient le commerce local, déjà si peu brillant. Maintenant, suivez bien mon raisonnement : nous prenons texte de l'hostilité de Godu pour faire sentir à Rouault qu'il est une cause de discorde pour le parti républicain. Il sera déjà très vexé. Puis, nous attisons contre lui l'inimitié des réactionnaires ; nous faisons accepter par les nôtres quelques mesures qui leur déplaisent, mesures au vote desquelles Rouault aura contribué ; et certainement les cinq *badingouinards* du Conseil en viendront à ne plus vouloir assister aux séances. Dans ce cas, ce serait la dissolution. Mais nous avons manœuvré pour l'éviter, cela en rendant intenable la situation de Rouault. Par quels procédés ?.. Je sais votre intelligence assez fertile en ressources pour ne pas m'attarder à vous donner des explications détaillées. On peut toujours remplacer la calomnie par de certaines vérités qui prêtent à une double appréciation... Ne protestez pas... je m'entends et vous me comprenez suffisamment ! Les convictions politiques de Rouault ont suivi chaque gouvernement dans son avé-



nement et dans sa chute. Impérialiste sous l'Empire, il est devenu républicain sous la République. Pourquoi ne supposerions-nous pas qu'une nouvelle transformation s'opère dans son esprit ? On parle beaucoup de Philippe VII, en ce moment ; or, Rouault, maire, a voix prépondérante dans les délibérations ; s'il s'unissait aux monarchistes, les six voix de droite balanceraient avantageusement les six voix de gauche. Nous serions battus. Il faut éviter cela, en touchant trois mots de la question au préfet. La dissolution repoussée, c'est la démission du maire. Du coup, en votre qualité d'adjoint, vous remplissez les fonctions résiliées par Rouault. Inévitablement, nous aboutirons là. Il est certain que le médecin, se voyant lâché de tous les côtés, rendra votre avènement à la mairie inéluctable, par l'attitude qu'il aura prise envers vous et la situation prépondérante que vous aurez acquise au Conseil, en faisant les fonctions de maire. Vous connaissez la question posée au pape par Pépin : La royauté appartient-elle à celui qui en a le titre, sans en remplir les fonctions, ou à celui qui en remplit les fonctions, sans en avoir le titre ?..

La porte s'ouvrit avant que Bernardin eût eu le temps de formuler sa réponse.

Rouault, le maire, un gros homme à face rouge vêtu d'un veston gris-roux qui lui donnait l'air mi-bourgeois, mi-paysan, venait d'entrer accompagné de Godu, l'épicier-maraîcher. Une cigarette aux lèvres, et un carnet sortant à demi de sa poche de veston — trait distinctif des médecins de campagne, — Rouault écoutait d'un air indifférent les doléances de Godu, au sujet de l'établissement des foires. L'épicier semblait furieux ; sa tête faisait autant de gestes que sa bouche vociférait de paroles :

— Autant nous couper le cou tout de suite... que nous amener lentement à crever de faim !..

Mais Rouault n'écoutait déjà plus la voix crierde de l'épicier, dont les éclats faisaient trembler les vitres. Pendant que Godu remettait autour de son cou le foulard rouge que la colère lui avait fait dénouer, pendant que l'épicier achevait de ressaisir sa dignité d'homme patenté et de père de famille lésé, le maire s'était avancé, moitié sérieux, moitié souriant, vers Bernardin et Langadon, afin de leur serrer les mains d'un geste cordial et brusque.

— C'est comme cela que vous nous faites poser ? demanda ironiquement l'aubergiste.

— Il était inutile que je vinsse plus tôt, fit Rouault de sa voix calme, ces messieurs de la réaction ne veulent plus venir qu'avec une bonne heure de retard sur l'instant fixé par les lettres de convocation pour l'ouverture de la séance. D'ailleurs, monsieur de Morlange m'a fait dire qu'il ne pourrait être ici qu'à onze heures et demie...

— Il fallait se moquer du monsieur de Morlange ! fit avec humeur l'aubergiste.

— Pardon... pardon... voulut expliquer Rouault, à qui Godu coupa la parole, pour passer sur quelqu'un son reste de colère.

— Ça te gêne donc, toi ? qu'il aille manger du bon Dieu ?.. Pour moi, celui qui est riche doit être libre de se payer toutes ses fantaisies... Si j'avais les rentes du baron, je mangerais non seulement le bon Dieu, mais encore la sainte Vierge et tout le saint frusquin avec...

Les trois hommes partirent d'un éclat de rire ; car on savait Godu bon diable malgré son républicanisme farouche, et le franc-parler de l'épicier avait cours partout.

La porte s'était ouverte de nouveau, laiss-

sant passer deux autres conseillers. L'un, Remontal, un paysan d'une quarantaine d'années, marchait les mains dans les poches, le nez en l'air et la bouche ouverte, avec un sourire attentif qui donnait à l'homme une apparence de ruse, mais qui n'était en réalité qu'un maintien de godiche. Remontal était un conseiller sans initiative qui se contentait d'appuyer les propositions des autres ; il était généralement *de l'avis de ces messieurs*, si toutefois cet avis pouvait concorder avec celui de sa femme, Rosa, une gaillarde, un *gendarme*, comme l'on disait, qui portait les culottes et menait son mari par le bout du nez. Quand il y avait doute, Remontal s'abstenait.

L'autre conseiller était Monin, le coiffeur, le perruquier plutôt ; car son enseigne, une plaque de tôle qui grinçait au-dessous d'une tige en fer, disait textuellement : *Monin, perruquier-aubergiste, loge à pied et à cheval, aujourd'hui pour de l'argent et demain pour rien*. Au-dessous de ce texte, la main inexpérimentée de quelque artiste — peintre en voitures — avait voulu représenter un rasoir, une bouteille et les trois billes de billard traditionnelles. Monin, plus jeune de quelques

années que Remontal, avait comme ce dernier un sourire stéréotypé sur les lèvres. C'était un simple, dans toute l'acception du mot. On disait de lui : Pas de malice pour un sou, mais bon garçon quand même ! Et c'était exact. Il était conseiller parce que son concurrent Langadon l'était aussi ; sans cela il se fût moqué joliment de la situation honorifique, un ennui perpétuel ! comme il la qualifiait, ne comprenant rien aux roueries de la politique.

N'étant pas de l'avis de ces messieurs avec la même obstination que Remontal, Monin disait parfois de monstrueuses bêtises. Mais cela était si naïf, si dépourvu de malice que ses adversaires et ses amis ne pouvaient s'empêcher d'en rire, désarmés par la simplicité du perruquier-aubergiste.

Remontal et Monin ne firent que partager des poignées de main avec leurs collègues, sans lier conversation avec eux. Étant conservateurs, les deux nouveaux venus ne donnaient aux républicains que les marques d'une politesse sommaire.

On se taisait dans les deux camps depuis un instant, lorsque la porte se rouvrit, et cette fois le reste du Conseil fit son entrée. Bara-

ton, une figure insignifiante de paysan borné ; Lebel, un solide gars de trente-cinq ans, à l'aspect dur et méticuleux ; Lebel disait à Baraton, consterné par cette nouvelle, qu'il avait rencontré Pierre Bineau allant au champ de la Cosse et menaçant, tout haut, de tordre le cou à son voisin de propriété. Tapofin, un maréchal-ferrant, gros et court, dont la barbe rousse cachait presque entièrement le visage, complétait avec Lebel et Baraton le camp républicain. Les autres, les réactionnaires, venaient ensuite : Marenjol, le chantre que nous venons d'entendre au lutrin ; Moricet, le cultivateur habitant les Chaumes ; et enfin, derrière tous, Debrousses avec son maître monsieur de Morlange, lequel ne venait avec son fermier que sur une convocation spéciale, car il n'était pas conseiller.

Le baron salua successivement tous les conseillers, trouvant un mot aimable pour chacun. Quand il eut serré toutes les mains qui s'étaient tendues, il dit, s'adressant au maire :

— Je crois deviner, cher monsieur Rouault, dans quel but vous m'avez fait appeler. Aussi, j'ai le regret de vous déclarer d'avance qu'il est inutile de retarder plus longtemps la déli-

bération et le vote du Conseil. Je partage entièrement les vues de mon ancêtre ; mon avis ne saurait différer du sien : l'immeuble qu'il a généreusement offert à la Commune continuera à lui appartenir, si le mode actuel d'enseignement continue. Autrefois, tous en étaient contents ; je ne sais s'il y a lieu de penser autrement aujourd'hui ; mais, ce que je puis vous affirmer, c'est que le jour où vous remplacerez les Frères par un laïque, je reprendrai mon immeuble, dussé-je pour cela avoir recours à la justice...

— Eh ! bien, on plaidera... interrompit Langadon.

— Il n'y a pas de plaidoirie possible, répondit lentement le baron. Le texte de la donation est formel : «... à charge par la municipalité d'y entretenir une école primaire congréganiste... S'il en était autrement, ledit immeuble ferait aussitôt retour à ma famille, ou à ses héritiers quant à la jouissance : la nue-propriété n'ayant jamais cessé de lui appartenir... » Est-ce assez clair ?... Est-ce assez net ?...

Le maire, l'adjoint et les conseillers se regardaient sans répondre. Ils étaient debout, entre la cheminée et la table, devant le tapis

vert où s'espaçaient des encriers, des règles, du papier buvard et des porte-plumes. Les conservateurs s'étaient placés à gauche de la cheminée ; leurs adversaires avaient pris la droite. De l'autre côté de la table, devant la porte d'entrée, se tenaient monsieur de Morlange et son fermier, le père Debrousses. Le baron continuait ses explications, s'adressant tour à tour aux deux partis politiques de l'assemblée communale :

— ... Voulez-vous me permettre, à moi, messieurs, qui suis un vieil habitant du pays, de vous dire franchement ce que je pense de toutes vos menées ?... Eh bien ! vous agissez très mal, vous avez tort...

Ici quelques grognements se firent entendre.

— ... d'introduire la politique où elle n'a que faire..

— Pardon... pardon... fit Bernardin. C'est à nous, classes dirigeantes, de donner au peuple l'instruction et les préceptes qui lui conviennent... L'instruction est la base sur laquelle on doit construire l'édifice d'une démocratie forte... laquelle démocratie ne demande qu'à connaître ses devoirs et ses droits !...



— Des mots ! des mots que tout cela ! reprit le baron. Ne l'avez-vous pas... cette instruction pour laquelle vous semblez combattre ?.. Eh bien, puisque vous la possédez, à vous de vous en servir le mieux possible, sans avoir, pour cela, trop souvent recours à la bourse des contribuables... Car vous vous trompez étrangement... Croyez-vous nous atteindre en grevant, chaque année, de nouveaux centimes additionnels la propriété foncière ?..

— Des nobles... n'en faut plus ! clama violemment Langadon.

Debrousses lança un coup d'œil terrible du côté de l'aubergiste.

— Oui, je vous le répète, vous vous trompez étrangement, continua imperturbablement monsieur de Morlange, dédaignant de répondre à la réflexion du propriétaire de la *Croix d'or*. Consultez nos fermiers, et vous apprendrez que ce sont eux, c'est-à-dire ceux que vous semblez protéger, qui ont, de par leurs baux, la charge de payer toutes les contributions foncières... Mais, revenons à la question qui nous intéresse. Puisque votre maire, monsieur Rouault, m'a fait l'honneur de m'appeler pour connaître mon avis sur la laïcisation de l'école primaire, je lui répon-

drai, franchement, que je la considère comme une faute immense, que les contribuables auront, comme toujours, le devoir de payer... Modifiez, si c'est votre bon plaisir, le programme de l'enseignement ; je n'y trouve rien à redire : notre vénérable prêtre pourvoira toujours à l'instruction chrétienne. Mais, si vous laïcisez votre école, moi je reprendrai mon immeuble...

— Oui, c'est cela : les pauvres diables seront toujours là pour payer la comédie de ces messieurs !... Ce ne sont pas les cabaretiers qui viendront solder nos impôts... ils s'en moquent joliment ! gémit Debrousses, que l'insulte adressée à monsieur de Morlange par Langadon avait soudain rempli de colère.

— J'en paie plus que vous, d'impôts ! riposta l'aubergiste.

Debrousses allait répondre, lorsque son maître le calma. Mais les deux hommes s'étaient lancé un regard de haine, un de ces regards venimeux qui engendrent des ennemis mortels. On devinait que la querelle, un instant interrompue, allait reprendre après le départ du baron, et que cette querelle, à en

juger par l'animation des deux adversaires, serait pleine d'orages.

En effet, monsieur de Morlange eut à peine tourné les talons, que la querelle recommença, violente tout de suite :

— Dites donc... espèce de vieille machine !.. est-ce vous qui venez payer ma patente ?.. Est-ce vous qui payez les commis ?..

En vain, Rouault répétait de sa voix grave :

— Messieurs... la séance est ouverte !.. Messieurs ! messieurs !.. de grâce !..

— Puisque tu paies tant de choses, tu devrais bien payer tes créanciers ! criait Debroussés, faisant allusion à certains bruits malveillants qui couraient sur la solvabilité de l'aubergiste de la *Croix d'or*. Ce n'est pas toi qui paies... c'est ta femme ! espèce de moitié failli !..

Rouault, à qui maintenant s'unissaient Bernardin, Lebel et Godu, Rouault essaya de nouveau d'imposer silence.

— Messieurs !.. je vais lever la séance !..

Mais l'aubergiste avait bondi sous l'insulte :

— Moi ?.. failli... moi ? failli !.. Attends, vieux gredin ! je vais te faire ton affaire...

Et Langadon, hors de lui, s'avança, mena-

çant, sur le père Debrousses. Mais celui-ci, un bâton de cornouiller à la main, n'en parut pas effrayé outre mesure. Relevant son chapeau sur le derrière de la tête et redressant sa petite taille de paysan solide, le fermier de la Grandière, sans perdre de son calme, répondit aux menaces de Langadon :

— Oui... viens-y !.. Approche... si tu veux que mon bâton te chatouille les oreilles !..

— Messieurs ! messieurs ! clamait toujours le maire.

Alors, les autres intervinrent, à l'exception de Marenjol, Godu, Remontal et Monin, s'obstinant à rester à l'écart. Lebel saisit Langadon à bras le corps, tandis que Moricet se plaçait devant Debrousses pour le protéger. La mêlée devenait générale. Langadon, écumant de rage, voulait *étriper* son adversaire ; Lebel et Tapofin avaient toutes les peines du monde à le maintenir, car il devenait fou furieux.

— Partons !... fit soudain la voix de basse de Marenjol. C'est une honte, de voir des scènes pareilles dans une mairie... Partons !..

Et, très digne, il se dirigea vers la porte, faisant signe aux autres de le suivre. Mais personne ne bougea. Il fallut que Moricet et

Debrousses donnassent le signal du départ. Aussitôt tous suivirent en foule, Langadon courant après le fermier avec toute la vitesse que lui permettait sa béquille. Il ne resta dans la mairie que Rouault, Bernardin et Godu, se regardant ébahis, honteux de la scène violente qui venait de se passer devant eux.

— Messieurs, la séance est levée ! gémit le maire.

Ensuite, tous les trois descendirent sur la place, devenue déserte. Les conseillers s'étaient retirés dans les deux auberges, pour deviser de ce qu'ils avaient vu, et pour éviter toute collision ultérieure. L'entrée à la *Croix d'or* du groupe républicain avait fait abandonner ce cabaret par l'ivrogne incorrigible qui s'y trouvait attablé. Cet ivrogne était Édmond Bourgoïn, un jeune homme de trente ans, couchant généralement dehors et vivant de presque rien. Républicain à jeun, il devenait bonapartiste avec l'ivresse. Ce jour-là, il ne se tenait debout que par des prodiges d'équilibre : aussi criait-il à pleins poumons sur la place :

— Vive Napoléon !.. nom'Dieu, vive Napoléon !..

Pierre Bineau, en quittant les siens, avait couru droit au champ de la Cosse.

Ce champ donnait par un bout sur un chemin que longeait le champ appartenant à Baraton, en sorte que les deux pièces de terre formaient un angle droit. Le point de jonction de cet angle, c'est-à-dire une dizaine de mètres carrés, servait de passage pour entrer dans les deux propriétés. Chacun des deux propriétaires revendiquait la possession de ce minime bout de terrain. Même, Grognon avait proposé diverses fois à Baraton de trancher la difficulté, en cédant l'un ou l'autre ses droits. Baraton avait d'abord consenti ; Grognon lui avait alors proposé de lui acheter sa part ; mais l'on avait tellement discuté le prix que les choses s'étaient envenimées et que le marché n'avait pas eu lieu. Grognon proposant vingt francs, alors que Baraton en voulait vingt-deux, on s'était entêté de part et d'autre et l'on menaçait depuis longtemps de s'envoyer du papier timbré. Le résultat le plus

clair de l'affaire était que ce champ appartenant à deux propriétaires n'était cultivé par aucun : ni l'un ni l'autre ne voulant plier devant son voisin.

Or, la veille, Baraton avait trouvé, en piochant dans ce coin de terre, de vieilles souches de buissons plantées en alignement de la haie d'aubépine qui clôturait le côté intérieur de son champ à lui, et il en avait conclu que ces souches étaient des preuves suffisantes de ses droits sur la parcelle contestée.

— C'était clair... Puisque la bordure de son champ, du côté opposé au chemin, était marquée par une haie qui se continuait jusqu'au dit chemin, terminant en pointe la pièce de terre, il était évident que le passage revendiqué par Grognon ne lui appartenait à aucun titre, et que lui, Baraton, était parfaitement libre de le lui fermer en creusant un fossé. Ce qu'il fit immédiatement. Grognon passerait par l'autre bout, où existait un autre chemin : il n'aurait qu'à s'ouvrir un passage à travers la haie qui s'y trouvait.

Arrivé devant le travail de Baraton, Pierre Bineau avait poussé un juron terrible. Puis, comme il prenait toujours conseil de son intérêt, le paysan se mit à combler le fossé,

poussant de sourds grognements de colère. Il dansait sur la terre pour la mieux presser et n'en pas perdre une seule miette. De temps à autre, la rage qui l'animait se traduisait par un juron formidable, qu'il lançait en tapant plus fort des pieds. Il ne se sentit un peu soulagé que lorsque tout fut fini, d'autant plus soulagé que, dans son travail, il avait entièrement détruit une rangée de plants d'aubépine, déjà mis en terre par l'autre.

— Une petite mais bonne vengeance ! pensait-il.

Debout sur son œuvre, Pierre Bineau, ainsi qu'un guerrier barbare piétinant son ennemi vaincu, continuait à danser sur l'emplacement du fossé, afin de mieux effacer toute trace de terre remuée. Tout à coup il s'arrêta : une idée venait de poindre dans sa dure caboche. Il mit sa main sur ses yeux, pour arrêter les quelques rayons de soleil s'aventurant encore sur la plaine, et il contempla, plein d'extase, l'étendue de prairies et de labours couchés sous sa vue. Ses regards s'étaient d'abord élancés vers l'extrémité de l'horizon, enjambant les haies, sautant par dessus les soubresauts du sol et escaladant les noyers et les châtaigniers perdus dans la



campagne. Puis, lorsqu'ils se butèrent à la lisière brumeuse d'une forêt qui semblait porter la voûte du ciel, le paysan les ramena vers lui, bien lentement, bien doucement, ainsi qu'un pêcheur qui retire ses filets de l'onde.

— Tout cela, tout, avait appartenu au même homme !... Un seul être aurait joui de l'immense bonheur de posséder de la terre jusqu'à perte de vue... et jamais plus un autre être n'éprouverait encore ce bonheur... C'était fini... la mère nourricière se déchiquetait davantage de jour en jour... les héritages morcelaient sans cesse les précédents déchiquetages... et un jour viendrait, un jour prochain, où l'homme qui voudrait se coucher en travers de son champ serait forcé d'appuyer sa tête sur une propriété voisine, tandis que ses pieds reposeraient sur une autre !... Alors ce serait la fin de tout... Les hommes se mangeraient les uns les autres pour vivre, comme ils se querellaient déjà pour s'enrichir !... Aussi, pourquoi donner aux filles les mêmes droits qu'aux garçons ?... Pour introduire des étrangers sur des champs qui, jusque-là, n'avaient été possédés que par les membres d'une même famille ?... Oui, c'était

cela !... Profaner la terre, les maisons, les meubles, les bestiaux, les outils, tout enfin, par d'incessants changements de propriétaire... Hélas ! pourquoi ne pas pouvoir emporter dans la mort tout ce que l'on a possédé dans la vie !.. Oh !.. tout perdre...

... La tombe, la mort : c'est-à-dire l'abandon de tout... Le repos ?.. Allons donc !... Peut-on avoir le repos, la paix de la conscience, quand on a tout perdu ? La paix peut-elle exister dans un monde où tout se laisse à la porte ?... dans un monde où l'on arrive tout nu ?.. Mensonges et bêtises, que toutes ces promesses-là !.. Le vrai bonheur est de posséder beaucoup en cette vie... de posséder beaucoup... encore... toujours !.. Mêler sa sueur à la terre, à la bonne terre, à la divine terre, y mêler sa sueur en attendant qu'on y mêle ses os pour l'engraisser encore : Voilà le meilleur de tous les bonheurs !... Car elle, la terre bienfaisante, c'est la véritable amie, la seule... Les soins qu'on lui donne ne sont jamais payés d'ingratitude...

Le paysan avait fléchi les jambes, écarté les bras, comme pour embrasser amoureusement la plaine qui se couchait devant lui,

pareille à une bête fauve, avec les couleurs rousses de ses récoltes d'automne. Son regard attendri contemplait cette maîtresse inassouvie qui s'offrait toujours sans se jamais donner complètement. Pourtant, ses baisers, à lui, étaient impuissants avec elle ; il fallait que l'autre, le soleil, vint compléter la procréation commencée. Et l'œil du paysan se levait vers l'astre mourant, qu'une saison de baisers avait achevé, le remerciant intérieurement de son concours désintéressé.

Alors seulement la pensée de Pierre revint à son point de départ, à la source d'où avait découlé toute cette rêverie. Il était jeune ; il était libre, puisqu'il avait eu le bonheur d'être refusé, huit ans auparavant, par le conseil de révision, comme soutien de famille ; il avait encore le temps de travailler beaucoup avant la mort ; pourquoi ne chercherait-il pas, immédiatement, un mariage avantageux qui lui apportât beaucoup d'argent ? Avec les terres de sa femme et celles qu'il allait soustraire du partage de son père, il travaillerait pour lui, il aurait de la terre à lui, du bétail à lui, une maison à lui : tout cela bien à lui...

Restait à trouver la femme. Pas besoin de

beauté : cela ne se mange pas en salade ; pas besoin d'amour, ni d'amitié : cela nuit aux intérêts et empêche de travailler courageusement. Une gaillarde solide, pouvant fournir autant de travail qu'un homme : voilà ce qu'il fallait chercher. Leur voisin, Dubourdin, avait bien une fille, unique même, mais... elle n'avait pas autant de terre que lui, et, de plus, il faudrait nourrir deux beaux-parents... Non, celle-là ne faisait pas l'affaire.

En réfléchissant ainsi, Pierre Bineau s'était avancé dans son champ, duquel il retirait de temps à autre un caillou, qu'il jetait dans un pré voisin.

... La sœur d'Hilarion, Marianne, en service avec son frère chez les dames Rouault, de Guignebourg, pourrait bien avoir une dizaine de mille francs un jour... mais, il faudrait pour cela que le frère ne se mariât jamais... Beau parti ! quoique scabreuse speculation : la Marianne était bien bâtie... un ouvergnot en jupons... elle pourrait accomplir de rudes tâches... Seulement... seulement... le frère n'avait qu'à se marier, et adieu les dix mille francs !.. On disait bien qu'Hilarion remplaçait feu Rouault dans le lit de la

veuve... mais... mais... Non, décidément la spéculation était trop hasardeuse...

Comme il enlevait une nouvelle pierre de son champ, pour la jeter dans le pré voisin appartenant à Debrousses, Bineau entrevit une nouvelle femme possible.

— Tiens... tiens... Et pourquoi pas !.. fit-il, tout haut, comment n'ai-je pas pensé de suite à celle-là ?.. Son pré touche le mien... elle est plus riche que moi...

Celle qu'il examinait ainsi, était la fille au père Debrousses, le fermier de la Grandière. Elle était d'une bonne constitution, d'une santé robuste, celle-là aussi. De plus, le vieillard laisserait, en mourant, une propriété bien rondelette... sans compter l'argent qu'il devait garder en réserve, au fond de son armoire. Ne disait-on pas qu'il partagerait ses terres à ses trois enfants, aussitôt que tous seraient mariés ? Or, deux l'étaient déjà, Narcisse et Louis ; dès que Louise, la fille, le serait son tour, le partage deviendrait imminent.

Du coup, le paysan cessa de jeter ses cailloux dans la propriété voisine. Il se contenta de les mettre dans une rigole qui formait la séparation des deux champs. On verrait plus

tard ; il serait toujours temps de les déplacer...

Joyeux, il reprit le chemin de Montjean, regardant avec convoitise les champs au père Debrousses qui se trouvaient sur son passage.

A quelque distance du village, il ajouta ses idées de partage à ses idées de mariage, s'y enfonçant si bien, qu'il ne voyait personne autour de lui. Il n'aperçut ni la jeune madame de Reymont, se promenant au bras de son jeune beau-frère ; ni Céline, la femme de Rivollier, qui lui criait bonjour du seuil de sa porte ; ni le baron de Morlange, qui, en sortant de la mairie, avait été rendre visite à l'abbé Martin, lequel lui avait appris l'arrivée de Claudine et son état, l'engageant à aller voir les parents de la jeune fille pour leur proposer de la prendre immédiatement à la Chesnaye comme future nourrice du bébé de madame Jeanne. Le prêtre avait insisté pour que le baron fit cette démarche le jour même, afin d'épargner aux yeux chastes de Montjean la douleur, le scandale ! de voir chaque jour une fille-mère :

— Le manteau de la religion est fait pour cacher les laideurs humaines, et monsieur le

baron recevra les bénédictions du ciel en échange de sa pieuse action...

Monsieur de Morlange s'était rendu aux supplications du prêtre, que la charitable Henriette Barbey avait elle-même convaincu. Et le baron se dirigeait vers la maison des Bineau lorsque Pierre était passé, marchant de son pas rapide des grands jours.

— Hé! mon ami... vous êtes donc bien pressé?... lui cria monsieur de Morlange.

— Pardon.. monsieur le baron... fit Pierre en se retournant vivement, je ne vous avais pas remarqué...

Bineau s'étant découvert, monsieur de Morlange lui fit signe de remettre son chapeau.

— J'allais chez vous, expliqua le baron, et, puisque vous voilà, nous allons nous y rendre ensemble...

Au regard surpris du paysan, monsieur de Morlange crut devoir répondre :

— Oui.. j'ai su que votre sœur.. après un malheur.. vient de rentrer chez vous... Sa faute est réparable.. je ne demande pas mieux que de m'y employer.. et c'est dans cette intention que je vous accompagne.

— Soyez persuadé que vous scerez le bien-

venu, monsieur le baron, fit Pierre, de plus en plus intrigué.

— Oui.. vous êtes de braves gens à qui je m'intéresse beaucoup... Vous n'ignorez pas que ma fille est sur le point d'être mère aussi?.. Une nourrice nous sera donc indispensable sous peu... Si cet emploi convient à.. mademoiselle Claudine... C'est son nom, je crois?..

— Oui, monsieur le baron.

— .. Si ce poste convient à votre sœur, nous serons plus qu'heureux de la prendre immédiatement avec nous...

Quoique Bineau n'eût pas mangé depuis l'aube, il n'en éprouvait pas le besoin. Ce qu'il entendait dépassait de si loin tous ses vœux, même les plus optimistes, qu'il en suspectait la réalité. Il marchait, depuis le matin, de surprises en éblouissements. Il doutait du bon sens de son entendement. Il le supposait détraqué.

— Quoi! sa sœur ne resterait pas à la charge des siens?.. elle gagnerait beaucoup d'argent?.. Et, lui, Pierre Bineau, pourrait prendre à bail sa part de biens à elle?.. en jouir de suite?.. C'était trop beau! Car, Claudine, de par sa situation, était vouée au célibat



perpétuel; et si l'enfant — cet être qu'il abhorrait déjà — ne vivait pas, ce serait encore lui, Pierre Bineau, qui hériterait de tout le bien paternel...

En remuant ces pensées qui l'illusionnaient au point de lui faire croire qu'il pourrait être, dans une vingtaine d'années, un des plus grands propriétaires de la contrée, le paysan rayonnait. Des idées de spéculations hardies lui venaient, le laissant lui-même étonné de la savante conception de leurs combinaisons. Ce cerveau obtus s'émerveillait d'une chimérique espérance, comme si cette espérance eût été déjà réalisée, ou tout au moins prochainement réalisable.

Voyant son interlocuteur préoccupé, monsieur de Morlange avait suspendu la conversation. Bientôt, les deux hommes furent devant la maison familiale des Bineau.

Grognon était debout sur sa porte, regardant le vent, pour savoir quel temps il ferait le lendemain. Il fut tout étonné de voir le baron entrer dans la cour, et il se demanda ce que signifiait cette visite. Cependant il se rassura bien vite, en voyant le sourire du nouveau venu. Comme monsieur de Morlange n'avait jamais eu d'ambition politique et

qu'il passait pour être très généreux avec ceux qui étaient dans le besoin, Grognon pensa que le baron venait plutôt pour offrir que pour demander. D'ailleurs cette visite honorait le paysan : le châtelain de la Chesnaye était sympathique à tout le monde ; on le disait *pas fier*, bon diable, et l'on avait remarqué qu'il serrait toujours la main avec une véritable affabilité, ce qui flattait les paysans et leur faisait aimer le baron.

Après les politesses d'usage, tout fut vite convenu. Claudine acceptait avec joie sa nouvelle situation, tout heureuse de ne pas devenir une charge pour ses parents. Son avenir lui était complètement assuré. Après avoir allaité le futur héritier de Charles de Reymont, elle en deviendrait la gouvernante. Généreux jusqu'au bout, le baron consentait de se charger de l'enfant de Claudine, laquelle, dès le lendemain, devait s'installer à la Chesnaye.

Après toutes ces conventions, monsieur de Morlange s'informa gracieusement de la santé de chacun des vieux. Il s'extasia sur la bonne mine de la Thoumelle et sur sa prodigieuse agilité. La vieille paysanne avait pris sa quenouille, enroulée de chanvre, et filait

alertement, faisant pirouetter son fuseau sans relâche — à la grande joie d'un jeune chat, placé sous la chaise de la fileuse, lequel attendait gravement la descente du fuseau pour le lancer d'un coup de griffe sur une autre chaise.

— Quand on n'est pas riche, on doit être bien portant... conclut philosophiquement la vieille femme, sans interrompre son travail, mais en lâchant un coup de sabot au jeune chat qui finissait par l'agacer avec son manège.

— Eh bien... et vous.. papa Bineau ?

Grognon regarda sa femme du coin de l'œil, sans répondre, simulant une crise de toux.

— Oh ! lui... monsieur le baron, il se plaint toujours !.. Si nous n'avions pas notre fils pour faire valoir nos quelques morceaux de terre... je ne sais pas comment cela marcherait... Nous serions obligés, je crois, de les laisser en chaume...

— C'est que je n'ai plus mes bras, ni mes jambes de vingt ans, fit Grognon, comme se parlant à lui-même.

Sa femme haussa les épaules, sans lever la tête de dessus son tricot. Claudine, elle aussi,

avait pris un bas de laine commencé par la vieille et, sous ses doigts, les aiguilles sautaient, se mêlaient et se démêlaient avec la rapidité de verges d'acier actionnées par un invisible ressort électrique. Les trois femmes étaient assises au milieu de la pièce, devant un buffet-étagère chargé de vaisselle à fleurs rouges et bleues. De chaque côté de ce buffet étaient deux lits recouverts avec des couvertures de laine verte : des lits à quenouilles, enveloppés de rideaux en cotonnade bleue flammée de blanc. C'était sur ces ciels-de-lit que les deux hommes mettaient leurs bâtons pour aller aux foires, les vieux souliers dont l'empeigne servait à monter des galoches, les vieux chapeaux que l'on faisait durer plusieurs années de suite, et dont l'on affublait plus tard un bonhomme de paille, destiné à faire peur aux oiseaux, pour les chasser des cerisiers ou du champ semé de chanvre. Dans un bout de la pièce, une vieille armoire, ouvragée et garnie de ferrures brillantes, reflétait la flamme du foyer, situé juste en face, à l'autre extrémité de la chambre. Entre l'évier, garni de ses deux seaux en bois, et le foyer, devant lequel cuisait toujours quelque pâtée à bestiaux, se trouvait la

table de famille, tout près de l'unique fenêtre qui s'aidait de la porte pour éclairer l'intérieur de la demeure paysanne.

Le baron était assis devant la cheminée ; les trois femmes, entre les lits et devant le buffet ; Grognon et Pierre, entre la porte et la fenêtre, sur le banc de la table à manger. Grognon, maintenant, racontait des scènes de sa vie militaire, tandis que le baron caressait le jeune chat. Ce dernier avait, en fin de compte, préféré les caresses du baron aux coups de sabot de la Thoumelle, quoique le jeu du fuseau n'était pas sans avoir son charme.

Pierre Bineau, toujours pratique, ramena la conversation sur le travail des champs, afin de pouvoir demander une consultation au baron sur le différend soulevé par Baraton. Monsieur de Morlange, ayant fait ses études de droit, s'était fait inscrire au barreau de Ruffec ; mais son titre d'avocat était purement honorifique. Il n'avait plaidé de sa vie.

Grognon expliqua le motif du conflit, avec force arguments à son avantage à lui. Mais le baron affirma que tout cela était superflu.

— Puisque vous labourez jusqu'au chemin depuis plus de trente ans, il n'y a pas de contestation possible. Quand bien même vous

n'auriez pas été propriétaire du terrain, vous le seriez devenu : il vous est acquis par la prescription !

— Et les buissons ?

— Ils ne signifient rien... puisque, dites-vous, vous avez un titre qui déclare que la pièce de terre touche aux deux chemins...

— Ah ! bien certainement que nous l'avons ce titre, dit la Thoumelle, en donnant une clef à son petit-fils pour qu'il fouillât dans les papiers de famille.

Monsieur de Morlange ayant assuré que cette recherche était inutile, la Thoumelle réclama sa clef, que Pierre dut lui rendre. Puis le baron se leva pour partir, recommandant à Claudine de venir à la Chesnaye dès le lendemain. La jeune fille s'offrit pour l'accompagner jusqu'à la route, après lui avoir promis qu'elle serait exacte.

— Je veux bien... fit le baron. Vos sentiers sont si embrouillés, si enchevêtrés les uns dans les autres, que je serais capable de m'égarer dans quelque jardin... et de me faire prendre pour un voleur de légumes !

A l'exception de Pierre, tous sourirent.

Sur la route, Claudine et le baron retrouvèrent madame Jeanne et monsieur Louis qui

attendaient leur père, l'abbé Martin les ayant prévenus de la démarche de M. de Morlange.

Claudine, en apercevant le jeune homme, avait rougi sans s'expliquer pourquoi, et quand elle le vit s'éloigner, il lui sembla que quelque chose d'imprévu venait de s'emparer de son être, car elle sentait son cœur battre avec force, tandis qu'un fruit divin lui fondait dans l'âme. La silhouette du jeune homme était disparue que Claudine regardait encore. Enfin elle s'arracha de cette contemplation obstinée ; elle revint chez ses parents, toute remuée encore par ce quelque chose d'inconnu qui venait de se manifester en elle.

Pierre, pendant ce temps, avait parlé de ses projets à Grognon. Celui-ci ne répondait rien, cherchant à savoir l'opinion de sa femme avant de se prononcer. Il était évident que lui consentait à tout ; mais Marie restait impénétrable. D'autre part, la grand'mère se déclara nettement hostile ; elle ne comprenait pas l'utilité de faire des frais de partage... — Ah ! mon Dieu Seigneur !.. il avait bien le temps de demander sa part.. Quand il serait marié.. on verrait...

Pierre eut une phrase évasive, annonçant

vaguement qu'il le serait peut-être plus tôt qu'on ne pensait. Il fit aussi valoir que la saison des semailles approchait et qu'il serait bon de savoir à qui l'on donnait le fumier...

— Est-ce que les terres de ta sœur ne peuvent pas en avoir aussi bien que les tiennes ? fit Marie en interrompant son mutisme. Hein ?.. elle a autant de droits que toi !..

— La sœur ne travaille pas nos champs, elle !.. fit sentir la grand'mère en lançant un regard mauvais sur Claudine, laquelle était à mille lieues de ce qui s'agitait autour d'elle.

Grognon sortit pour éviter une querelle, espérant que les femmes se tairaient après sa disparition. En effet, on n'entendit bientôt plus que la voix de Pierre, s'entêtant dans son idée, et tâchant de se faire une alliée dans sa sœur. Claudine déclara qu'elle ferait tout ce qu'on voudrait, qu'elle s'en rapportait au père et à la mère.

— Bon !.. bon !.. fit Pierre, satisfait de voir qu'il réussissait dans ses plans.

Et il s'habilla à la hâte pour aller voir sa future femme ; car, dans son idée, le mariage avec Louise Debrousses était déjà chose assurée.



Quatre heures sonnaient dans la gaine en bois peinturluré recouvrant la vieille pendule de la ferme, lorsque Debrousses rentra chez lui, à la Grandière. Sa fille, Louise, était partie conduire aux champs le troupeau de moutons, et sa bru, Adeline, devait traire les vaches dans le pâtage voisin : car les boîtes à lait n'étaient pas à leur place habituelle, et toutes les portes étaient ouvertes, celles des écuries et celles de la maison d'habitation.

Il avait déjà oublié sa querelle, le fermier, et il avait un peu chaud sous ses épais habits du dimanche. Aussi, se décida-t-il à troquer prestement sa veste de cuir-laine bleu-foncé contre une autre veste d'une étoffe plus légère. Puis, ainsi mis à son aise, il sortit de la maison, entra dans la grange et, armé d'une fourche en fer à pointes très effilées, il prit, avec cette fourche, une certaine quantité de foin qu'il mit sur son épaule et qu'il porta dans la crèche d'une écurie voisine. Il faisait son cinquième voyage, tout pareil au pre-

mier — chaque bête devant trouver sa nourriture de nuit toute prête en rentrant des champs à la ferme — lorsqu'une voix bien connue l'interpella de la cour :

— Hé!.. bonjour père!..

— Tiens!.. sacré matin! fit Debrousses en levant les yeux pour voir venir son fils et sa belle-fille. Et d'où venez-vous, comme ça?..

Narcisse, un grand mince à bonne figure sympathique, expliqua aussitôt à son père qu'ayant eu besoin de venir à Londigné pour goûter du vin qu'on lui offrait en vente, il en avait profité pour pousser jusqu'à la Grandière. Sa femme, une jolie blondinette de vingt à vingt-deux ans, avait voulu l'accompagner, et il l'avait amenée.

— Qui est-ce qui garde votre auberge, pendant ce temps-là?.. demanda le vieux.

— Ma cousine s'en est chargée pour la soirée, répondit la femme de Narcisse.

Le père Debrousses secoua la tête, peu satisfait de cette manière de diriger un commerce.

— Rentrez donc à la maison... fit-il; j'ai encore trois *brassées* de foin à porter et j'irai vous rejoindre ensuite.

— Mon frère et ma belle-sœur sont là?..  
demanda Narcisse.

— Non, répondit le fermier. Ton frère est à Montjean et Adeline doit traire les vaches derrière la ferme. Mais cela ne fait rien... entrez.. ils ne vont pas être longtemps à revenir.

Narcisse conduisit sa femme à la maison d'habitation, tandis que le père achevait sa besogne.

Il y avait une vingtaine d'années que Debrousses exploitait la ferme de monsieur de Morlange. Lorsqu'il en avait pris possession, il avait trois enfants en bas âge : Louis, Narcisse et Louise, et il comptait sur eux pour lui aider à faire de bonnes affaires dans cette ferme, car ils lui épargneraient deux valets. Tout alla bien tant que les enfants, les deux garçons, n'eurent pas dépassé leur majorité. Louis fut réformé pour faiblesse de constitution ; mais Narcisse fut pris pour le service militaire. Debrousses s'en consola en pensant que ce n'était que quatre années à passer ; il n'en mourrait pas pour payer un valet de plus pendant ce temps-là. Justement, la servante, que l'on avait prise à la mort de

la femme du fermier, avait un mari qui travaillait au dehors, lorsque ses quelques pièces de terre lui donnaient des loisirs. Cela ferait parfaitement l'affaire ; on le prendrait seulement à la journée, quand le travail presserait trop. Cela marcha ainsi pendant les quatre années que Narcisse passa au service. Il semblait que rien n'était changé à la Grandière ; la servante et le journalier s'en allaient ensemble le soir, car ils couchaient chez eux comme par le passé. Mais lorsque le fils Debrousses revint avec son congé, il était maréchal-des-logis chef, c'est-à-dire que le métier militaire l'avait dégoûté du travail pénible des champs. Il ne pouvait plus s'y habituer ; et, le soir, il regrettait en secret son ancienne profession et les loisirs, les fêtes, le clinquant doré dont elle était composée. Un jour, n'y tenant plus, il parla de se rengager. Epouvanté, Debrousses menaça son fils de le déshériter, s'il accomplissait ce projet. Voyant que le vieux ne plaisantait pas, et devinant qu'il serait sans argent de chez lui s'il contractait un engagement militaire, Narcisse chercha d'un autre côté. Le jeudi, au marché de Sauzé-Vaussais, il allait faire sa partie de billard dans une auberge tenue

par une veuve et sa fille. Le jeune homme était même devenu quelque peu amoureux des grâces mièvres de Clémentine, la jeune fille en question. Il résolut tout à coup de l'épouser. Debrousses s'opposa de tout son pouvoir à ce mariage. Clémentine portait des chaînes d'or au cou, des bagues ornées de faux brillants qui offusquaient le vieux fermier et lui faisaient dire qu'une telle femme ne valait rien pour un cultivateur. De plus, on disait les affaires du *Coq d'or* en très mauvais état et si l'on s'y attachait à son fils, c'était évidemment pour la petite fortune de Narcisse. Debrousses refusa son consentement ; il fallut lui faire faire des sommations respectueuses pour le décider. Narcisse épousa aussitôt Clémentine et alla immédiatement s'installer chez la veuve. Celle-ci mourut pendant la lune de miel des nouveaux mariés, laissant son gendre seul possesseur de l'auberge. Cette mort fut un sujet de raccommodement pour le jeune homme avec sa famille ; car ni Debrousses, ni Louise, ni Louis, ni Adeline, la femme de Louis, n'avaient voulu assister au repas de noces de Narcisse. Depuis cette époque, les relations de la famille avaient

repris leur cours, et ni les uns ni les autres ne se souvenaient de la brouille passée.

Après avoir conduit Clémentine à la ferme, Narcisse était revenu trouver son père, lequel faisait sa dernière tournée de fourrages.

— Les jette-foin sont donc encore bouchés ? demanda-t-il au vieux.

Debrousses expliqua que l'année ayant donné beaucoup de foin, on avait été forcé de tout emplir pour loger le produit des prairies. D'ailleurs, cela tombait bien : le bétail réussissait à merveille lui aussi. La Grise avait eu un beau mulet ; la Bretonne, une mule ; la Pouliche et la Pêcharde, chacune un magnifique poulain. Et, voyant que tout allait si bien, le fermier avait triplé son troupeau de moutons et doublé son lot de vachés.

— Et vos petits bœufs ?.. vos *auvergnats* ?..

— Ah ! ils vont bien aussi ceux-là. Le Bricchet a grandi étonnamment ; le Joli va moins bien : il s'arrondit beaucoup, mais il ne grandit pas du tout.

En parlant ainsi, les deux hommes étaient rentrés à la maison d'habitation, où Clémentine

tine usait ses petites dents fines sur des poires séchées au four :

— Elles sont trop dures !.. Tu ne peux pas les croquer comme cela... il faut les faire bouillir pour les manger ! expliquait son mari.

La petite femme ne cessait de rire, essayant vainement d'entamer les poires.

Mais la porte s'ouvrit, laissant passer Adeline, chargée de deux énormes boîtes en fer battu pleines de lait. S'étant débarrassée de son fardeau, la jeune paysanne, assez jolie et l'air distingué sous ses gros vêtements de serge noire, vint embrasser sa belle-sœur et son beau-frère.

— Vous restez à dîner avec nous ?.. pas ?..

Debrousses se joignit à sa bru, et Clémentine regarda son mari d'un air mutin pour le décider à accepter. Narcisse comprit son regard et il formula :

— Oui... à la condition que nous ne mangerons pas trop tard ?

— Mais dès que ton frère sera rentré, répondit le fermier.

— Alors je veux bien.. c'est convenu, fit Narcisse.

Les deux femmes s'étaient mises à par-

ler entre elles. Clémentine demanda à la femme de Louis si leur belle-sœur, Louise, avait des amoureux, si elle en avait beaucoup, si elle se marierait bientôt... Adeline répondit en souriant que Louise n'avait pas l'air d'être pressée; elle ajouta, avec une pointe de malicieuse ironie, que les galants ne formaient pas foule, et que la ferme n'en était point envahie. Puis on en vint à parler toilette. Clémentine expliqua un costume qu'elle voulait se faire faire pour Noël, invitant sa belle-sœur à venir dîner à Sauzé, ce jour-là, pour voir comment elle serait belle. L'autre, un peu jalouse, affecta un certain dédain pour les parures, disant qu'à la ferme on ne pouvait rien conserver de propre, avec le perpétuel frottement aux bestiaux.

Pendant ce temps, Debrousses avait raconté à son fils la séance du Conseil municipal, les insultes de Langadon à monsieur de Morlange, son intervention à lui, Debrousses, suivie d'une demi-bataille avec l'hôtelier de la *Croix d'or*, ce sale boîteux dont la malice sortait par une jambe. Puis le vieux s'était plaint de sa santé, des fatigues que l'exploitation agricole lui faisait supporter, laissant entendre que son désir était de céder la



ferme à Louis et de partager ses terres aussitôt que la fille serait mariée.

Narcisse était assis à côté de son père, tout près du foyer où brûlaient de grosses bûches ; car la soirée devenait froide. Sur la braise dont Adeline l'avait entourée, une cocotte en fonte ronronnait avec bruit, laissant parfois échapper des fusées de vapeur blanche. C'était dans cette cocotte que cuisait le dîner, un ragoût composé du lard resté du déjeuner, de pommes de terre et d'oignons. Cette cuisine, dans laquelle l'ail n'avait pas été épargné, parfumait la vaste pièce d'un fumet très agréable.

Six heures sonnaient lorsque Louis Debrousses, le fils aîné du fermier, parut dans la cour, accompagné d'un autre paysan que Narcisse reconnut pour être Pierre Bineau.

Clémentine jeta un coup d'œil interrogatif à Adeline :

— Un amoureux?.. dit-elle tout bas.

Adeline répondit : non, de la tête ; puis elle haussa les épaules en signe de doute.

Les deux hommes parcouraient la cour dans tous les sens. Louis montrait le fumier à Pierre, un énorme tas, que l'on arrosait de purin puisé dans une fosse, avec une pompe

offerte par le baron. Pierre demandait pourquoi l'on ne mettait pas une couche de paille à pourrir dans la cour ; les bestiaux en passant laissaient tomber quelque chose que l'on avait tort de perdre. Le fumier c'est l'or des paysans, la nourriture du sol !

Le jeune homme avait mis sa blouse neuve, un ample vêtement en toile bleue luisante qui lui tombait jusqu'aux genoux. Il avait ciré ses bottes avec une brosse passée sur le dessous d'une poêle, le cirage coûtant trop cher, et il avait enfilé son pantalon à raies noires et jaunes, le pantalon des grands jours. Dans l'échancrure de sa blouse, sur la poitrine, on apercevait une chaîne de montre en cuivre jaune au bout de laquelle, dans une poche du gilet pareil au pantalon, était attaché un porte-monnaie du genre de ceux que l'on emploie en ville pour servir de blagues à tabac. Coiffé d'un feutre mou à larges ailes, et avec son nœud de cravate bleu-ciel tranchant agréablement sur la blancheur de son col de chemise rabattu, Bineau avait tout à fait l'air sérieux et très présentable d'un galant de campagne.

A côté de lui, Louis Debrousses avait l'air d'un homme en passe de devenir fermier en

titre. Sa blouse, à la mode *pelboise* des environs de Melle, lui descendait à peine jusqu'au bas des reins, pour laisser voir un gilet ouvragé comme on en trouve encore en Bretagne. Son pantalon de serge, très large, venait emboîter deux galoches non cirées, signe distinctif de l'homme marié. Car une fois ancrés dans le mariage, hommes et femmes des champs dédaignent toute propreté pouvant être taxée de coquetterie.

Lorsque les deux hommes eurent examiné toutes les menues choses qui sont l'orgueil des paysans : fumier, charrettes, paille et fourrages, ils rentrèrent dans la ferme. On échangea des poignées de main en s'informant de la santé avec des formules convenues, et Debrousses, sur un regard de Louis, invita Bineau à dîner.

— Ça n'était pas de refus... On verrait à causer tandis... Enfin il acceptait.

Justement, ce jour-là, comme presque tous les dimanches, les valets de la ferme ne mangeaient pas à la Grandière. Jeunes pour la plupart, ils n'avaient pas répondu au coup de trompe sonné pour les appeler ; ils étaient allés *au champ aux bergères*, faire l'amour, comme on disait ; et, dans ce cas, l'habitude

est d'aller dîner chez les parents de celle que l'on a accompagnée au pâturage de ses bestiaux.

On serait donc seul, on pourrait causer plus librement, pensait Bineau. Même, tout se trouvait à merveille : la famille Debrousses étant au grand complet.

Le vieux fermier ne paraissait pas surpris de la visite de Pierre; il y avait longtemps qu'il avait vu un gendre possible dans le courageux et rude travailleur de Montjean; le regard que Louis avait décoché à son père avait été tout à fait inutile : Debrousses était prévenu par l'air embarrassé de Bineau et la recherche inaccoutumée de sa toilette. Il préparait une réponse encourageante aux ouvertures du jeune homme, à sa demande de faire la cour à Louise.

Quant à Pierre Bineau, il n'avait pas perdu de temps. Sachant à quel pâturage devait se rendre Louise Debrousses, il y était allé tout droit, afin de trouver la jeune fille et lui faire part de ses projets sur elle. Comme Pierre était assez joli garçon, qu'il passait pour être le meilleur travailleur de la contrée, qu'il avait enfin de quoi organiser le labourage de deux bœufs aussitôt après son

mariage, Louise, après avoir écouté les propositions de Pierre, avait, de son côté, donné à entendre qu'elle ne repousserait pas la demande en mariage du jeune homme. Du coup les deux amoureux étaient devenus graves. Ils envisageaient leur mariage non comme un acte résultant de deux inclinations, mais comme un marché à conclure, un marché où ils ne devaient se laisser voler ni l'un ni l'autre, un marché où se débattaient deux intérêts contraires. Ils se parlaient avec des marques de respect, faisant des grimaces de cérémonie, s'appelant « monsieur » et « mademoiselle », contre leur habitude, et oubliant de se tutoyer. Bineau déclara à la jeune fille qu'il irait, dès le soir même, parler de ses projets au père Debrousses, et la jeune fille l'encouragea à le faire le plus tôt possible, le vieux fermier parlant de partager ses terres.

Quand il eut quitté Louise, Bineau rencontra Louis, le frère de la jeune fille qui, venant de Montjean, se rendait à la Grandière. Le paysan avait aperçu le jeune homme à côté de Louise ; il devina de quoi il s'agissait, à quelques mots couverts lancés par

Bineau. Ils rentrèrent donc ensemble à la ferme, devisant de labourage et de bestiaux.

Tandis que Clémentine et Adeline déployaient une nappe blanche sur la table, l'amoureux se décida à faire sa déclaration :

— Père Debrousses, fit-il en se tortillant sur sa chaise... père Debrousses, je voudrais vous demander un grand honneur...

Le fermier fit semblant de tousser, pour se donner une contenance. Ses deux fils, les bras croisés sur la poitrine, se rappelant comment ils s'y étaient pris eux-mêmes pour faire une pareille demande, et voulant savoir comment celui-là s'y comporterait, regardaient avec fixité le feu pétillant dans la cheminée. Pendant ce temps, Clémentine et Adeline plaçaient les verres et les assiettes sur la nappe.

— Oui... un grand honneur... Je suis... ou plutôt vous connaissez notre famille... Nous avons... hum ! hum !... nous avons..

Les mots s'obstinaient à ne pas vouloir venir. La phrase préparée d'avance s'était envolée devant le silence du père Debrousses, écoutant d'un air recueilli ce qu'allait lui dire l'amoureux. Celui-ci répétait des phrases insignifiantes, que les cuillères et les four-



chettes, tombant des mains des deux femmes sur les assiettes, ponctuèrent de chocs aux sons cristallins.

Enfin Bineau conclut brusquement :

— Voulez-vous m'autoriser à venir voir Louise ?..

Tous eurent un soupir de soulagement. Le glougloutement du ragoût se fâchant dans la *cocotte* fut noyé sous le flot de paroles employées par Narcisse et par Louis pour approuver le consentement de leur père. Les deux femmes, n'étant parentes avec les Debrousses que par alliance, n'intervenaient pas, mais elles causaient tout haut de leur service de table pour ne pas avoir l'air d'écouter.

Bineau, ayant eu chaud pour mener à bien sa demande, s'épongeait le front avec son mouchoir, lorsque Louise, de retour du pâturage, entra dans la cour de la ferme. Elle enferma ses moutons et ses chèvres dans leurs écuries respectives ; puis elle entra dans la pièce où tous l'attendaient, pour la contempler en riant, ainsi qu'une bête curieuse. La jeune fille était un peu gênée de tous ces regards braqués sur elle ; elle se répétait intérieurement ce que Bineau lui avait dit dans

la journée, et ce mot : *mariée* lui dansait quelque peu dans la tête. Enfin on se mit à table, car on ne savait plus de quoi parler.

Bineau fut placé à côté de sa fiancée. La parole, un instant éclip­sée, lui était presque revenue ; il parlait de ses terres, de ses bœufs, du partage prochain de son père. Personne n'ouvrit la bouche sur la situation de Claudine ; on considérait la malheureuse comme ne comptant plus dans la famille Bineau. Louise, elle, était horriblement gênée du respect que chacun semblait prendre à tâche de lui porter. Aussi, fut-ce avec joie qu'elle entendit son père amener la conversation sur les incidents du Conseil :

— Qu'est-ce qu'ils avaient donc, tous ces *rouges*, à en vouloir ainsi aux nobles ?.. Est-ce qu'ils faisaient payer leurs fermages plus cher que les autres ?..

— Et si l'on n'en payait plus du tout..? insinua Narcisse qui avait une teinte de socialisme.

Les autres le regardèrent épouvantés, tandis que Debrousses, qui n'avait pas entendu, continuait :

— ... Est-ce qu'ils ne sont pas d'une race supérieure à la nôtre ?.. Où va-t-on, bon



Dieu ! si les ouvriers... les paltoquets... se permettent déjà d'insulter les *monsieurs de..*? Un monsieur, encore, qui ne sait pas le chiffre de ses revenus !.. Seigneur-Dieu !

Le vieux paysan s'exaltait à la pensée que l'on en venait à ne plus respecter quelqu'un de riche.

— Oui... continua Louis, les nobles sont toujours meilleurs pour les malheureux que tous les parvenus réunis !.. Mais lui, ce Langadon, il était dans son rôle en essayant d'abrutir les gens pour s'enrichir par eux... Une jolie clique tous ces cabaretiers !..

— Eh bien... dis donc !.. fit Narcisse, moitié fâché, que son frère avait oublié.

— Ah ! oui.. toi aussi.. Il y a des exceptions... Tu sais, ce que j'ai dit...

— Bien sûr ! cela ne s'adresse pas à Narcisse.. il y a des honnêtes gens partout, conclut Pierre Bineau pour mettre la paix.

De leur côté, les femmes parlaient entre elles, s'occupant de leur curé :

— Le nôtre, disait Clémentine, est le meilleur garçon du monde. C'est un charmant homme qui n'ennuie personne ni pour la confession, ni pour la messe : y va qui veut. Il est ami avec tout le monde... pas

plus fier avec l'un qu'avec l'autre... Aussi, serions-nous désolés, si on nous le changeait.

— Il n'est pas comme le nôtre, alors, répondit Adeline. En voilà un qui est strict!..

— Trop strict... ajouta Louise. Quand on songe qu'il ne voulait pas accepter au catéchisme la Petite, la fille à la Bordette, parce qu'elle a quelques mois de moins que l'âge voulu!.. Il a fallu qu'Henriette lui en parlât.. et encore.. l'a-t-il acceptée avec peine!

— Qu'est-ce qu'elle fait, Henriette, maintenant? demanda Clémentine.

— Oh! toujours la même chose: rien. Elle vit avec Fleurine, sa servante, et le vieux Buisson. En voilà un qui se la coule douce!.. et qui est inexplicable!.. Il fait chaque jour ses soixante petites processions... il travaille pour la veuve sans jamais lui demander un sou... il la soigne, la bichonne, la dorlote, et il recommence le lendemain ce qu'il a fait la veille! C'est au point que le chien d'Henriette en est venu à considérer Buisson comme son vrai maître et que, lorsque celui-ci est absent pour une chose ou pour une autre, Parisien continue le manège de Buisson: il fait la procession tout seul!..

La conversation des hommes roulait tou-

jours sur la politique. Ils prédisaient la chute de Rouault, l'avènement de Bernardin et la disparition prochaine de la République :

— Nous sommes habitués à changer de gouvernement tous les vingt ans !. : Quand le fruit sera rouge, il tombera !

Louis Debrousses en arriva à parler des dames Rouault, de Guignebourg, par une transition facile. On racontait que le notaire Bernardin devait épouser la fille aînée de la veuve : cela paierait son étude ; car lui n'était pas riche, c'était un *parvenu*. Malgré l'animosité, la persistance qu'il mettait à dénigrer monsieur de Morlange, le *réac*, Bernardin était de ceux qui, par leur cordialité et leur simplicité, font oublier leur extraction plébéienne et empêchent ainsi la jalousie de leur nuire.

— ... La fille aînée est plus sérieuse, disait Louis ; mais la plus jeune est plus diable...

— Elle tient cela de sa mère... fit Narcisse, en appuyant sur chaque mot.

Tous eurent un accès de rire — représenté chez Bineau par une série de grognements.

On racontait partout — sans preuves, naturellement — que le maître valet de Guignebourg, Hilarion, était au mieux avec la veuve

Rouault. Calomnie ou vérité, cela se répétait dans tous les alentours. Cette supposition venait de ce qu'Hilarion était très libre dans l'exploitation agricole, qu'il achetait et vendait en dernier ressort, et qu'il chassait sur les terres de la veuve ainsi qu'un rentier dans sa propriété. Cet Hilarion, cependant, ne manquait ni de tact, ni de savoir-vivre. Il n'abusait pas de sa prépondérance et savait se faire aimer par tous les autres valets. Il faisait pour les Rouault, comme il eût fait pour lui, simplement ; ce qui, probablement, avait suffi pour donner naissance aux racontars que nous venons d'enregistrer.

On parla ensuite de Moricet, le fermier des Chaumes. En voilà un qui avait su s'arranger ! Valet de ferme aux Chaumes, il avait un jour abordé son maître et lui avait dit : « Patron, j'aime une fille qui est plus riche que moi et qui m'aime aussi ; mais je n'ose la demander en mariage. Que me conseillez-vous de faire ?.. »

« Eh ! sacré coïon !.. lui avait répondu son maître, avec une brutale franchise, c'est bien simple... monte dessus ! » Quelques mois après, le valet aborda de nouveau son maître :

« Vous savez bien, patron, ce que vous m'avez dit... pour la fille..? C'est fait. »

« — Ah ! oui... la particulière que tu aimais... Eh bien, c'est ce qu'il faut... Maintenant tu n'as plus qu'à la demander en mariage à sa famille. »

« — C'est que.. c'est que... j'ai toujours peur que le père ne me la refuse!.. »

« — S'il fait cela.. ce sera un imbécile!.. »

« — Eh bien, patron, si vous avez de l'esprit, vous ne me refuserez pas votre fille... c'est elle que j'aimais et que... »

Le fermier n'avait osé se fâcher, et il avait donné sa fille.

Subitement, les femmes et les hommes se trouvèrent sur le chapitre des maîtres, sur la famille de Morlange. Adeline ayant insinué que monsieur Louis avait l'air d'être bien... très bien... avec madame Jeanne, *qu'ils étaient jeunes* tous deux... Debrousses imposa silence d'un regard.

— N'empêche, dit-il, qu'ils ne rendent beaucoup de services aux habitants de Montjean, et que leur bourse ne soit souvent ouverte pour des gens qui le méritent peu... ou point...

— Pour ça... oui, fit Pierre Bineau, en racontant la consultation que le baron lui

avait donnée gratuitement l'après-midi. La conversation fut ainsi ramenée sur la propriété, au grand regret de Narcisse, qui baillait aux mots caressants dont les autres enveloppaient leur idole : la terre tant aimée !

Pendant ce temps, Claudine rêvait à quelqu'un qui dormait à la Chesnaye...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

## DEUXIÈME PARTIE

---

### I

La pluie tombait sans discontinuer depuis trois jours. Les premières journées de décembre avaient été assez belles : un petit vent du nord avait, par un clair soleil, cueilli les toutes dernières feuilles oubliées par octobre et novembre ; puis, des gelées blanches étaient venues saupoudrer ces feuilles mortes d'un fin prâlin, ce qui les faisait craquer sous les pas. Enfin, vers le quinze décembre, le vent s'était aigri et quelques flocons de neige avaient paru. Toutefois, ce ne fut qu'une bourrasque : la pluie devint la plus forte, et tout se noya bientôt sous les trombes d'eau qui dévastaient la vallée de la Péruse. Le petit ruisseau envahissait les prairies, charriant d'énormes amoncellements de joncs déracinés et de rouches sèches détachées de leurs tiges. Le pont sur lequel s'appuyait la route de Sauzé avait peine à suffire à l'écoulement des eaux ; tous les barrages étaient

submergés ; le ruisseau se donnait des apparences de grand fleuve.

Heureusement, les travaux des champs étaient entièrement terminés. Les derniers labours avaient enseveli les dernières ondées de semence ; à peine si, dans un coin de vieille prairie à moitié défrichée, quelques charrues élevaient encore leurs bras décharnés vers le ciel.

Maintenant, les paysans s'occupaient au coin du feu, égrenant leur maïs ou écosant leurs haricots. D'autres préparaient les outils pour la future année, réparant les instruments agricoles, tressant des paniers, confectionnant, avec de la paille et des écorces de ronces séchées, divers objets utiles aux soins du ménage. C'était la saison qui fait se rapprocher les chaises autour de l'âtre où flambent les grosses bûches, la saison où l'on se réunit pour raconter aux enfants les contes de fées, répétés à satiété, dont s'amuse encore les grandes personnes, et les histoires de revenants qui font frémir tous ceux qui sont aux deux extrêmes de la vie.

Quatre maisons de Montjean ne recevaient jamais ou presque jamais de visites du dehors, les soirs de veillée. C'étaient celle



de Rouault, le médecin, celle de Bernardin, le notaire, et enfin celle de l'abbé Martin, de qui la situation sociale était un motif pour se tenir à l'écart. Le percepteur des contributions n'habitait pas Montjean ; il n'y venait qu'à de certains jours fixés d'avance. Pour faire paraître moins longues les interminables soirées d'hiver, chacun des personnages sus-désignés s'occupait à des travaux de distraction. Rouault composait un travail sur la médecine populaire, ses dangers, ses erreurs, un travail qui attaquait violemment la science et les recettes des rebouteux ; Bernardin recopiait ses minutes d'actes, ce qui lui épargnait l'argent d'un clerc expéditionnaire ; et l'abbé, un dormeur enragé, lisait une page des *grands châteaux de France* pour attendre dix heures et se coucher ensuite. La quatrième de ces maisons était celle qu'habitait Rivollier, le sacristain de la paroisse.

Par goût, Rivollier aimait la lecture, ce qui était un motif pour rester chez lui, le nez enfoncé dans un livre ; et, par devoir, le sacristain, voulait aider sa femme aux mille petits soins du ménage. Lentement, cela lui avait donné l'habitude de son chez-soi, une certaine jouissance intérieure à se voir en-

touré par les siens. Cet homme était un véritable père de famille à la manière antique : il ne connaissait de plaisir plus grand que celui de voir ses enfants, de joie plus profonde que celle de causer avec eux. Son bonheur résidait tout entier dans son humble mesure. Et pourtant il lui fallait peiner dur pour nourrir tout ce petit monde ! Mais Rivollier ne se plaignait jamais. Comme il était fossoyeur en même temps que sacristain, l'approche des choses de la mort l'avait rendu quelque peu philosophe. Son contact avec le prêtre, la vue, la préparation de la basse cuisine du culte avaient un peu ébranlé sa foi religieuse, du moins sa foi catholique, car Rivollier croyait fermement à une divinité vague qu'il n'eût pu formuler. Il respectait tous les cultes et se taisait quand on voulait discourir sur l'un d'eux. Il avait lu tant de bouquins, jeunes ou vieux, feuilleté tant de manuscrits qu'il était devenu, en s'instruisant, sceptique sur bien des croyances. Cependant, toutes ses lectures lui étaient restées dans la tête, et l'on pouvait parler à cet humble de n'importe quel système philosophique, de n'importe quel fait historique, sans trouver en défaut son érudition. Il ne faisait pourtant

nul étalage de son savoir, ce n'était pas un Gribier vulgaire ; c'était une intelligence solide et logique que n'avait pu fausser le milieu dans lequel elle s'agitait. Pour toutes ces raisons, les habitants de Montjean portaient une grande sympathie à leur sacristain. Quand, au jour de l'an, il passait dans les fermes prélever sa dîme de froment, les greniers s'ouvraient avec joie pour récompenser les services de Rivollier. A Pâques, c'était la même générosité. Chacun s'empresait, selon ses moyens, d'aider Rivollier dans la peine qu'il avait à élever sa nombreuse famille.

Monsieur de Morlange, lui-même, lorsque les hasards de sa promenade quotidienne l'amenaient du côté de la mesure du sacristain-fossoyeur, ne dédaignait pas de venir causer un quart d'heure avec lui. Et remarquant que Rivollier partageait les heures de ses repas entre son assiette et son livre, le baron lui avait gracieusement offert les clefs de sa propre bibliothèque, lui donnant l'autorisation d'y puiser à son gré. Rivollier avait accepté avec reconnaissance les offres de monsieur de Morlange et il en profitait largement, un peu au déplaisir du prêtre, qui

voyait avec peine son acolyte parcourir des livres peu orthodoxes. L'abbé Martin blâmait même le baron de prêter de pareils livres. De là un peu de froideur entre la cure et la Chesnaye.

Les derniers jours de pluie avaient donné des loisirs à Rivollier et lui avaient permis d'achever la lecture du stock de livres pris chez le baron la semaine précédente. Profitant d'une éclaircie passagère du ciel, le sacristain voulut renouveler sa provision et il chargea son fils aîné, Camille, d'aller jusqu'à la Chesnaye.

— Si monsieur de Morlange vous demande — Rivollier disait vous à ses enfants — quels sont ceux que je désire en échange, vous lui répondrez : Monsieur le baron, ceux qu'il vous plaira, mais de préférence des traductions françaises d'auteurs grecs. Allez...

Camille, un jeune garçon de quatorze ans aux grands yeux bleus éveillés éclairant une figure intelligente, obéit à son père en partant immédiatement pour le château. En route, il croisa Pierre Bineau qui, une pioche sur l'épaule, profitait des loisirs que lui créait le mauvais temps pour aller défricher une vieille haie. Un peu plus loin, venait la pro-

cession de Buisson et de Parisien ; le bon chien marchait devant son ami, l'oreille basse ; la boue le contrariait ; aussi ne faisait-il pas entendre son habituelle fanfare d'aboiments enthousiastes.

Dès la grille de la Chesnaye, Camille devina que quelque chose d'imprévu se passait dans l'intérieur du château. Le père Bourgoïn, très affairé, attelait la voiture à la hâte, s'embrouillant dans sa précipitation et mettant tout de travers les harnais. Sans interrompre sa besogne, il demanda à Camille ce qui l'amenait. Pour toute réponse, Camille lui montra son ballot de livres.

— Ah ! bon... bon... fit Bourgoïn. Va dans l'antichambre, tu mettras tes livres sur la table, car tu ne peux voir monsieur le baron en ce moment : il est auprès de Madame... Sa fille est *en mal d'enfant*... tu comprends... Adieu ! je cours à Sauzé-Vaussais pour chercher une sage-femme... Adieu !

Et, en effet, il tourna la grille et partit à fond de train sur la grand'route.

Camille, un peu désorienté, alla mettre ses livres sur la table que Bourgoïn lui avait désignée. Puis, confus d'être au château dans

un pareil moment, il détala sans retard dans la direction de Montjean.

Depuis quelques jours, madame Jeanne ne se sentait pas dans son état normal. Elle se plaignait d'intolérables maux d'estomac ; elle mangeait peu ou point et dormait à peine, malgré les potions soporatives qu'elle s'administrait. Fleur d'oranger, sirop diacode et laudanum : tout échouait. Une grande crainte tenaillait la jeune femme ; elle avait peur d'un accouchement laborieux, d'autant plus qu'elle se croyait au neuvième mois de sa grossesse et qu'elle n'avait ressenti, jusque-là, que de très légères secousses de son enfant, lequel ne tressaillait même plus depuis une semaine. La mort de monsieur de Reymont avait porté un coup terrible à sa veuve ; celle-ci redoutait les effets de la secousse qu'elle avait ressentie, devinant vaguement une nouvelle catastrophe.

Couchée tout de son long sur un large divan, dans sa chambre, madame Jeanne poussait de sourds gémissements. Parfois une attaque, plus violente, lui arrachait un grand cri, une longue plainte râlée ; la malade éprouvait comme des brûlures dans l'abdo-

men ; elle haletait, se cramponnant à ce qui l'entourait. Puis, la douleur disparaissait lentement et progressivement, se fondant en une dilatation des organes génitaux, qu'un lent déchirement semblait atteindre. Monsieur de Morlange n'avait pu supporter le spectacle de la douleur qui brisait sa fille, il en souffrait plus que Jeanne elle-même ; il avait préféré descendre au jardin, où il se promenait d'un pas agité, attendant anxieusement la délivrance de la malade.

Monsieur Louis, pour s'épargner la vue d'un spectacle qui pouvait briser l'idéal qu'il aimait en Jeanne, était allé faire un voyage de quelques jours dans le midi de la France.

Il n'y avait dans la chambre de madame Jeanne que Claudine, pâle, épeurée, tremblante, souffrant le mal de sa maîtresse et croyant à une simple illusion, et la vieille cuisinière de la Chesnaye, la mère Agathe Bourgoïn, préparant une quantité de linges blancs devant la flamme de la cheminée.

Jeanne ayant cessé un instant de crier, Claudine s'était assise sur un fauteuil, souffrant le martyre et n'osant pas même avouer sa souffrance. La malheureuse fille déchue n'avait pas encore envisagé le moment précis

où son être pour ainsi dire se dédoublerait ; cela lui paraissait très éloigné, très vague, très problématique. Mais de cette pensée vague naissait toujours une idée précise : son enfant ne vivrait pas, son enfant ne pouvait, ne devait pas vivre. Pourquoi ce pressentiment ? Elle n'eût su l'expliquer.

Agathe profita de l'assoupissement passager de sa jeune maîtresse pour aller voir, sur la route de Sauzé, si son mari et la sage-femme apparaissaient.

— Hé bien ?.. fit le baron, arrêtant Agathe au passage.

— Rien encore ! monsieur le baron.

— Si j'allais chercher Rouault ?.. Qu'en dites-vous ?..

— Et pourquoi faire ? Madame est aussi bien qu'elle peut être...

— C'est que... c'est que... fit le baron, j'ai déjà habitué ma pensée à la présence d'un enfant dans la maison... et si un malheur arrivait... je.. je..

Monsieur de Morlange n'en put dire davantage ; un sanglot lui coupa la parole, tandis que des larmes lui voilaient le regard.

— Tranquillisez-vous, monsieur le baron, répondit Agathe, toute remuée par la douleur



de son maître. Et voyant que celui-ci se disposait à grimper jusqu'à la chambre de sa fille, la vieille cuisinière l'arrêta d'un geste, ajoutant :

— Ne montez pas!.. Madame repose en ce moment.. vous ne pourriez que la troubler. Elle est avec Claudine... D'ailleurs, rien à craindre, je vous assure... Laissez... cela viendra bien!

Désespéré, le baron reprit sa promenade agitée.

Agathe était fille d'un ancien fermier du baron de Morlange, père. Orpheline dès sa plus tendre enfance, on l'avait recueillie au château de la Chesnaye, où on la considéra comme une fille d'un parent éloigné, comme une orpheline dont l'on avait le devoir de se charger. La gamine avait grandi à côté du propriétaire actuel du château, elle avait partagé ses jeux d'enfant et souffert de ses douleurs d'homme. C'est que deux cœurs d'adolescents ne sont jamais mis impunément l'un à côté de l'autre et que, en parfait polisson, le jeune baron d'alors profitait des coins d'ombre pour embrasser la jeune servante. Mais cela n'avait jamais été plus loin..

Agathe savait bien que le jeune homme ne pouvait que s'amuser d'elle, et, avec son bon sens pratique de fille de paysans, elle avait modéré l'entraînement qui jetait son corps à la merci du baron. Elle était devenue soudainement sérieuse, évitant de se trouver seule avec son jeune maître, qui, de son côté, ne fit plus attention à elle. Pourtant elle l'aimait encore, elle devait l'aimer toujours, sans se demander si ce qu'elle ressentait pour monsieur de Morlange était de l'amour, de l'amitié, du dévouement ou plus simplement de la reconnaissance. Il y avait un peu de tout cela dans le cœur de la vieille femme. Sa vie s'était écoulée heureuse et calme à la Chesnaye. La seule grande douleur dont elle se souvenait, avait été causée par le mariage du baron. La nuit de noces de monsieur de Morlange, Agathe faillit se tuer au milieu d'un immense désespoir dont elle ne s'expliquait pas la raison. Elle pleura, sanglota, gémit, ouvrit la fenêtre pour se précipiter dans le vide; mais la pensée qu'elle pourrait causer de l'ennui au nouveau marié ou troubler sa joie rayonnante la retint. Quelques mois après on l'obligea, par des prières souvent renouvelées, à épouser le domestique du châ-

teau, Bourgoïn. A partir de ce jour, Agathe n'eut plus qu'une pensée : deviner les désirs secrets de ses bienfaiteurs, afin de les satisfaire le plus vite et le plus complètement possible.

Pendant que la vieille cuisinière allait au devant de la sage-femme et que le baron poursuivait sa promenade agitée, en haut, dans sa chambre, madame Jeanne s'était réveillée et avait recommencé des plaintes qui allaient *crescendo*. Claudine, dominant son propre mal, s'était approchée, avait pris la main de sa maîtresse, essayant de la consoler et de lui donner du courage. Mais, tout bas, elle n'osait s'avouer que ses consolations et ses encouragements s'adressaient autant à elle qu'à sa maîtresse, car la malheureuse fille éprouvait également le supplice des symptômes avant-coureurs de la maternité. Souffrir des douleurs de l'enfantement en même temps que madame de Reymont était, pour l'esprit de la pauvre Claudine, un vol fait aux attentions et aux soins qui devaient se porter vers la jeune châtelaine. Cette nature passive, douce, aimante, faite de renoncements, allait jusqu'à se reprocher comme un crime les douleurs intolérables qu'elle

ressentait. Si madame Jeanne avait pu voir Claudine, elle eût été épouvantée par l'angoisse qui se peignait sur les traits de la malheureuse, par la torture qui la martyrisait. Mais la jeune femme était à moitié évanouie ; tout à coup un spasme violent, le dernier, la fit sursauter sur le divan. Elle eut un cri, plus déchirant que tous les autres, hurlant en plein délire :

— Non !.. laissez-moi... Je ne peux plus... laissez-moi ! je ne veux pas accoucher... non..

Elle se secouait sur son divan, se tortillant comme un reptile, faisant des efforts prodigieux pour se débarrasser de quelque chose, d'une nuée de fourmis lui dévorant les entrailles. Son corps, à moitié découvert par les mouvements inconscients qu'il venait de faire, laissait voir deux cuisses roses, admirables de formes, un ventre gonflé à éclater, plein de taches rouges et de marques blanches, et une poitrine, également rose, sur laquelle les seins fleurissaient en fleurs violettes. Tout cela se secouait, s'agitait, se remplissait de frémissements qui descendaient de la gorge, en larges ondes venant se buter à l'attache des cuisses. Cette nudité avait quelque chose de piteux qui forçait la

compassion de Claudine et lui tirait des larmes devant cette chair que le sang et la fièvre semblaient avoir envahie dans toutes ses fibres. Soudain, la malade poussa un long gémissement ; quelque chose de violacé, bleuâtre par endroits, lui glissa entre les jambes, jusque par terre, au milieu du gargouillement d'un flot de liquides sanguinolents. Puis, elle se tut, brisée, arrêtant les secousses désordonnées de son corps, qui se vidait toujours. Elle semblait avoir lancé toute sa vie dans son dernier cri ; car, maintenant, elle ne bougeait plus : le marbre rose s'était transformé en albâtre, l'accouchée avait pris, après les tons rouges et les frémissements de la minute passée, la pâleur et l'immobilité d'une morte...

Saisie, Claudine avait vu sa maîtresse geindre, puis s'affaler sur le divan. Elle avait voulu lui porter secours, s'approcher d'elle, la couvrir tout au moins de son peignoir blanc ou de sa chemise, afin de s'épargner la vue d'une nudité à ce moment répugnante. Mais la jeune fille, atterrée par ce qu'elle venait de voir, sentit ses jambes se clouer au sol et refuser de lui obéir. En même temps, ses genoux faiblirent, sa tête se troubla, son

corps chancela, comme s'il eut été balancé au-dessus d'un gouffre. Claudine voulut appeler à son aide, mais son cri s'étrangla dans sa gorge, et la malheureuse éprouva la sensation qu'elle eût éprouvée si son corps se fut ouvert à l'endroit le plus secret, dans un subit déchirement. Et, tandis que ce corps crevait dans un déluge d'excréments, que ses forces l'abandonnaient, que sa raison disparaissait, Claudine sentit que quelque chose naissait de sa douleur, et que ce quelque chose s'agitait doucement au-dessous d'elle. Elle pensa deux mots : *Mon Dieu!* puis s'abattit devant sa maîtresse, complètement évanouie à son tour.

. . . . .  
Son évanouissement fut de longue durée. Lorsque des mains la saisirent pour la coucher sur un matelas placé à son côté, elle ouvrit les yeux et reconnut sa camarade, Agathe, qui, très rouge et visiblement troublée, la regardait avec compassion, murmurant :

— Mon Dieu ! Ils n'arriveront donc pas !...

— Mon enfant ?... questionna faiblement Claudine.

Agathe, de plus en plus troublée, répon-

dit avec une douceur contrainte où l'on sentait de l'embarras mêlé de brusquerie :

— Ne vous tourmentez pas... Il n'a besoin de rien...

Mais la sage-femme, une personne de cinquante ans à la peau blanche et à l'œil scrutateur, venait de faire son apparition. Elle alla droit à madame Jeanne, toujours couchée sur son divan ensanglanté, lui souleva brutalement son peignoir et sa chemise d'un geste aisé et, lui ayant tâté le ventre, prononça :

— Non... pas d'hémorragie à redouter... seulement, couchons-la de suite !

Agathe aida la sage-femme à coucher Jeanne, laquelle paraissait égarée. Elles mirent un enfant, le vivant, à côté d'elle, après l'avoir préalablement lavé et enveloppé de langes chauds. Puis, les deux femmes songèrent à Claudine qui, brisée de fatigue et d'émotion, ne sentait plus rien et somnolait à demi sur son matelas.

— Voilà un coup double auquel je ne m'attendais pas ! fit la sage-femme, sondant Agathe.

— Et moi je m'y attendais encore moins que vous, répondit la servante. Figurez-vous

qu'il y a une demi-heure seulement, Claudine ne se plaignait pas encore... Je suis allée voir si vous veniez... et... à mon retour... j'ai trouvé deux accouchées au lieu d'une... Très surprise, j'ai crié à monsieur le baron ce qui se passait, le priant d'aller immédiatement chercher le médecin, puisque vous n'arriviez pas. Pour l'empêcher de monter... et surtout pour ne pas le retarder, je lui ai annoncé qu'il avait un petit-fils. Il a battu des mains à cette heureuse nouvelle ; mais je dois dire qu'il s'est attristé aussitôt après, en apprenant la fatale issue des couches de Claudine...

La sage-femme écouta ce récit avec des marques d'incrédulité non dissimulées.

On transporta Claudine dans une chambre contigüe à celle de sa maîtresse ; et, après lui avoir bandé le ventre, les deux femmes s'unirent pour annoncer à la jeune fille, avec mille précautions, que son enfant était mort-né.

L'accouchée ouvrit les paupières, les referma, et sa tête se tourna du côté du mur. Elle ne souffrait plus ; mais une grande fatigue l'anéantissait. Quoique elle eut parfaitement compris ce qu'on lui annonçait, elle ne s'en étonna ni ne s'en plaignit. N'était-ce pas déjà accepté par sa conscience ?



Après avoir donné ses ordres pour que l'on soignât Claudine, la sage-femme voulut qu'on lui montrât le petit cadavre. Agathe la fit descendre dans une salle basse du château, une salle aux fenêtres grillées, et les deux femmes s'arrêtèrent devant un paquet de linges ensanglantés, à côté duquel brûlait une bougie plantée dans un bougeoir de porcelaine. La vieille servante regarda sa compagne déplier la nappe qui enveloppait le petit corps, légèrement anxieuse de ce qui allait se passer. Quand elle eut examiné le petit être, qu'elle l'eut tourné et retourné, palpé aux endroits verdâtres, la sage-femme reconnut que le nouveau-né avait perdu la vie avant de voir le jour. Et, se rappelant l'état des deux accouchées, elle sentit, en place du soupçon qu'elle avait déjà, une étrange certitude lui monter du cœur aux lèvres...

— ... Il faut l'ensevelir, dit Agathe pour rompre un silence qui lui pesait terriblement.

Pour toute réponse, la sage-femme planta son regard dans celui de la vieille servante, essayant d'y lire les motifs qui l'avaient guidée dans l'acte répréhensible qu'elle venait d'accomplir. Il y avait substitution d'enfant, elle en était sûre : cet être malingre, mort

depuis quelques jours, ne pouvait être l'enfant de la robuste et saine paysanne dont l'accouchement avait eu lieu dans les conditions normales.

Agathe, devinant cette muette interrogation, répondit, comme se parlant à elle-même :

— Ma conscience ne me reproche rien... J'ai fait ce que mon cœur me disait de faire... L'une est pauvre ; l'autre est riche... Avec l'une, l'enfant trouvait la misère ; avec l'autre, il aura la fortune et la joie... Déshonneur d'un côté, affection de l'autre : je ne pouvais hésiter... et, cependant, j'hésitais... La voix de monsieur le baron, me criant du jardin qu'il montait, m'a décidée... J'ai agi... Au lieu d'un heureux, j'en fais plusieurs !... Maintenant, madame, dit Agathe en s'adressant cette fois à la sage-femme, demandez à votre conscience à vous si elle vous permet, si elle a le droit de détruire ce ravissement-là !

Et, du doigt, la vieille servante désignait, à travers le grillage de la fenêtre, monsieur de Morlange descendant par un côté de la voiture, tandis que le médecin, Rouault, descendait par l'autre, et que Bourgoïn tenait la bride du cheval.

La sage-femme eut une minute d'hésita-

tion ; puis, brusquement, elle prit la main d'Agathe et la serra, dans une étreinte où il y avait une approbation mêlée d'éloges.

En quittant la Chesnaye, où, disons-le de suite, nulle complication n'était à redouter pour la santé des deux femmes, Rouault se rendit chez les Bineau afin de leur annoncer la délivrance de Claudine et la fatale issue de ses couches.

Il n'y avait, dans l'habitation des paysans, que Marie Bineau, préparant le dîner des hommes, et la Thoumelle filant sa quenouille. Elles accueillirent la triste nouvelle par des : *Ah ! Seigneur ! Ah ! mon Dieu !* entremêlés de signes de croix et coupés de paroles de commisération sur le *pau' petit malheureux*. Au fond, elles étaient bien heureuses, la Thoumelle surtout, de ce pénible résultat. Cette faute de Claudine était presque une tache pour la famille ; or, la disparition des suites de la faute faisait disparaître avec elles le témoignage vivant qui les eut accablés tous. En même temps, une autre pensée leur venait ;

Pierre, le fils, aurait toute la terre, si Claudine restait définitivement au château et si, comme c'était probable, elle ne se mariait jamais.

Cette considération n'était pas sans remplir de joie les deux femmes et sans leur faire envisager sous un nouveau jour le prétendu malheur qui les frappait.

En attendant, le mariage du gars allait se conclure prochainement ; car on n'attendait que ces maudites couches pour faire les accor-dailles. Aussitôt le petit enterré, on activerait les choses, pour que ledit mariage se fit avant les défrichements de février et les grands labours du printemps. Justement, cette année-là, comme on avait énormément de pommes de terre et de maïs à semer, il était prudent d'aviser le plus tôt possible.

Donc, le surlendemain de l'enterrement, qui eu lieu l'avant-veille de Noël, Grognon enfila sur son dos la veste en grosse serge bleu-clair qu'il mettait pour les grandes occasions. Puis, son bâton de foire à la main, il se dirigea du côté de la Grandière pour y aller passer la veillée. Pierre, ayant rencontré Louise dans la journée, lui avait annoncé que

son père à lui devait aller, le soir même, faire la demande en mariage. Louise avait donc prévenu les siens afin qu'ils se préparassent. C'est dire que Grognon était attendu.

Lorsque ce dernier passa devant l'église, pour prendre le chemin de la Grandière, il croisa Parisien et Buisson qui accomplissaient leur dernière procession.

— Tiens... tiens... dit Buisson, est-ce que tu vas à la noce ?... que tu as mis ta veste à manger des boudins ?... Eh ! comme tu es beau !

— Peut-être bien, en effet, que nous irons là, répondit Grognon d'un air mystérieux et sans ralentir sa marche. Peut-être bien !...

Comme Parisien, la queue en l'air, avait été flairer Grognon et que, surpris lui aussi de ne pas le trouver vêtu comme d'habitude, il le suivait des yeux en poussant de petits gémissements, Buisson l'appela :

— Allons, viens donc, grand sot, tu vois bien que Grognon n'a pas son habit à regarder les bêtes !

Mais le chien ne semblait pas satisfait de cette explication. Il se mit à aboyer en marchant à reculons devant Buisson, tournant sa gueule du côté par où le paysan avait disparu,

et demandant, de ses grands yeux intelligents, pourquoi l'on pouvait prendre en semaine ses plus beaux habits du dimanche.

— Veux-tu bien marcher et te taire !... grand serin !... répétait Buisson.

Chez Henriette, le chien ne se taisant pas, son ami dut lui raconter l'histoire du mariage de Pierre Bineau avec mademoiselle Louise Debrousses :

— Il y avait une fois un particulier qui avait de la terre et qui en voulait avoir encore davantage... Alors, comme il n'avait pas d'argent pour en acheter, il résolut de se marier avec une fille qui lui apporterait : soit de l'argent, soit de la terre. Il passa donc en revue toutes les héritières des environs, les rejetant l'une après l'autre, parce que celle-ci avait un père et une mère à nourrir, celle-là, des sœurs ou des frères, cette dernière parce qu'elle n'aurait pas les reins assez solides pour porter un sac ou deux de blé, les jours de *batterie*. Mais, en cherchant bien, il finit par en trouver une qui faisait enfin l'affaire. Ce qui le décida, ne fut ni la beauté de la fille, ni son caractère, ni son esprit ; non ; il la choisit parce qu'elle avait des champs qui touchaient ses champs à lui ; parce qu'elle

était bâtie à chaux et à sable ; parce qu'elle n'avait, parmi ses ascendants, qu'un père, déjà vieux, qui serait nourri par un beau-frère du futur marié. De son côté, la jeune fille...

Henriette tricotait un bas, d'un côté de la table ; sa servante, Fleurine, filait de l'autre côté. Sur cette table, une lampe à huile, à abat-jour vert orné de roses en transparent, éclairait une pièce sobrement mais richement meublée. Un lit, drapé d'une belle cretonne à grandes fleurs, se dressait dans un angle, à côté d'un dressoir à vaisselle chargé de pièces rares et curieuses. Une vieille armoire sculptée occupait l'angle opposé à celui où se trouvait le lit ; sur cette armoire, une rangée de flacons révélait le goût artistique de tous les distillateurs du monde. C'étaient les bouteilles à long col de la fine champagne, celles à gros ventre de la bénédictine, non loin des *litres* à rhum, qu'un renflement du cou destinait à la chartreuse. La table, carrée, était plantée devant une large cheminée sur laquelle s'espacèrent des flambeaux en cuivre, au milieu d'imitations, faites avec du carton, de divers fruits ou légumes.

Devant la cheminée où flambait un feu clair



de copeaux, Parisien, assis par terre, balayait le pavé avec sa queue, tout en écoutant le récit de Buisson. On eut dit que la bonne bête comprenait les paroles de son maître, tant sa queue, ses oreilles, sa langue et ses yeux avaient une mimique intelligente. Cependant, Buisson poursuivait :

— De son côté, la jeune fille ne demandait pas à avoir un aigle pour époux : cela vole trop haut. Mieux valait un bon rustre, bon travailleur, riche à peu près, et bête juste assez pour qu'on put le mener par le bout du nez. De ce côté, Bineau laissait bien un peu à désirer : on le dit fort entêté...

— Mais laissez donc ce chien ! voyons... fit Henriette impatientée par les gémissements de Parisien.

— C'est bien mieux, compléta Fleurine, Buisson est plus bête que lui... Il nous l'abrutit avec ses discours à dormir debout...

Buisson, s'étant tu, se leva sans répondre. Il s'approcha d'Henriette, tâta sa chaufferette et, constatant qu'elle était à moitié froide, il la remplit de braises recouvertes de cendres chaudes, afin que la chaleur chauffât sans brûler. Puis, ayant replacé la chaufferette sous

les pieds d'Henriette, il se dirigea vers la porte en disant au chien :

— Hop ! Parisien ! dis bonsoir à tes maîtresses et viens te coucher !...

Le chien posa successivement sa tête sur les genoux de Fleurine et d'Henriette, leur débarbouillant les doigts d'un coup de langue, regardant les deux femmes de ses grands yeux clairs ; puis il sortit sur les pas de Buisson qui l'attendait déjà dehors.

A ce même moment, Grognon arrivait à la Grandière. Adeline, étant sortie une minute, avait entendu le pas du paysan résonner sur les rocs du chemin creux et elle était rentrée aussitôt pour prévenir Debrousses. Celui-ci avait également revêtu sa veste des dimanches et, ainsi que son fils Louis, il avait mis sa cravate neuve. Quant à Louise, elle s'était enveloppé la tête et les épaules dans un large fichu de couleur bleue. Toute la famille était assise en cercle autour du foyer. Dans un coin de la vaste pièce, sous la lumière crue d'une lampe à pétrole, les domestiques égrenaient des fusées de maïs en frottant les *minotons*, c'est-à-dire les épis, contre la queue d'une poêle qu'ils avaient

placée en travers sur une chaise et qu'ils maintenaient en s'asseyant dessus.

— Bonsoir à toute la compagnie ! dit Grognon en poussant la porte de la ferme et en s'avançant vers les hommes pour leur serrer la main.

Mais Louise s'était levée ; elle vint embrasser son futur beau-père, lequel lui rendit son baiser en l'embrassant plusieurs fois sur chacune des joues et en l'appelant *sa fille*. Puis, s'étant installé sur une chaise approchée par la jeune fille et ayant refusé les invitations à manger faites par Louise et son père, Grognon prit sa voix chantante des grandes occasions, une voix qui semblait presser chaque mot pour en retirer tout le suc, toute la portée, et qui mettait des points d'exclamation au bout de chaque membre de phrase. Voilà donc, orthographiée suivant la prononciation, ce que le paysan dit en s'adressant à son contemporain le père Debrousses :

— Ce n'est pas la peine !.. — d'y aller par quat'chemins !.. — Nous nous connaissons !.. — depuis assez longtemps !.. — pour savoir si !.., de part ou d'autre !.., — il y a de malhonnêtes gens !.. — dans chaque famille... De notre côté... nous connaissons la vôtre !..

— comme une des plus estimées de tout le pays!.. et.. notre plus grand plaisir!.. — serait de nous y allier!..

Les paroles de Grognon vibraient sur le sourd accompagnement des fusées de maïs grinçant contre les queues de poêles dont les domestiques mâles se servaient pour l'égrenage. Debrousses, appuyé sur la pelle à feu, écoutait religieusement les paroles de Grognon, tandis que Louis faisait semblant, pour la forme, de lire un vieux numéro de la *Revue de l'Ouest*, et que Louise et Adeline filaient du chanvre.

— ... Vous savez aussi, continuait Grognon, que nos deux enfants auront un jour la même fortune. Notre Pierre a racheté la part de sa sœur Claudine, c'est chose réglée depuis hier; mais soyez tranquilles, notre fils paiera sa nouvelle acquisition sans vendre un seul de ses anciens lopins de terre...

Les Debrousses avaient levé la tête. Les femmes regardaient, surprises, cet homme dont la fille tenait assez peu à la terre pour vendre sa part à son frère.

— ... Il est donc chez lui dès aujourd'hui. Quant à nous, nous serons vite morts : les nouveaux mariés n'auront pas longtemps à

nous nourrir. Je me sens souvent malade; ma femme n'est pas beaucoup mieux partagée, et ma belle-mère, la Thoumelle, est d'un âge où l'on n'a plus guère qu'un vêtement de sapin à espérer. Avant peu, tout sera entre les mains de Pierre, un vrai bon travailleur, un garçon qui a une santé de fer...

En même temps qu'il aggravait volontairement l'état de sa santé, Grognon avait soin de faire valoir les muscles puissants, la robuste constitution dont la nature avait doté son fils.

— ... Eh bien... père Debrousses...

Les autres, sentant le moment solennel, s'étaient recueillis, regardant en silence le paysan. Les valets de ferme, eux-mêmes, s'arrêtèrent un instant sur leur ronflante besogne.

— ...père Debrousses, je viens vous demander la main de votre fille pour mon fils Pierre...

Ce fut un remuement de sabots, une explosion de bruits divers faits par chacun pour se donner une contenance, des quintes de toux simulées, au milieu duquel tapage la voix du fermier avait peine à se faire entendre.

Debrousses, à son tour, fit l'éloge de la

famille Bineau. Il glissa discrètement sur la faute de Claudine : elle était aux trois quarts effacée par la mort de l'enfant. Enfin, il conclut en accordant à Pierre Bineau la main de Louise. On pouvait même, si Grognon le jugeait utile, aller dès le lendemain à la mairie et à l'église pour faire publier les bans le jour de Noël.

Grognon accepta, après avoir pris l'avis de Louise qui, toute confuse, acquiescait en rougissant.

A Montjean, Pierre attendait anxieusement le retour de son père. Assis entre sa mère et sa vieille grand mère, tout en cloisonnant un panier en chèvrefeuilles, — les paysans ne voient pas d'autre utilité aux tiges de cette charmante fleur au si suave parfum — le campagnard repassait dans sa tête toutes les dépenses que son mariage allait nécessiter. Lui, c'est vrai, n'aurait à payer que les bijoux de fiançailles et ses propres vêtements, les frais des repas de nocé étant généralement supportés par les parents de la mariée qui, en plus, devait apporter avec son trousseau complet le linge nécessaire au ménage ; mais, si modestes que fussent les dépenses à faire,

elle n'en crevaient pas moins le cœur de l'avaricieux Bineau.

Les pensées de Grognon se portaient d'un autre côté. En se rendant à Montjean par le chemin creux bordé de haies et d'arbres qui semblaient s'envoler dans le ciel en grosses colonnes de fumée, le vieux paysan regrettait de n'avoir pas assez exigé du père Debrousses. Un lit, une armoire, une table, six chaises, douze paires de draps, deux douzaines d'es-suie-mains, cela n'était véritablement pas assez. Il se rappelait que Marie, sa femme à lui, avait apporté davantage lors de leur mariage, puisque c'était elle qui avait tout fourni. Et, lentement, son souvenir parcourait les nombreuses années qui le séparaient maintenant de cette lointaine cérémonie. Les grands travaux accomplis, les misères supportées vaillamment, les reproches que lui prodiguait injustement sa compagne et qu'il subissait encore : tout cela lui dansait dans la tête, soudainement grossi par l'optique fantastique de la mémoire. Très souvent, la nuit, quand l'insomnie courbaturait son vieux corps usé et celui de la compagne qui depuis tant d'années partageait la même couche, Marie en revenait à son apport, reprochant à

son homme son peu de fortune, son manque d'avarice, leur enrichissement trop lent. Elle lui rabâchait des querelles toujours renouvelées et jamais vidées, des niaiseries qui navraient le pauvre vieux. Ainsi, depuis vingt-cinq ans, elle lui rappelait toujours qu'il l'avait appelée, un jour de colère : « Tête de diable », lui reprochant cela comme un crime abominable, et, depuis leur mariage, elle ne lui avait jamais pardonné d'avoir donné à une invitée de la noce, au lieu de le donner à elle, un « *trocheau* de cerises » qu'il avait cueilli sur l'arbre, tandis que la noce dansait au pied. Lui, dans ces moments-là, se tournait et se retournait désespérément sur l'oreiller, écoutant sans répondre le plus longtemps qu'il pouvait, et finissant quelquefois par s'impatienter et par dire : « Mais, de grâce ! laisse-moi donc tranquille... As-tu juré de me faire mourir?... Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce qui te rend donc ainsi !... » Alors, elle se taisait ; et bientôt tous les deux s'étaient rendormis.

Cela ne faisait rien, ils s'aimaient bien quand même, d'une amitié où entrait un peu de compassion, l'attachement d'une paire de bêtes attelées à la même besogne.

Tristement, Grognon devinait que Pierre



devrait subir, lui aussi, ces mêmes tracasseries, ces mêmes reproches niais et injustes. Et le père redoutait que son fils n'eut pas, avec Louise Debrousses, le même bonheur, la même tranquillité que lui; Grognon, avait eue, malgré tout, avec sa femme. Il lui semblait s'apercevoir, pour la première fois, qu'il avait un fils et que ce fils il l'aimait bien tendrement... Car malgré leurs défauts, plus souvent apparents que réels, les paysans ont seuls conservé, dans notre société moderne, l'amour de l'enfant, un amour qui va quelquefois jusqu'à l'immolation de celui qui l'éprouve. Il est vrai que, en revanche, dans aucune classe sociale les enfants n'ont aussi peu de respect pour leurs parents que dans la classes des paysans. Tel père s'y saigne aux quatre veines pour nourrir, élever et faire instruire son fils, alors que ce dernier, devenu un « monsieur », rougira de serrer la main à celui qui s'est sacrifié, martyrisé pour lui.

— Ton mariage est décidé... fit Grognon en rentrant dans sa maison... il faut que nous fassions immédiatement tous nos préparatifs.

— Qui est-ce qui paie les frais de la noce? interrogea Pierre.

— Debrousses, répondit Grognon ; la noce se fera à la Grandière.

Pierre eut une grimace de satisfaction, après laquelle il reprit en silence la tresse de son panier. Les deux femmes demandèrent divers renseignements à Grognon, s'informant de mille riens intéressants.

Les jours suivants furent marqués par de fréquentes réunions des deux familles. On fixait les invitations à faire, on discutait telle parenté, on voulait restreindre le plus possible le nombre des invités. Debrousses accompagna les fiancés dans leurs visites faites aux parents de son côté à lui ; Grognon se rendit avec eux pour toutes les autres. Ensuite on s'occupa du repas de noces, du cuisinier ou de la cuisinière qu'il convenait de prendre, du vin qu'il fallait acheter, du pain qu'il faudrait faire cuire et des cadeaux probables de volailles qu'apporteraient les invités. Debrousses conseilla de prendre un cuisinier de Sauzé-Vausais, Després, lequel avait trois talents inappréciables : d'abord il *cuisinait* bien ; ensuite, il savait à une livre près la viande qu'il serait utile d'acheter ; puis, il se chargeait d'amuser à lui seul toute la noce, en chantant des chansons comiques avec un art dont il avait le

secret. Toutes ces qualités avaient rendu Després célèbre dans un rayon de quinze lieues : aussi accepta-t-on avec enthousiasme la proposition de Debrousses, qui d'ailleurs se chargeait de payer Després.

On s'occupa ainsi jusqu'au jour du mariage, c'est-à-dire pendant une quinzaine.

Ce jour-là, un mardi, les invités et les travailleurs des champs sentaient la ferme avant de l'apercevoir. Une odeur de viandes frites se répandait à cinq cents mètres alentour, faisant lever le nez aux hommes et tirer la langue aux femmes. Les parents qui habitaient au loin arrivèrent les premiers, qui à pied, qui en char-à-banc, suivant la position de fortune de chacun. Les hommes avaient une blouse neuve qui froufroulait à tout contact, et les femmes s'étaient parées de leurs plus belles coiffes à grands rubans de soie blanche moirée. Maintenant c'étaient les voisins qui faisaient leur entrée, se massant dans la cour avec les premiers arrivés. Les uns appelaient Debrousses, en train de passer une veste neuve dans un coin de la buanderie ; les autres allaient gêner Després dans sa cuisine, lequel s'agitait au milieu de la mangaille. Vers onze heures, la mariée parut. Elle était

vêtue d'une robe droite et d'un corsage en drap noir (la Thoumelle ayant assuré que c'était cette étoffe qui faisait le plus long usage); son tablier était de mousseline blanche, et un foulard de surah, de même couleur, avec des fleurs blanches foulées, s'épinglait sur le corsage noir. Autour du monumental bonnet de la paysanne s'enroulait une couronne de fleurs d'oranger artificielles qui, avec le bouquet de mêmes fleurs, piqué sur le corsage, au croisement du foulard, seraient les souvenirs à conserver jusqu'à la mort, dans un coin de vieille armoire, muets témoins d'un jour de bonheur sur lesquels pleurent ou rêvent tant de femmes. D'ailleurs, tout était neuf dans les vêtements de la mariée, depuis les bas de laine aperçus à l'échancrure des souliers vernis, jusqu'au ruban de velours noir, *la toque*, se nouant sur la tête en longeant le rebord de la coiffe, pour empêcher celle-ci de se graisser au contact des cheveux châtons luisants de pommade.

Rouge et pourtant fraîche sous ses couleurs, Louise embrassa successivement tous les invités, leur attachant un flot de rubans à la boutonnière de la veste ou le leur piquant

avec une épingle sur l'épaule de la blouse. Pierre, lui, n'était pas encore prêt. Un voisin ayant apporté des plants de choux comme cadeau de noces, le marié avait jugé à propos de leur mettre le pied en terre, pour qu'ils ne se desséchassent pas pendant les fêtes. Enfin il arriva bientôt : il était enveloppé dans une veste de serge qui paraissait avoir été taillée à coups de serpe par un bûcheron quelconque ; les manches lui tombaient jusqu'aux ongles et, se touchant presque dans le dos, elles obligeaient le marié à tenir les bras écartés. Le pantalon n'était guère mieux réussi : trop étroit de ceinture, trop long de jambes, il s'unissait à la veste pour donner au marié la tournure d'une écrevisse habillée. Mais Louise formait le cortège, désignant une cavalière à chaque homme, assortissant le mieux possible les âges, les toilettes et les fortunes. Les premiers accouplés prenaient la tête ; les autres se mettaient à la file. Quand il n'y eut plus de femmes, on répartit les hommes jeunes qui restaient sur des couples déjà formés, de sorte qu'il y eut certaines jeunes femmes mariées qui eurent deux cavaliers, cela pour ne pas gêner les jeunes filles.

Puis, l'on se mit en marche. Debrousses était en tête, donnant le bras à sa fille, et Pierre venait à l'arrière, accompagné de sa grand'mère. Tous essayaient de prendre le pas, mais n'y pouvaient réussir, malgré la musique cadencée du joueur de violon. On remarquait l'absence de la sœur du marié, empêchée par une légère maladie, et les hommes commentaient sourdement l'éloignement de Claudine. De la mairie l'on se rendit à l'église, où monsieur de Morlange attendait le cortège. L'abbé Martin bâcla lestement la cérémonie ; car l'on était en retard sur l'heure fixée, et le digne homme avait grand' faim. On reprit ensuite le chemin de la Grandière, non sans avoir fait promettre au prêtre de venir assister au repas de noces, avec monsieur de Morlange. Cette fois, Pierre et Louise se donnaient le bras, raides tous deux dans leurs vêtements neufs, et Debrousses était allé donner son appui à la Thoumelle. Devant eux marchait toujours le joueur de violon, celui qui avait la spécialité de faire danser aux mariages, comme Desprès avait l'habitude d'y faire manger — et bien manger. Le ménétrier, un grand diable d'une cinquantaine d'années, marchait d'un pas mesuré sur le grincement

de son violon, une vieille marche paysanne bien connue de tous les invités, car c'était la même qui servait depuis trente ans pour toutes les nouvelles fêtes d'épousailles. En queue du cortège, les vieux suivaient en tirant la jambe ; tout guillerets pour la circonstance, ils aidaient les domestiques de la ferme à partager aux passants des verres de vin, des cuisses de volailles et des morceaux de *fromagé*, un gâteau composé avec du lait, des œufs, de la farine et du fromage.

Mais on arrivait dans la cour de la ferme. Le ménétrier fit un *couic* volontaire qui fit rire tout le monde ; puis, s'adressant à Després, qui commandait à un bataillon de vieilles restées à la Grandière pour aider au cuisinier, le joueur de violon lui cria :

— A ton tour ! frère ...

On se mit à table avant l'arrivée du baron et du prêtre ; car l'on savait que ceux-ci ne paraîtraient que par politesse et qu'ils mangeraient peu. Immédiatement le défilé de la mangeaille commença. Soupe grasse, viandes bouillies, ragoûts, rotis de volailles, pâtés lourds garnis d'œufs durs et de lard : tout disparaissait aussitôt apparu.

Enfin le tintement des fourchettes et le

bruit des mâchoires se calma, et le brouhaha des voix reprit de plus belle. Une aimable gaieté flottait dans cette grange, transformée en salle à manger pour la circonstance; deux chiffres : D B, épinglés en feuilles de lierre sur des draps blancs accrochés à même la meule de foin, réjouissaient l'œil et faisaient rêver les jeunes filles. Le prêtre et le baron ne parurent qu'à la fin du repas : ils acceptèrent un morceau de gâteau et deux doigts de vin, puis ils se retirèrent — au grand plaisir des convives, que cette société intimidait quelque peu. Alors, Després monta sur un bout de table et il entonna un chant qui fit se pâmer tous les assistants ; d'autres chanteurs continuèrent, gais ou mélancoliques, suivant leur âge, leur tempérament et l'émechement commencé par la dive bouteille. Les danses suivirent jusqu'à huit heures, et l'on se remit à table; on rechanta de nouveau et l'on redansa encore, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus une seule danseuse. Des vieux jouaient sur des coins de table, des ivrognes hurlaient dans les angles de la cour, tandis que Després, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, fumait sa pipe en silence.

Les mariés s'étaient éclipsés avant minuit,



déjouant la surveillance dont ils étaient l'objet, pour aller se coucher à Montjean, dans une chambre qu'Henriette Barbey avait mise à leur disposition. Cela, afin de s'éviter une foule de niches plus ou moins spirituelles et toujours désagréables. Ils avaient été accompagnés par la Thoumelle et Debrousses, ce dernier, triste sans savoir pourquoi. Même, en quittant sa fille, le vieux fermier avait senti une larme lui rouler sur la joue...

C'était fini, il venait de marier son dernier enfant, il n'avait plus que la mort à espérer désormais, pour que ses enfants héritassent plus tôt ! Comme il passait devant le cimetière, une idée étrange, insensée, folle, lui vint : il voulut aller voir la tombe sous laquelle gisait sa défunte femme, il lui sembla que sa peine de vieillard triste y trouverait une consolation.

La lune éclairait les tombes, les baignant d'une lueur blafarde, et, sous cette lumière pâle, les couronnes de perles scintillaient ainsi que de larges yeux contemplant l'infini. Un petit vent frais faisait gémir les cyprès, leur arrachant de longs soupirs de tristesse, montant dans la nuit vers l'éternité. Par endroits, les dernières sépultures fermées ta-

chaient d'ombre les soulèvements du sol. Et, au lointain, les hululements des chats-huants résonnaient dans le silence. Dans ce lieu calme, Debrousses, contre son attente, sentit croître sa douleur. Il s'orienta, prit à droite, à gauche, encore à droite, et enfin arriva devant une vieille croix de fer, plantée dans une pierre moussue, que la lune baisait de ses rayons chastes. Il avait quitté son chapeau, et il s'était agenouillé, le cœur débordant d'amertume... Oh! certes, il l'avait bien aimée, lui aussi, celle qui dormait là-dessous, et sa joie d'époux ne se demandait pas alors si un cœur de père souffrait à la même heure!... Elle était blonde, elle était jeune, elle était bonne, elle était belle... Ce soir de juin où sa figure fraîche lui souriait, encadrée dans une couronne de fleurs d'oranger, ce soir-là avait été le plus heureux moment de sa vie! Il la revoyait encore, la pauvre morte, la mariée d'alors, lui répétant gaiement des phrases insignifiantes destinées à conjurer le trouble qui l'envahissait... Hélas! elle était là, maintenant; elle n'était plus belle, elle n'était plus bonne, elle n'était plus jeune, elle n'était plus blonde: elle était confondue avec cette terre sur laquelle il était agenouillé, triste,

pleurant et rêvant d'elle. Plus rien ne restait de la fraîche paysanne de jadis, plus rien... rien qu'un morceau de pourriture, rien qu'un amas d'ossements rongés par la vermine ! Et lui, le vieux paysan usé par les fatigues, le sceptique qui croyait moins à Dieu qu'au Diable, il eut une minute d'angoisse devant ce silence calme de la mort pénétrant comme une rosée bienfaisante dans son âme en ruines. Puisqu'il y avait l'inéluctable loi de l'éternel recommencement, on avait peut-être tort de ne pas accepter les enseignements du prêtre, l'espoir d'une autre vie, d'une existence meilleure récompensant des tristesses de la première. Si cette vie existait réellement, l'âme de la disparue devait être là, peut-être qu'elle le regardait, peut-être l'embrassait-elle?... Qui pouvait savoir?... Alors, pour la première fois depuis cinquante ans, il se surprit joignant les mains et essayant de se rappeler une prière oubliée... Les hululements des chats-huants continuaient à s'égrener dans le silence, plus longs, plus vibrants, plus sinistres. Les sépultures fermées laissaient toujours errer des flots de lumière blanche autour de leurs gouffres d'ombre. Les cyprès, colonnes de fumée brune, conti-

nuaient à gémir et à sangloter. Les couronnes de perles ouvraient toujours leurs prunelles luisantes pour lire dans l'infini, tandis que la lune éclairait le livre éternel de la nature et que le rayonnement des pages luttait avec la lumière chaste et pâle qui descendait des nues...

Pendant ce temps, Louise et Pierre se déshabillaient dans la maison d'Henriette. Une certaine émotion serrait le cœur de la femme, vierge encore, une émotion qui la rendait toute tremblante. Ce qui flottait dans l'âme de Louise et l'attristait n'était pas la crainte de ce qui allait se passer : c'étaient des souvenirs d'enfance jaillissant en foule dans son cerveau de femme simple. La jeune fille allait définitivement disparaître pour faire place à la femme, à la mère. Toute sa jeunesse s'envolait à la fois ; le ménétrier lui avait sonné son glas, elle n'avait plus qu'à fuir, laissant derrière elle des regrets sans nombre.

Le mariage ne donnait aucune autre pensée à Louise. Elle savait depuis longtemps ce qu'ignorent ou feignent d'ignorer les autres vierges ; la nature, elle-même, s'était chargée de son éducation, en mettant sous ses yeux

la sereine et calme maternité des bêtes. Elle ne trembla donc point quand son mari, le mâle, se glissa auprès d'elle ; tout au plus un frisson, une révolte pudique, lorsqu'elle sentit une peau velue se coller à la sienne et l'étreindre avec des fureurs qui provoquèrent un déchirement...

... Mais déjà Pierre s'était remis ; il parlait déjà de ses futurs plans d'installation, demandant à sa jeune femme ce qu'elle pensait d'une maison neuve, construite avec l'argent produit par la vente de leur ancienne, trop délabrée pour le jeune ménage. Quand la Thoumelle serait morte, il vendrait la maison. Avec cet argent il paierait les terres de sa sœur, et il s'arrangerait pour se loger convenablement avec le reste du produit de la vente. Grognon continuerait à habiter avec eux :

— Hein ? qu'en penses-tu ?...

— Tu feras ce que tu voudras, répondit Louise, essayant elle aussi de tutoyer son mari et de débrouiller les pensées qui se heurtaient confusément dans son cerveau. Car son esprit était ailleurs, à ce qui ne l'intéressait pas auparavant et l'occupait maintenant.

— Quoi ! c'était tout ?... ce n'était que

cela ?... Cette chose, pour laquelle tant de femmes trompent leurs maris, ne donnait aucune autre sensation ?... aucune autre joie ?... Hélas ! quelle désillusion ! quels désenchantements ! Est-ce que *la chose* lui laisserait toujours, au lieu des délices rêvées, ce dégoût, ces haut-le-cœur, cette douleur, cette lassitude ?...

Claudine, ainsi qu'on l'a vu, n'était pas allée à la noce de son frère ; or, à la campagne, refuser d'aller au mariage de quelqu'un est une insulte grave faite à ce quelqu'un, surtout si l'on est unis par des liens de parenté. Pierre Bineau avait donc gardé de la rancune à sa sœur pour son abstention.

Le paysan ne comprenait, ne voulait pas comprendre la situation de Claudine, la réserve que celle-ci devait observer à l'égard du monde. Cependant, s'il avait fouillé au fond de sa conscience, il se serait vite aperçu que ce prétendu motif de haine n'était pas le véritable. On vole les gens avec moins de remords quand on est en bon termes avec eux. Faire tort à un ennemi est presque un devoir. Et Pierre n'avait pas précisément l'intention de se montrer désintéressé avec sa sœur, il comptait bien, au contraire, la voler le plus possible dans les comptes de famille qu'elle pourrait lui demander. Là, plus qu'ailleurs,

était la véritable source de l'inimitié du paysan envers Claudine.

Les beaux jours étaient revenus ; mais la Thoumelle était partie pour toujours. Un soir du commencement de mars, on l'avait trouvée étendue devant la porte, sa quenouille encore piquée dans le cordon qui la maintenait au côté gauche de la vieille. On la releva ; on alla quérir Rouault ; mais tout fut inutile : elle était morte, bien définitivement morte. Lorsqu'on l'eut enterrée, à l'endroit du cimetière où gisait son défunt mari, on procéda au nettoyage de la literie qui avait servi à la vieille paysanne. Quelle ne fut pas la stupéfaction de Claudine, venue pour aider à sa mère, de trouver dans la paillasse de la défunte un tas de gros sous et de pièces blanches représentant la somme assez considérable de trois mille francs. On devine le temps, la patience, les économies accumulées qu'il avait fallu à la Thoumelle pour réaliser une pareille somme. C'était le produit de menues ventes, faites par l'aïeule, d'œufs, de fromages, de chiffons, de tous ces riens que les paysannes excellent à transformer en espèces sonnantes.



Déjà précédemment, Pierre avait violemment reproché diverses vétilles à Claudine ; cette somme trouvée par la jeune fille mit le comble à l'exaspération du paysan. Il l'accusa de l'avoir volé, de n'avoir montré qu'une partie de la trouvaille, enfin d'avoir toujours abusé de lui. Il lui reprocha de lui avoir vendu plus cher qu'elle ne valait réellement, la part de propriété qu'elle avait reçue dans le partage des biens — il oubliait que lui-même en avait fixé le prix.

Louise et Grognon voulurent s'interposer : ils ne réussirent qu'à s'attirer une pluie de mots outrageants. La mère du forcené ne fut pas plus heureuse : elle fut indignement traitée par son fils, lequel lui reprocha de vouloir la ruine de ses enfants, de chercher à les faire crever de faim. On eut beau prendre le terrible avare par la douceur, le prier, le supplier de se calmer : il ne voulait rien entendre, il exigeait qu'on lui remit, intégralement la somme trouvée, les trois mille francs.

— Mais si ce n'est que cela, fit Claudine, prends-les ! je ne te les ai jamais refusés ; seulement je voudrais que tu fusses plus juste dans tes accusations, moins violent dans ces

affreuses calomnies que tu me prodigues depuis quelque temps.. Tu sais pourtant bien que je ne tiens guère à l'argent !... Pourquoi toujours se chercher des querelles ?.. Depuis trois mois que tu es marié, c'est toujours le même recommencement de vilénies, à chaque fois que nous nous rencontrons !... Prends-les, les trois mille francs... Tiens !

Et, ce disant, la jeune fille tendait à son frère une bourse en toile qu'elle était allée quérir dans un coin de l'armoire.

Marie et Grognon étaient outrés de la bonté d'âme dont leur fille faisait preuve ; ce désintéressement était pour eux un défaut haïssable. Du coup leur colère changea de côté :

→ Il te prendra jusqu'à ta chemise ! si tu l'écoutes.

Louise, très embarrassée, ne savait si elle devait défendre sa belle-sœur plutôt que son mari :

— Laissez donc... on s'arrangera toujours... Claudine ne perdra rien...

Mais la jeune fille persista dans son idée, elle n'en voulait pas démordre. Elle donnait tout à son frère : qu'importait ? Ne l'aurait-il pas eu plus tard ? N'avait-elle pas la vie assurée au château ? Donc elle n'avait rien à redouter.

D'ailleurs, ces querelles de famille la désolaient.

Pierre s'était emparé de la bourse, et il était redevenu presque caressant pour sa sœur. Lui aussi, ne demandait qu'à vivre en bonne intelligence avec tous; mais on le poussait toujours à bout de patience. Ainsi, pourquoi le père s'obstinait-il à ne pas vouloir lui laisser vendre la maison? Rouault en offrait une jolie somme, certainement supérieure à la valeur réelle de l'immeuble. Avec cet argent-là il rembourserait les cinq mille francs qu'il devait à Claudine; puis, avec le surplus, il ferait bâtir une nouvelle habitation où l'on serait encore mieux logé que dans l'ancienne...

A ces mots, la mère du paysan se révolta :

— Est-ce qu'après avoir volé ta sœur tu voudrais aussi nous mettre sur la paille, nous autres?... dis?.. Non, ce n'est pas ton père qui ne veut pas te laisser vendre la maison, c'est moi!... J'y suis née et j'y mourrai... Entends-tu!

— Oh! pour ça, répliqua Pierre, je sais bien que vous aimez mieux votre maison que vos enfants!

— Allons, paix ! pas de querelles ! dit Grognon. Ta mère et moi voulons mourir là : je crois que nous avons assez fait pour cela... Tu peux bien nous accorder cette consolation !

Les deux vieux ne pouvaient se faire à la pensée de voir leur maison habitée par d'autres. Cette pauvre vieille mesure où ils avaient souffert si longtemps leur tenait à l'âme, ils la connaissaient dans ses moindres recoins, ils comprenaient les supplications muettes qu'elle semblait leur adresser ; chaque pierre leur rappelait un souvenir, une pensée venue ou mûrie en la contemplant ; ils ne voulaient pas abandonner tout cela, persuadés que la vie ne leur serait pas possible ailleurs. La maison est quelque chose de soi-même, une chose inanimée qui cependant possède une foule de liens pour nous attacher à elle. Cependant le reproche de Pierre blessait les deux vieillards, ils sentaient un peu de vrai dans ce reproche ; car ils se rendaient compte, Grognon surtout, que s'ils aimaient leur fils, la continuation de la famille, ils adoraient cette vieille mesure qui était comme la souche d'où étaient sortis les rejetons de ladite famille. Claudine, elle aussi, pensait comme

ses parents. Pourquoi son frère ne ferait-il pas réparer la maison au lieu de la vendre ? Il n'y avait qu'elle de lézardée ; les bâtiments contigus étaient en bon état : il ne faudrait qu'une somme insignifiante pour payer cela. Instinctivement, Claudine éprouvait de la pitié pour ces pierres qui l'avaient vue naître, et, comme ses parents, elle eut désiré que la maison ne sortit pas de la famille. Elle offrit donc de prendre à sa charge les réparations, si son frère voulait lui promettre de ne plus jamais se dessaisir de l'immeuble et lui garder dans la maison une place à elle, Claudine, pour y venir mourir quand elle serait vieille et lasse de la Chesnaye.

Le paysan était ébranlé. Certes, son avarice avait beau jeu : rien à déboursier, bien logé, de l'argent avec tout cela ; car le père Debrousses avait promis de convertir en argent les meubles qu'il devait à sa fille, celle-ci ayant trouvé le nécessaire à Montjean. Avec les trois mille francs abandonnés par Claudine et la somme que donnerait Debrousses, il y aurait de quoi acheter une belle pièce de terre... C'était tentant!... si tentant qu'il acceptait, avec des façons, murmurant avec une nuance de regret :

— Pourtant, on m'offre plus que la maison ne vaut, et je me serais arrangé pour en acheter une autre au-dessous de sa valeur ! Enfin, j'accepte... c'est convenu !

Claudine renouvela ses promesses, se déclarant prête à les tenir de suite. Puis elle rentra au château, accompagnée un bout de chemin par les deux hommes et par Louise qui, tous les trois, allaient biner des pommes de terre au champ de la Cosse. En route, Pierre plaisanta Baraton, se félicitant de lui avoir fait déboursier une quarantaine de francs à la justice de paix de Ruffec :

— Dire que cet imbécile-là aurait touché vingt francs, s'il avait voulu accepter votre arrangement. Il a préféré plaider ; on l'a condamné à perdre son coin de champ et à payer tous les frais ; total : soixante francs de différence, quarante qu'il a payés et vingt qu'il a perdus !

On se quitta bientôt, et Claudine continua son chemin, seule. Pour agir comme elle le faisait avec les siens, la jeune fille avait quelques raisons. D'abord elle obéissait à son caractère ; ensuite elle voulait se faire pardonner à elle-même certaines faiblesses qu'elle se reprochait, voici à quel sujet. On

se rappelle que la jeune fille avait été frappée, en apercevant pour la première fois monsieur Louis de Reymont, de ce qu'un romancier célèbre a appelé le *coup de foudre* de l'amour. Elle avait voulu douter, elle s'était appliquée à se convaincre qu'elle n'était victime que d'une illusion. Mais...

A la Chesnaye, la vie était familiale. Maîtres et serviteurs partageaient la même existence. Entourée des attentions et de l'affection de tous, Claudine s'était affinée dans ce milieu, son intelligence et sa sensibilité s'étaient développées au contact des châtelains. Maintenant, elle pouvait mieux juger ses sentiments, les peser, les sonder, les analyser. Et, dans cet examen d'elle-même fait avec conscience, la malheureuse avait découvert qu'elle aimait réellement. Oh ! d'un amour bien discret, bien respectueux et bien chaste, quelque chose comme la religion d'une amitié enveloppante. Elle aimait tendrement, mais silencieusement : des yeux et de l'âme. Elle n'avait jamais, jusqu'alors, ressenti une pareille douceur de souffrir ; car c'était une torture morale de chaque minute, cette passion naissante ; mais une torture qui la ravissait.

Quand, le soir, elle tenait son enfant, celui de madame Jeanne, sur ses genoux, sous les ombrages du parc, et que monsieur Louis venait caresser cet enfant, le souffle du jeune homme et celui de Claudine se confondaient, leurs doigts se rencontraient en cherchant les petites mains du bébé, et la jeune fille frissonnait à ce contact, elle en éprouvait comme un avant-goût du paradis. Cependant le jeune homme ne se doutait de rien. Indifférent, il passait à côté de cet amour sans le voir, sans même honorer d'un regard celle qui en souffrait tant. Pour ces sortes de secrets, les yeux sont de grands bavards qui peuvent toujours trahir ; aussi Claudine affectait-elle de ne jamais regarder le jeune homme, tenait-elle le regard constamment baissé devant lui. Ils auraient été si éloquents, ces yeux, qu'il fallait les cacher pour leur imposer silence ! Mais, pareil à ces amoncellements d'eau qui se ramassent sans bruit, que rien ne trahit et qui, n'ayant aucune issue, finissent un jour par tout faire éclater autour d'eux, l'amour de Claudine en serait fatalement venu à une catastrophe si quelqu'un n'eût été là pour veiller, pour ménager une sortie, une soupape de sûreté à cette



passion contenue. Ce quelqu'un était Agathe, la vieille cuisinière de la Chesnaye.

Ainsi que son mari, Agathe avait toujours été indifférente à ce qui se passait au château. Les affaires de ses maîtres ne la regardaient pas ; elle ne voyait, ne voulait voir que ses fourneaux, seulement préoccupée de bien nourrir la famille de Morlange. Elle était devenue, depuis le mariage du baron, un être passif, une sorte de machine fonctionnant par la force de l'habitude. Bien certaine que rien ne pouvait venir troubler la paix de ceux qu'elle aimait tant, Agathe, en véritable vieille femme, était persuadée que le plaisir le plus grand qu'elle pouvait procurer à ses maîtres était de les bien nourrir. Elle avait foi en ce qu'elle appelait la Providence pour épargner tout ennui aux châtelains de la Chesnaye. Mais, depuis quelques semaines, la vieille servante avait été frappée des distractions de Claudine, de ses réticences, de l'embarras que lui causait certain nom. Tout d'abord, elle avait craint que la jeune fille n'eût déjà soupçonné la scène qui s'était passée lors des deux accouchements, et la vieille femme avait été prise de terreur. Cela fit sortir Agathe de sa torpeur. Elle surveilla,

plus attentivement qu'elle ne l'avait fait précédemment, les allures de la jeune fille, espérant y découvrir la cause de ses distractions. Elle n'eut pas besoin de la surveiller longtemps pour apprendre son secret et surtout pour se convaincre que Claudine était seule à en souffrir : monsieur Louis ne se doutant nullement de ce qui se passait. Cette constatation peina la vieille cuisinière pour le sort de la jeune fille, mais remplit d'aise son vieil amour-propre à elle. Quoique elle eut aimé autrefois M. de Morlange, et qu'elle avait bien souffert de son indifférence, Agathe se serait crue ravalée au dernier degré de la bassesse, si elle avait servi des maîtres capables de se déshonorer en prêtant de l'attention à leurs servantes. Heureusement qu'il n'en était rien encore !

La chambre de Claudine était contiguë à celle de madame Jeanne et en communication avec elle : il était donc impossible de parler à la jeune fille chez elle. Dans la cuisine on n'était pas sûr, et dans le jardin il y avait toujours quelqu'un autour de la nourrice. Il n'y avait qu'un seul endroit, le parc, où l'on pouvait causer librement, sans crainte

de surprise. Ce fut donc là, une après-midi de juin, qu'Agathe alla trouver Claudine.

Ce parc occupait le versant du coteau qui descend jusqu'aux bords de la Péruse. Quelques sapins dressaient leurs verdure du côté du château ; mais tout le reste était planté de vieux chênes sous lesquels serpentaient, bordés de houx et de buis, des sentiers sablés qui promenaient leurs sinuosités sous les ramures. Au bas de la colline, avoisinant le ruisseau, des touffes de bourdaines, entremêlées de sureaux, de pistachiers et de trembles, laissaient voir un coin de prairie émaillée de pâquerettes, de liserons, de pissenlits, de violettes tardives, de clochettes, de bouillons-blancs et de fleurs de mauve. De distance en distance, on avait mis des bancs pour inviter les promeneurs au repos, et l'on avait choisi pour mettre ces bancs les endroits où la vue pouvait s'égayer des plus charmants spectacles champêtres. Du banc où se trouvait assise Claudine, on voyait la Péruse enfouie sous ses joncs et ses oseraies, heureuse de chanter sa lente mélodie cristalline au village accroché sur l'autre versant du coteau. La jeune fille, au moment où parut Agathe, contemplait le petit Henry, plon-

geant dans les yeux bleus de l'enfant ses yeux bruns à elle, afin d'y trouver un peu de cette fraîcheur dont avait tant besoin son âme.

— Ma fille, j'ai beaucoup d'attachement pour vous, commença la cuisinière, regardant autour de la clairière pour voir si elles étaient bien seules..., beaucoup d'attachement, et je serais désolée qu'il vous arrivât malheur. Voulez-vous permettre à une vieille amie de vous donner un conseil?

— Parlez; je vous écoute, répondit en tremblant Claudine.

— Eh bien, cessez de penser à monsieur Louis... si vous tenez à rester heureuse...

Certes, Claudine ne s'attendait pas à ce que son secret fût si vite connu. Aussi ne trouva-t-elle rien à répondre.

— Oui, continua la vieille femme, je suppose que moi seule connais votre folie; mais cela peut aller plus loin, un jour ou l'autre, et.. vous savez : Adieu, la Chesnaye!...

Ne plus voir le jeune homme; Claudine en frissonna d'avance. Elle leva un regard suppliant sur Agathe.

— Non, non, il vaut mieux que je vous dise tout, puisque j'ai commencé. Retenez bien ceci, ma chère enfant : je serai toujours

une amie pour vous, je ferai toujours mon possible pour vous être agréable ; mais, du jour où monsieur Louis ferait mine de vous comprendre, moi je ne répondrais plus de rien. Ce serait tant pis pour vous, vous l'auriez voulu !... Maintenant, c'est à vous de penser à votre conduite, femme prévenue en vaut deux, réfléchissez ; car, toute bonne fille que vous êtes, entre vous et mes maîtres, si je devais choisir, mon choix serait vite fait...

— Mais enfin, voyons, Agathe, il n'y a rien dans ma conduite qui puisse vous rendre si subitement mauvaise pour moi ? Je n'ai rien fait, je vous le jure, qui ne soit honorable. D'un autre côté, ce que vous avez deviné sera toujours un secret pour les autres... pour tous !... je vous le promets. Hélas ! je ne puis commander à mon cœur... je souffre la première de ma faute, et c'est bien méchant à vous de me la reprocher !...

Claudine sanglotait en parlant. Elle s'était soudainement aperçue qu'Agathe disait vrai, qu'à la moindre alarme on la chasserait honteusement de la Chesnaye. Elle se rappelait son voyage de l'année précédente, la honte qui lui couvrait le visage, le désespoir qui lui remplissait l'âme et la vie brisée et misé-

nable qui se serait ouverte devant elle sans la bienveillance de la famille de monsieur de Morlange. Payerait-elle cette bienveillance par des indignités ? Oh ! non ; elle ne voulait pas penser à cela... plutôt mourir ! puisqu'elle avait dans la poitrine un cœur qui la rendrait malheureuse toute sa vie !

La vieille cuisinière était touchée par le désespoir sincère de Claudine. Malgré elle, Agathe s'intéressait à la jeune fille plus qu'elle ne voulait l'avouer. Il lui semblait que c'était un devoir pour elle d'aimer Claudine, une dette à payer. Cet attachement avait pris naissance après la scène de l'accouchement. Claudine n'avait-elle pas donné une joie immense au baron en lui laissant — par la ruse d'Agathe — un héritier ? Or, tout ce qui faisait plaisir au vieux châtelain, reflueait au cœur de la cuisinière. Vieux chien fidèle et bon, Agathe était heureuse du bonheur de monsieur de Morlange, joyeuse de sa joie, triste de ses tristesses, malade de ses souffrances. Rien de ce qui touchait au vieux baron n'était étranger à l'âme de cette femme, dernier modèle d'une domesticité à jamais disparue — avec les derniers bons maîtres. Aussi, au château, la considérait-on un peu

comme de la famille, elle et son mari, le vieux jardinier-cocher paisible. Pour toutes les choses domestiques, l'avis du couple faisait loi ; on s'y conformait d'avance.

— Je ne voulais pas vous faire de la peine, ma chère enfant, dit la vieille femme pour consoler Claudine, que l'enfant regardait, curieux de la voir sangloter et pleurer. Je voulais vous prévenir contre vos propres erreurs, afin de vous éviter des ennuis futurs. Monsieur Louis est toujours un enfant, malgré son âge ; une illusion, une folie peut encore trouver place dans sa cervelle ; pesez ce que cette folie peut vous coûter ! Victime une première fois de votre inexpérience, vous pourriez l'être à nouveau de votre faiblesse... Allons ! soyez courageuse. Refoulez-moi ça au fond de vous-même... Je sais ce que c'est... j'y ai passé avant vous... Je me suis tue... et, vous voyez, je n'en suis pas morte ! Au contraire, je me suis fait un bonheur immense avec mon sacrifice !

Ce disant, Agathe fit semblant de vouloir se moucher ; mais elle dut être distraite, car son mouchoir alla directement à ses yeux, où perlaient deux grosses larmes...

Claudine, ayant regardé du côté vers lequel

se dirigeait l'attention de la vieille femme, aperçut une silhouette noire avec des cheveux blancs, qui se promenait gravement. La jeune fille reconnut monsieur de Morlange. Elle comprit ce qu'avait voulu dire son amie, et, n'écoutant que son bon cœur, elle ne put s'empêcher de prendre la main de la vieille femme et de la serrer vigoureusement en signe de sympathie.

Pendant ce temps, calme et doux comme un ange emprisonné dans de la chair, l'enfant ne cessait de promener son regard d'azur de l'une à l'autre des deux pauvres sacrifiées, apportant, messager inconscient, une délicate consolation envoyée du ciel à ces deux misères humaines.



Dans le chapitre précédent, nous avons trouvé Pierre Bineau chez son père et nous avons vu que sa femme, Louise, ne pesait que d'un poids léger dans les décisions de la famille. La raison de cela est que Louise venait rarement chez ses beaux-parents. Elle avait continué d'habiter à la Grandière depuis son mariage. Le mari et la femme travaillaient séparément, chacun dans sa famille, ne se rencontrant que le soir, à la ferme, où Pierre allait coucher après sa journée faite.

Cette séparation était motivée par les arrangements de Pierre avec son père, Grognon. Quoique le vieux paysan eût partagé ses biens à ses enfants, la jouissance desdits ne devait commencer qu'à partir de la Saint-Michel ; jusque-là les vieux posséderaient les récoltes ; mais ils devraient payer le travail de leur fils. A partir du 29 septembre, la

terre appartiendrait définitivement au fils, en échange d'une pension en nature à payer aux deux vieux. Et, de ce jour, Louise habiterait à Montjean, avec son mari, lequel ne se souciait pas de nourrir sa femme avant l'époque de son entrée en jouissance de la propriété.

Grognon et Marie feraient alors ménage à part, quoique habitant avec leur fils et leur belle-fille. En échange du logement qu'ils fourniraient au jeune ménage (la maison appartenant aux deux vieux jusqu'à leur mort), Pierre devrait subvenir au chauffage et à l'éclairage des deux couples, en plus de la pension à payer — pension pour laquelle Claudine interviendrait avec une quote-part de cent cinquante francs en argent. On s'était passé du notaire pour tous ces arrangements intérieurs ; il n'y avait eu que la vente de la part de Claudine qui avait été réglée par un acte notarié, afin de justifier, plus tard, de la légitime propriété du sol, s'il s'élevait des contestations entre héritiers futurs. D'ailleurs, ainsi que cela se fait ordinairement, on avait déclaré une somme dérisoire, au lieu du prix réel, pour s'épargner les frais toujours énormes que prélève l'Etat sur les successions. Tous ces arrangements ne

s'étaient pas faits sans des tiraillements de part et d'autre ; Pierre voulait rogner sur la vie du père et de la mère ; il ne tenait pas à engraisser des gens qui n'auraient plus rien à faire. Quand on devenait inutile, on devait savoir se passer du superflu et se contenter du strict nécessaire, afin de gêner les siens le moins possible. Si quelque chose venait à manquer, il serait toujours temps d'y remédier, puisque les enfants seraient là. Ils ne s'envoleraient pas, que diable ! pas plus que la propriété, laquelle ne pourrait jamais assez rapporter pour payer une pension aussi fantastique que celle que le père réclamait. On avait du cœur, après tout, on ferait son devoir...

Mais Grognon connaissait le cœur des enfants qui doivent nourrir leur père, et il ne se laissait pas prendre aux raisonnements intéressés, ni aux belles promesses de son fils. La pension réclamée par lui, cette pension fantastique dont parlait Pierre, se réduisait à quelques boisseaux de blé, une demi-pièce de vin et quelques mesures de légumes secs ; c'est-à-dire juste assez pour ne pas mourir de faim après toute une vie de labeurs et d'économies. Claudine, comme toujours,

s'en était rapportée à son père pour régler le tout, lui donnant carte blanche. Si le robuste paysan n'avait eu peur que le père louât sa terre à d'autres, il aurait bien résisté plus longtemps à ses exigences modestes ; mais Grognon avait menacé de reprendre son bien et de le donner à bail, ce qui avait décidé Pierre à accepter les dernières conditions qu'on lui faisait. Voir des étrangers sur sa terre : tout ! plutôt que cela. D'ailleurs, il se rattraperait sur Claudine.

Maintenant, en travaillant au champ de la Cosse, les deux hommes parlaient du partage problématique de Debrousses. Si la prairie du fermier, qu'ils avaient sous les yeux, tombait à Pierre, avec le champ qu'il possédait déjà cela lui ferait une jolie pièce de terre, d'un seul morceau. Il se proposait de clore le tout avec des haies d'aubépine, dans lesquelles il sèmerait des glands pour avoir quelques chênes. Grognon en tenait pour le chêne seulement ; c'était un bois d'un meilleur rapport et plus facile à vendre ou à brûler.

— Certainement, faisait Pierre ; mais le chêne donne un ombrage qui détruit la récolte des quelques sillons qui sont en bordure ; tandis que l'aubépine, la blanche, mon-

tant moins haut, conserve au champ son rapport intact en lui fournissant une clôture très serrée.

— Enfin, tu feras comme tu voudras : c'est ton affaire.

Louise était retournée à la Grandière depuis un instant ; elle n'avait pu donner qu'une après-midi à son beau-père ; car il lui fallait aider Adeline, à la ferme du père Debrousses, pour le repas du soir et les soins à donner à la grande quantité de bestiaux que possédait le fermier de monsieur de Morlange. Les deux hommes pouvaient donc causer librement dans leur champ.

Grognon écoutait parler son fils, pris d'une mélancolie de plus en plus grande, en se disant en lui-même que bientôt il ne posséderait plus rien, que tout appartiendrait à Pierre, son fils et son héritier.

Grognon, à cette heure, parlait de la terre comme il eut parlé de la femme d'un autre, avec toutes sortes de ménagements. Depuis qu'il s'était presque dessaisi d'elle, il la contemplait avec un respect mêlé d'attendrissement, avec une espèce de crainte vague que la bien-aimée ne lui en voulut pour l'avoir abandonnée. Il l'aimait bien toujours, cepen-

dant. Il connaissait moins les veines circulant sous la peau de sa femme, que les veines de terre serpentant à fleur de sol, dans ses champs. La terre : c'était la maîtresse sur laquelle il suait depuis deux quarts de siècle, sans jamais se rassasier de sa possession. Il savait qu'en tel endroit de tel champ il y avait, à tant de mètres de profondeur, une couche d'argile surplombant des filets d'eau souterrains ; qu'en tel endroit de tel autre, il y avait des roches à fleur de sol ; et que telles veines de terre rouge ou de sable serpentaient dans telles directions en certains pièces. C'était comme un ventre adoré qu'un jeune homme conserverait pantelant dans sa mémoire, se rappelant l'harmonie des lignes, la régularité dans la variété des ondulations, l'enchevêtrement de bleus réseaux qui s'éparpillent sur une peau satinée, merveilleux limon que, jadis, le doigt du Créateur transforma en matière idéale.

Grognon s'était soulevé à demi, le nez en l'air, les deux bras repliés sur le manche de sa bêche. Son vieux corps noueux avait pris la couleur rousse et gluante de cette terre avec laquelle il allait bientôt se confondre, dans l'émiettement définitif de sa vieille carcasse.

Des coulées de sueur, en lui roulant du front sur les tempes, faisaient des sillons blancs dans la couche de poussière qui lui poissait le visage ; et, parfois, avec sa manche de chemise, le paysan se séchait brusquement la figure, lorsque la sueur l'aveuglait de trop. Devant Grognon, Pierre continuait à bêcher avec rage, tapant le sol à coups redoublés pour y rentrer son outil, et relevant ensuite la terre sur le haut du sillon, autour de la touffe de pommes de terre, que le paysan faisait passer entre ses deux jambes écartées. Pour que les deux hommes se suivissent, il fallait que le fils aidât de temps à autre le père, en lui travaillant un bout de sillon. Il arrivait aux paysans de travailler ainsi des journées entières, côte à côte, sans s'adresser la parole : cela prenait du temps, et l'on n'en avait pas à perdre.

Pierre se releva à demi lui aussi. Il regarda en arrière, en baissant la tête sous son bras, pour voir si Grognon le suivait ; et, jugeant que son père avait encore pour un bon moment de travail avant d'arriver jusqu'à lui, le paysan laissa son outil sur le chantier, pour se diriger vers le pré à Debrousses. Arrivé au milieu de ce pré, il se baissa, prit son couteau et

s'en aida pour faire un trou entre deux touffes de luzerne. Il sortit de ce trou une poignée de terre, la porta à son nez ; la flaira ; puis, finalement, il s'en mit quelques miettes dans la bouche, afin de goûter si elle était de même qualité que l'autre, la sienne.

— Peut-être un peu plus sèche, pensa-t-il, mais elle n'en sera que plus facile à travailler.

Et il la pétrissait dans ses doigts, l'émiettait, la laissait couler ainsi que du blé que l'on vanne.

Pendant ce temps, Grognon, un poing sur sa bêche et l'autre sur les reins pour se les redresser, contemplait la campagne environnante, établissant des parallèles entre sa récolte et celle des champs voisins.

Tous ces champs, en plein rapport, découpèrent des figures géométriques sur les ondulations du sol, colorant chaque figure d'un lavis conforme à la nuance du produit qui s'y trouvait cultivé. Sous les pas du paysan, les pommes de terre égayaient le vert-sombre de leurs tiges par le blanc-violacé de leurs fleurettes ; autour de lui, scintillait une pluie de rayons dansant sur la gaîté chantante de nuances fraîches, qui se détachaient d'un mou-tonnement de verdure dans lequel des mil-



liers de fleurs avaient pris racine. Le vert-blanc des avoines saignait sous la morsure des coquelicots ; le vert-violet des trèfles s'embrasait de rouges fulgurants ; le blanc-roux des froments frissonnait au contact des bleuets, regardant, ainsi qu'une infinité d'yeux de vierges, le vert-jaune des colzas jongler avec des nuées de papillons et d'insectes multicolores. Au milieu de ces orgies de couleurs se fondaient, de ci de là, des dos de chemises blanches, sous lesquels suaient des paysans, en train de travailler la terre nourricière. Enfin, là-bas, tout là-bas au bout de l'horizon, les saules, tachant de gris le fond d'or de l'espace, semblaient des colonnes de fumée d'encens montant vers la rose énorme que le soleil à son déclin faisait épanouir dans les nuées.

Pourtant, Grognon s'était remis à la besogne, geignant dur et se hâtant afin de rattraper son fils, lequel avait déjà commencé à murmurer sur l'inaction de son père. On bâcha jusqu'à ce que la nuit devint complètement noire et criblée d'étoiles ; puis, n'y voyant plus, on rentra *du côté de la soupe*.

En mangeant, on parla peu, comme d'habitude. Après le dîner, Pierre partit pour la

Grandière, retrouver sa femme. Prévoyant que Marie préparait avec son silence une série de reproches pour le soir, sur l'oreiller, Grognon suivit son fils jusque sur la place du village, afin de retarder le plus possible l'avalanche de récriminations qui allait fondre sur lui. Marie Bineau ne s'en prenait plus à son fils pour se consoler de la perte prochaine de ses terres, elle trouvait que le *pauvre enfant* aurait assez de mal pour payer la pension, et que le plus coupable, dans tout cela, était Grognon, son mari. Comment ! à soixante-trois ans seulement, il ne pouvait plus travailler ? C'était honteux ! Est-ce qu'il n'y en avait pas de plus vieux que lui, à Montjean, qui travaillaient encore, et qui, cependant, étaient plus riches ?...

— Regarde Debrousses, disait-elle, il est plus riche que nous, et il ne partage pas, lui : il travaille ses terres jusqu'à la fin pour ne pas gruger les malheureux enfants avec une pension ! Regarde-donc le vieux Remontal, le père, regarde-le, celui-là : est-ce qu'il s'arrête une minute ?... Et Buisson ?... Et tant d'autres, enfin ! Mais toi, tu te plains toujours. Ah ! les pauvres terres ! elles peuvent se van-

ter d'avoir nourri quelqu'un qui ne les aimait guère !...

Alors, impatienté, Grognon répondait invariablement :

— Eh bien, travaille-les donc, tes terres ! puisque tu es si courageuse. Pourquoi donc ne les travailles-tu pas ?... Moi, je ne peux plus, je laisse la place à d'autres : je trouve en avoir assez fait pour ma part.

— Ah ! bien certainement que je les travaillerais, si je pouvais. Mais, je ne peux pas non plus... Sans ça !...

— Alors, je suis comme toi : laisse-moi tranquille !

Et la querelle s'arrêtait là — pour recommencer le lendemain avec les mêmes paroles.

Grognon était depuis quelques minutes sur la place, causant avec Langadon, Lébel et Godu, lorsque les quatre hommes virent paraître Pierre Bineau, qui revenait au pas de course de la Grandière.

— As-tu oublié quelque chose ? cria Grognon.

Mais Pierre, sans répondre, tourna devant les quatre hommes et il continua sa course, se dirigeant du côté de la maison du médecin, Rouault.

— C'est qu'il y a quelqu'un de malade à la ferme, déduit Godu.

Langadon, embarrassé, se taisait, ne voulant pas s'inquiéter de son ennemi Debrousses, à qui il n'avait voulu parler depuis la fameuse querelle du Conseil municipal. Il prétextait un travail à faire chez lui, et il s'esquiva vivement, s'appuyant sur son bâton pour traîner sa jambe malade.

Un peu plus tard, la voiture de Rouault sortait de sa remise ; et, en passant près de son père, Pierre annonça :

— C'est le beau-père qui se trouve indisposé. Ce n'est rien.

Depuis la veille, Debrousses ne se sentait pas bien. Il lui avait semblé être piqué au cou par un cousin ou tout autre insecte : vivement il y avait porté la main, mais sans y rien rencontrer. Puis, la douleur devenant plus cuisante, Debrousses avait prié sa belle-fille de regarder à son cou pour savoir quelle bête l'avait mordu.

— Eh ! c'est quelque puce, pardine ! avait répondu Adeline, ne voyant à l'endroit désigné qu'une petite tache rougeâtre.

Dans la soirée le malaise de Debrousses augmenta ; il n'y voulut prêter que peu d'at-

tention, croyant à une indisposition passagère qu'un repos d'une nuit suffirait à dissiper. Mais, le lendemain matin, il ne se sentit pas mieux. Il prit une petite glace pour voir lui-même l'endroit du cou sur lequel s'était appuyé l'insecte qui l'avait piqué. La petite tache rouge qu'avait laissée la piqûre de la veille s'était élevée sous forme d'un petit cône induré, mobile, tronqué et surmonté à son sommet d'une vésicule remplie d'une sérosité transparente. La démangeaison étant assez vive, Debrousses déchira cette vésicule d'un coup d'ongle, et au-dessous d'elle apparut comme une plaque noire à surface inégale et mamelonnée. Un commencement de fièvre, des nausées se déclarèrent bientôt, et le malade se remit au lit.

Au repos de midi, Louis proposa d'envoyer chercher le médecin ; le père, supputant les frais, refusa, alléguant que le mal dont il souffrait ne devait être qu'une simple piqûre de guêpe. Mais, la tuméfaction fit de rapides progrès dans l'après-midi ; la bosselure rouge avait pris des aspects noirâtres. C'était comme un volumineux noyau élastique qui répandait autour de lui de la démangeaison, et qui gagnait les régions voisines ; de telle

sorte que le bas de la face et le haut de la poitrine présentaient un certain gonflement.

Les choses étaient en cet état, lorsque Pierre avait rencontré sa femme s'en allant chercher le médecin ; il l'avait renvoyée à la Grandière, tandis que lui retournait chercher monsieur Rouault. Celui-ci avait d'abord questionné Pierre sur la maladie de son beau-père, et voyant que le paysan ne savait rien, le médecin, avant de partir, s'était muni de sa pharmacie de poche et de sa trousse.

En arrivant à la ferme, monsieur Rouault questionna Debrousses tout en faisant un examen attentif de sa plaie et en lui tâtant le pouls. Et, peu à peu, la figure du médecin s'assombrissait.

L'état du malade avait terriblement empiré depuis une heure ; les progrès de la maladie devenaient effrayants. Le délire succéda rapidement à la fièvre, faisant pousser des gémissements au fermier et lui suggérant des paroles incohérentes. Il causait avec ses bœufs, tout familièrement, les tutoyant, les appelant ses enfants, leur faisant de la morale et leur racontant des histoires sans suite, qu'il entrecoupait de grossières plaisanteries. Puis, il se taisait une minute, et, tout à coup,

il se répandait en douloureuses plaintes, longues, lentes, monotones :

— Ah !... mon Dieu... Ah !... mon Dieu !...  
Ah !...

Louis Debrousses avait envoyé un valet de ferme chercher son frère Narcisse, à Sauzé. Lorsque celui-ci entra dans la ferme, il trouva sa sœur, Louise, en train d'allumer le feu, en soufflant dessus avec sa bouche ; Louis, Adeline, Pierre et le médecin entouraient le lit du malade. Adeline pleurait silencieusement, tandis que Louis aidait monsieur Rouault à maintenir le malade recouvert le plus possible ; car Debrousses étouffait, et d'un geste machinal il repoussait ce qui lui pesait sur la poitrine.

Narcisse écarta son beau-frère et sa belle-sœur, et il vint embrasser son père, qui ne le reconnut pas :

— Père... c'est moi !... Narcisse... Vous me voyez bien ?...

— Mais le vieux n'entendait rien. Il regardait son ciel de lit dans une muette et respectueuse adoration, poursuivant toujours ses lamentables gémissements :

— Ah !.. mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! Ah !...

Tout-à-coup, le médecin lâcha le bras du

fermier. Il prévint les hommes que Debrousses n'avait plus que quelques heures à vivre, que l'on devait se hâter si l'on voulait le faire parler avant qu'il mourût.

Tous eurent un regard inquiet qui fila du lit du malade à l'armoire où il serrait ses économies. Peut-être ne mettait-il pas tout à la même place !...

Puis, remarquant que le feu commençait à flamboyer sous les efforts de Louise, monsieur Rouault ordonna d'y brûler un peu de sucre sur une pelle, que l'on refroidirait ensuite avec du vinaigre. Le doute n'était plus possible : Debrousses était atteint du charbon, il fallait désinfecter l'air de la pièce.

A ce mot de *charbon*, qui évoquait pour ces gens l'idée d'une maladie presque toujours contagieuse et souvent suivie d'une mort foudroyante, tous les parents du moribond s'écartèrent instinctivement de sa couche. Quant à Rouault, il suivait avec une scrupuleuse attention la marche de la terrible maladie. Le médecin se passionnait pour certaines guérisons, y mettant de l'amour-propre ; il aimait son art d'un amour désintéressé ; car, plus d'une fois, il lui arriva d'oublier de réclamer ses honoraires. Or, cette maladie-là,



le charbon, était une de celles qui l'intéressaient le plus, par son étrangeté et par sa guérison considérée, à tort ou à raison, comme impossible. La science se butait là, arrêtée par l'inconnu. Devant les hommes qui, mis en défiance, l'écoutaient d'un peu loin, monsieur Rouault expliquait le mal, les glaçant d'épouvante par ses mots techniques. Ils tremblaient au passage des termes scientifiques du médecin, lesquels termes leur semblaient autant de formules cabalistiques capables elles-mêmes de communiquer le germe du mal. Adeline, en apprenant que la maladie était contagieuse, était sortie dans la cour de la ferme. Elle rencontra un petit berger qui se rendait à Montjean, derrière son troupeau de poulinières, et elle le pria de dire à Rivollier que l'on avait un moribond à la Grandière et qu'il fallait sonner l'agonie. Un quart d'heure plus tard, des chocs d'airain heurtèrent la voûte du ciel pour prévenir qu'une âme était à la porte, tandis que, dans la campagne, s'élevaient cent bruits divers : hullements de chats-huants, roulottements de rainettes, clapotement d'une eau tombant en larges nappes de l'aube d'un moulin voisin.

— Le charbon se développant chez l'animal, expliquait Rouault, débute par des symptômes généraux qui peuvent ou non s'accompagner de tubercules et d'ulcères cutanés. Chez l'homme, au contraire, la maladie étant toujours le résultat d'une inoculation — ce qui est le cas présent, puisque le malheureux que voilà s'est cru piqué par une guêpe — cette maladie débute par des lésions cutanées au niveau du point inoculé. Ces lésions portent le nom de *pustule maligne*. Plus tard, et seulement lorsque l'infection s'est produite, apparaissent les symptômes généraux. Quel est le traitement à prescrire ? me demanderez-vous. Hélas ! mes amis, nous ne faisons que tâtonner là-dessus. Si j'étais arrivé une heure ou deux plus tôt, j'aurais extirpé la pustule avant que l'infection se fût produite, et peut-être eussé-je sauvé le malade ! Cette manière de voir, non encore généralement acceptée, n'a commencé à avoir cours que depuis quelques années. Pendant longtemps, on a cru l'homme susceptible d'être atteint de deux variétés d'affections charbonneuses : la pustule maligne et le charbon proprement dit. Leurs caractères distinctifs étaient loin d'être tranchés, on admettait entre eux une

parenté étroite ; mais cependant on les considérait comme deux maladies distinctes et, sur la foi du savant Fournier, on croyait que le charbon pouvait se développer spontanément chez l'homme. Les symptômes généraux précédaient alors les phénomènes locaux ; de plus, l'escarre noire du charbon n'était pas couronnée d'une auréole de vésicules, comme celle de la pustule maligne. Le pronostic du charbon était beaucoup plus grave que celui de la pustule maligne ; car, dès le début de la maladie, l'organisme tout entier était attaqué. Mais, avec un certain nombre de grands médecins, je ne crois pas, quant à moi, à l'existence de ces deux affections distinctes...

La lampe pâlisait maintenant sous les premières lueurs de l'aube. Debrousses ne se décidant pas à mourir, Rouault pria d'envoyer quelqu'un à Montjean, pour lui conduire son cheval, lequel hennissait et piaffait d'impatience dans la cour. Adeline et Louise, s'étant couchées, reparurent en se frottant les yeux. Lui, Rouault, toujours à côté de son malade, qui semblait hébété dans son engourdissement, termina sa dissertation sur le charbon en interpellant violemment les paysans, les-

quels se chauffaient tranquillement devant le feu, les yeux lourds de sommeil :

— D'ailleurs, vous ne devez souvent vous en prendre qu'à vous des catastrophes qui vous frappent ! Pour ne pas perdre un quart d'heure à creuser un trou, afin d'y enfouir vos bestiaux contaminés, vous les jetez simplement derrière une haie, les abandonnant dans le premier fossé venu, où les insectes vont s'approvisionner d'un virus qu'ils vous communiquent ensuite !

Aucun ne répondit. Tous étaient harassés par la nuit blanche qu'ils avaient passée. Ils trouvaient que le malade abusait d'eux, que la mort était bien lente à paraître ; car, ce jour-là, ils devaient commencer à faucher les premières prairies. Puisqu'il était condamné d'avance, à quoi bon souffrir davantage et les gêner par la même occasion ! Mieux valait en finir de suite !

Pour ces gens, la grande douleur de la première minute avait disparu, et comme c'était l'heure du déjeuner, tandis que Debrousses agonisait, on prépara la table. Adeline sortit du petit-salé froid, des noix, des poires cuites, du fromage, invitant le médecin à en prendre sa part. Celui-ci remercia,

voulant rester auprès du malade jusqu'à la fin. Les autres se mirent tranquillement à manger, comme s'il ne se fut rien passé d'anormal dans la maison. On parla de choses diverses, de maladies durant des semaines, des mois, bien que les malades fussent condamnés d'avance. On essaya même quelques plaisanteries, Debrousses se taisant et Rouault écrivant nerveusement sur son calepin les notes qu'il relevait. Narcisse ayant mis la politique en jeu, Rouault dressa l'oreille, prêt à répliquer. Les paysans parlaient des luttes politiques qui, à Montjean, finissaient par s'envenimer. Alors, tout en prenant ses notes, Rouault raconta la lutte qu'il devait soutenir au Conseil municipal.

— Je ne tiens pas à la mairie, certainement, disait-il, j'y tiens parce que je suis maire déjà ; sans cela je m'en moquerais comme de l'an Quarante de l'hégire ! Bernardin, mon compétiteur, croit que tout est rose, lorsqu'on est maire : laissez-le faire, il verra... et les contribuables aussi ! Certes, cela n'est pas difficile de faire des réformes, et des réparations, et des travaux. Mais il faut les payer, toutes ces choses ; et pour les payer il faut de l'argent !...

Debrousses ayant recommencé à gémir, Rouault se tut un instant pour lui toucher le pouls et lui compter les pulsations du cœur. Quand la crise se fut calmée, il reprit :

— ... Car la République que je veux est une république honnête, sage, pondérée : une sorte de monarchie renversée, où le peuple soit roi, où les ministres soient les serviteurs de cette royauté. Elle existe tout entière dans cette formule : Instruire les uns, corriger les autres, et je veux la rendre digne de sa devise : Liberté, Egalité, Fraternité. Il ne faut pas effaroucher les monarchies voisines par une course trop furibonde vers le progrès social. Nous devons avoir quelques ménagements pour elles, si nous voulons qu'elles nous suivent dans la voie démocratique où nous nous sommes engagés...

Le bruit des mâchoires et le choc des fourchettes et des verres troublant le moribond, le médecin recommanda de faire moins de bruit, et il continua, en baissant lui-même la voix :

— Bernardin... le radicalisme ! Ah ! ce sera du propre ! Entre la Royauté et le gouvernement de ces gens-là, je préférerais la bonne vieille Royauté. Ils démoliront tout : ils bou-

leverseront les finances par ici, ils détruiront notre splendide Administration par là ; et ce sera un joli pétrin, je vous le prédis ! D'ailleurs, que peuvent-ils perdre dans la tourmente ? Ils n'ont rien, ni maison, ni sol : rien... rien !

— Pardi ! Les Langadon, les Godu, les Tapofin et autres *radicanailles* se fichent bien de la terre ! Comme vous dites, ils n'ont rien à perdre dans la débâcle... au contraire, ils peuvent pêcher quelque chose dans l'eau trouble ! répondit Louis en regardant, du coin de l'œil, son frère Narcisse, soupçonné d'avoir des idées avancées.

Mais Narcisse ne répondit pas. Lui et Pierre Bineau mangeaient tranquillement, sans se préoccuper de la tournure que prenait la conversation. Narcisse se taisait pour ne pas s'emporter ; mais Pierre avait un autre motif : il n'avait pas d'opinion ; et, en ce moment, toute sa pensée était prisonnière devant l'armoire où Debrousses mettait ses écus.

Le malade geignant de plus en plus fort, on s'inquiéta enfin. Il devenait gênant, ce vieux, avec ses cris. Cela ne le soulageait pas, que diable ! Louise, la seule qui était réellement attristée de la situation de son père, se leva et

vint à côté du médecin pour voir ce que pouvait désirer le vieillard. La figure de Debrousses était violacée, ses yeux se vitraient, ses lèvres laissaient passer des plaintes, sans remuer, et ses mains marchaient automatiquement comme pour envelopper quelque chose d'invisible. Tout à coup il fit un effort, voulut prononcer quelques syllabes, mais il ne put que dire :

— Mes enfants... mes pau-vres en-fants !

— Ah ! mon pauvre père ! mon pauvre père ! sanglota Louise, il est perdu !... Le voilà qui *fait ses paquets*...

Ayant entendu, les autres remuèrent, s'avancant auprès du lit, la bouche pleine et le regard curieux :

— Chut ! fit Rouault, pas de bruit... l'heure approche...

En effet, les plaintes s'éteignirent graduellement ; les mains s'arrêtèrent dans leur travail secret ; l'œil se dilata, comme devant un spectacle sublime, et un hoquet, le dernier, s'arrêta dans la gorge du cadavre : Debrousses avait vécu.

— C'est fini ! dit Rouault. Maintenant, mes amis, je vous engage à ne pas perdre de temps à vous désoler, vous ferez bien d'ensevelir



rapidement votre père, car la décomposition va être vertigineuse et elle ne serait pas sans danger pour ceux qui approcheraient le défunt.

A ce moment quelques larmes parurent dans tous les yeux, sauf dans ceux du médecin et dans ceux de Pierre. Narcisse, le premier, s'approcha du cadavre et déposa un baiser sur son front; puis il se retourna vers les autres, comme pour les inviter à en faire autant à leur tour. Personne ne bougea : on craignait de prendre la terrible maladie. Après l'attente de la nuit passée, cette mort semblait un bienheureux événement pour ces hommes, et leur douleur n'était pas sans leur procurer quelque jouissance secrète. C'était comme un grand poids qu'ils auraient eu sur la poitrine et que la mort de Debrousses leur enlevait.

Enfin on ensevelit le pauvre vieux corps. Puis, ce fut à qui n'irait pas à Montjean, faire les démarches ordonnées par la loi. Louis commandait à sa femme de brûler à nouveau du sucre ; Pierre disait à la sienne de placer une bougie allumée au chevet du mort ; Narcisse mettait une branche de buis bénit dans une assiette où il avait déjà versé de l'eau bénite. Chacun des trois hommes soupçonnait

le vieux d'avoir de nombreuses économies, et chacun voulait rester à la ferme, afin d'éviter un pillage certain. Enfin Narcisse se décida, tandis que sa belle-sœur, Adeline, fermait les volets. Il demanda à Louis la clef de l'armoire, la mit dans sa poche, malgré les vives protestations des deux autres, et avec monsieur Rouault il prit le chemin de Montjean.

— Quel filou ! pensa Pierre.

Dehors, la nature s'était complètement réveillée. Le soleil mettait des perles dans le calice des chèvrefeuilles, et le vent les égrenait en voulant les boire avec son souffle. Mille bruits divers résonnaient dans la vallée, cent cris distincts s'élevaient de la ferme. Les coqs sonnaient leur éclatante fanfare ; des poussins piaulaient ; des poules gloussaient ; et le beuglement d'un bœuf, parti d'une étable, s'étagait sur un braiment d'âne s'exaspérant des bêlements qui venaient de la bergerie. Oubliés dans l'effarement des hôtes, les bestiaux de la Grandière réclamaient leur déjeuner. Entendant hurler les porcs, les poulinières se mettaient à hennir et les boucs à mouetter au milieu des chèvres. Les paons assourdisaient de leurs criailleries ; les pigeons fatiguaient par leurs gémissements ; le troupeau d'oies

ressemblait à un tortillement de vipères sifflantes. Tous ces cris suivirent Rouault et Narcisse jusqu'au chemin creux desservant la ferme. Là, le chien, Barbet, aboyait aux oiseaux, sans parvenir à étouffer le gazouillis des hirondelles, le fringottement des pinsons, le titinement des mésanges, ni le tirelire joyeux d'une alouette s'élevant dans l'air, au-dessus des sainfoins où cacobaient des perdrix et nasillaient des cailles. Le zéphyr, glissant dans les pommiers baignés de rosée, était comme un premier violon accompagnant le gringottement des grives, tandis que, tout là-bas, dans la vallée, des pies, perchées sur la cime d'un chêne, se moquaient avec de longs jacassements du roucoulement amoureux des tourterelles cachées dans les érables. Mais bientôt le sifflement des merles, le cri monotone des coucous et les chansons des rossignols s'arrêtèrent : un corbeau croassait dans les feuillées tandis qu'un pivert lançait ses fusées de rires.

— Qu'est-ce ? sembla dire ce silence.

Mais aussitôt la cloche tinta le *ding din don* d'un glas funèbre et les oiseaux se dirent :

— Ce n'est rien : c'est un mort qui passe !

— Est-ce que, par hasard, tu te figurerais que nous allons te laisser-là ?

— Mais, je ne peux plus marcher... je suis morte de fatigue ! Laissez-moi : je ne mangerai pas la maison !...

— Oh ! pour ça : non, par exemple !.. Tu ne resteras pas là ! reprit Pierre Bineau s'adressant à sa belle-sœur, Adeline.

Depuis la veille, ils se surveillaient les uns les autres autour du cadavre, ils en oubliaient leurs travaux des champs, ils ne pouvaient se perdre de vue : ils avaient toujours peur que l'un d'eux ne volât les écus du défunt. Le cadavre leur inspirait moins de craintes depuis qu'ils avaient espéré trouver de grosses sommes dans sa paillasse ou dans le coin de son armoire. Adeline refusait d'aller à l'enterrement du vieux ; elle se disait éreintée. Mais, Pierre Bineau croyait à une feinte ; il n'entendait pas qu'on se moquât de lui ; il voulait

faire sortir tout le monde, fermer la porte à clef et, bonsoir la compagnie ! on la rouvrirait après la cérémonie. Dans ce but, il avait fait donner le repas avant l'enterrement ; car il est d'usage, au Poitou et en Saintonge, de faire un petit repas de gala lorsque l'on perd quelqu'un de sa famille. On invite les proches, le charpentier qui a fait le cercueil, les porteurs du cadavre, quelquefois on va jusqu'au prêtre et au sacristain : on boit bien, on mange un peu, et l'on se sépare consolé de la perte subie.

Pour mettre fin à la querelle de sa femme avec son beau-frère, le fils du défunt, Louis Debrousses, fit remarquer que l'heure approchait et qu'il fallait prévenir le charpentier afin qu'il mît le corps en bière. Adeline ouvrit la porte de la pièce voisine et un grand bruit de voix pénétra dans la chambre du mort. On festoyait à trois mètres à peine du cadavre : un mur seul séparait les deux salles.

Le charpentier parut, tirant la porte derrière lui. Mais les autres, ayant deviné ce qu'il venait faire dans la salle mortuaire, le suivirent en masse, l'œil allumé par la boisson. Marenjol, Grognon, Baraton — réconciliés pour la circonstance — Monin, le fils Remontal et quelques autres paysans parurent dans l'entre-

bailement de la porte. Au même instant, monsieur de Morlange, en grand deuil, entra par la cour. Le baron vint s'agenouiller sur une chaise au chevet de son ancien fermier ; puis, après avoir prononcé une courte prière et aspergé le cadavre d'eau bénite, il se retira un peu en arrière, pour ne pas gêner la besogne du charpentier.

Pendant ce temps, Narcisse et Grognon avaient ouvert la bière et ils l'avaient approchée devant le lit. Louise donna du son pour en garnir le fond, tandis qu'Adeline offrait un oreiller pour reposer la tête du mort.

Le charpentier et Remontal prirent par chacun un bout le drap qui enveloppait le cadavre, et ils soulevèrent facilement ce dernier pour le faire glisser dans la bière. Cette scène provoqua quelques sanglots ; Narcisse et Louise pleurèrent ; Pierre regarda froidement l'opération, ayant hâte de finir le plus tôt possible la cérémonie. Quand la bière fut clouée, on la recouvrit d'un drap mortuaire et on la sortit dans la cour, placée sur deux chaises couchées.

La cour s'emplissait de personnes venues pour la cérémonie. Quelques-unes se rappelaient leur dernière visite : ç'avait été pour le

mariage de Louise, un motif plus gai, à quoi d'autres répondaient :

— Bast ! Debrousses était bien assez vieux pour faire un mort !

Enfin le prêtre arriva. Il s'avança vers le cercueil, l'aspergea d'eau bénite en prononçant les prières des morts ; et, aidé par Rivollier et trois enfants de chœur, il entonna le psaume de la Pénitence :

— *Miserere mei Deus, secundum magnam misericordiam tuam...*

Quatre hommes saisirent la bière, glissèrent dessous des nappes enroulées, puis, s'arc-boutant, ils l'enlevèrent sur leurs épaules, après quoi ils prirent le pas, et l'on partit. En tête du cortège marchait l'enfant de chœur qui portait la croix, entre les deux autres portant des cierges non allumés ; le prêtre, en surplis blanc, étole et barrette noires, venait ensuite, accompagné par Rivollier, lequel reprenait les versets du psaume. Derrière la bière suivait immédiatement le baron de Morlange, et derrière le baron venaient les membres de la famille. Puis, en long cortège, tous les amis : Henriette Barbey, Buisson, la Bordette et sa fille, les dames Rouault de Guignebourg et leur maître-valet, Hilarion, Bernard, garde

champêtre, et tout le Conseil municipal, Rouault en tête.

Sur le chemin, le soleil chauffant à blanc les rochers déjà cuits leur faisait encore monter de la sueur sur les flancs ; et, tandis que des cigales frissonnaient dans l'air, des vaches passaient leurs bonnes grosses têtes par dessus les haies, afin de contempler le cortège qui se déroulait en écharpe sombre. Des faucheurs s'arrêtaient dans leur travail, quittant leur chapeau et joignant les mains dans une attitude de prière. Lorsque les quatre hommes qui portaient le cercueil se sentaient fatigués, ils s'arrêtaient, et quatre autres venaient prendre leur place.

Dans la foule, on parlait librement : de la chaleur, des probabilités de changement de temps, de l'importance des récoltes, des travaux commencés :

— Tiens, les Remontal ont fauché leur luzerne !...

— Ah ! ce Godu : il n'a pas encore biné ses pommes de terre !...

— Voilà de bien beaux maïs !...

Quelques-uns parlaient du défunt, rappelant ses jurons, ses goûts, ses défauts, ses habitudes. D'autres racontaient d'anciens



enterrements, des cadavres qui se débon-  
daient et qui laissaient filtrer du sang cor-  
rompu entre leurs quatre planches. Une Telle,  
la belle-sœur d'Un Tel, après sa mort battait  
son cercueil avec sa tête. Comme on n'y fai-  
sait pas attention, pour se venger elle avait  
laissé sortir tout son sang, si bien que le cer-  
cueil en gargouillait et qu'à l'église on avait  
été forcé de mettre une terrine dessous pour  
que le sang ne se répandît pas sur les dalles!..

— Pouah!

C'est ainsi que l'on arriva à Montjean.  
Monsieur Louis et madame Jeanne étaient  
déjà dans leur banc, attendant la cérémonie.  
Claudine n'était pas venue : le baron voulait  
lui éviter l'émotion qu'elle eût forcément  
ressentie, émotion qui pouvait troubler son  
lait.

La bière fut placée devant le maître-autel,  
entre deux rangées de cierges qui fondaient  
très vite. Aux pieds du défunt, on mit la croix  
que portait l'enfant de chœur; et, pour la  
maintenir, on l'emboîta dans un tabouret  
percé, destiné à cet usage. Les parents, les  
amis et tous les voisins s'étaient rangés autour  
du cercueil, suivant tous les gestes du prêtre.  
Celui-ci menait rondement la cérémonie, et

cependant cela n'en finissait pas. On s'agenouillait, on se relevait, on faisait des signes de croix ; Rivollier et le prêtre chantaient de nouveau, puis l'on s'agenouillait et l'on se relevait encore. Enfin, après une quête faite par un enfant de chœur, le prêtre entonna un *Libera me Domine*, en se couvrant de sa barrette, et l'on partit vers le cimetière. On marchait à pas lents pour donner le temps d'achever le psaume, car la distance à parcourir était très courte.

On traversa presque entièrement le cimetière et l'on s'arrêta devant une fosse creusée dans le gazon, à l'endroit où le défunt était venu prier, la nuit qui avait suivi le mariage de sa fille.

On posa la bière sur le bord de la fosse ; le prêtre acheva ses prières, regardant la terre grasse, rouge du sang englouti, qui coulait continuellement au fond du trou. Puis, quatre hommes soulevèrent la bière, tandis que deux autres passaient des cordes dessous, afin de la faire glisser dans la fosse. L'abbé lança quelques gouttes d'eau bénite, passant ensuite le goupillon à son voisin de gauche, Pierre Bineau, lequel repassa le goupillon à Louise, qui pleurait silencieusement. Les autres assis-

tants vinrent à leur tour, le goupillon passait dans toutes les mains, allant du bénitier à la fosse.

Rivollier lança les premières pelletées de terre sur la bière, qui résonna avec ce bruit sourdement formidable pareil à mille sanglots de douleur.

— Debrousses qui se fâche !... dit quelqu'un en riant.

Mais les parents avaient hâte de rentrer à la Grandière. Ils ne voulurent pas attendre que la fosse fut comblée, ils prétextèrent des travaux pressés, et ils partagèrent immédiatement, entre Rivollier et les huit hommes qui avaient porté le cadavre du défunt, un litre d'eau-de-vie apporté pour cela. Chacun but à son tour, au même verre, et tous partirent. Il ne restait dans le cimetière que Rivollier, son fils aîné, Camille, et quelques autres enfants. Lorsque la fosse fut presque pleine, le sacristain regarda sa montre et dit à Camille :

— Vous finirez seul ; je vais sonner l'*Angelus* de midi.

Tous les enfants le suivirent, à l'exception d'une fillette, petite, maigre, vive, à l'œil célestement bleu et diablement déluré, qui resta avec Camille.

Douze ans, dix ans. L'âge où les deux moitiés de cœur, séparées jadis par Dieu pour sa création de la femme, cherchent à se rejoindre et, dans leurs efforts, font naître ce que nous appelons l'amour d'un sexe pour l'autre. L'âge où la pensée est limpide comme un cristal de roche, où l'âme frissonne aux bruits de la nature, où le cœur se dilate et grise le cerveau. L'âge où l'on danse encore les rondes de l'enfance ; mais où l'on devine déjà les mystérieuses souffrances de la vie.

Dix ans, douze ans ! L'âge où le regard vient de l'âme et vole à l'âme, où ce regard est doux comme une aube du ciel, où il a quelque chose de rayonnant et d'inconnu, quelque chose de l'éclair qui, lorsqu'il rencontre un éclair semblable, provoque le coup de foudre de l'amour. Rien ne saurait rendre l'ineffable douceur de ces éclairs inattendus qui, tout à coup, enflamment les ténèbres et éclairent d'adorables visions toute l'innocence du passé et toute la passion de l'avenir !

Or, un soir du précédent automne, la Petite avait regardé Camille avec ce regard-là, ce regard où la femme se révèle dans la vierge.

Cela avait suffi. L'enfant avait maintenant pour la vie un portrait de femme dans l'âme...

... Camille s'était arrêté de combler sa fosse. La Petite — car c'était elle — le regardait, l'admirait, le contemplait avec une religieuse extase. Lui, voulant mais n'osant ; elle, espérant mais tremblant : l'idylle devenait interminable.

Tout à coup, Camille eut une inspiration :

— Si tu m'aidais à piétiner la fosse ?...

— Je veux bien ! répondit la fillette.

Elle descendit dans le trou avec le jeune garçon. Ils dansèrent un instant sur cette terre qu'avaient engraisée des moissons de cadavres, cette terre gluante des cimetières, pareille à de la chair humaine hachée, et pétrie avec du sang.

Les buis en fleur semaient dans l'azur des parfums qui fleuraient le sauvage, l'étrange, quelque chose qui *donnait l'impression d'une douce amertume*. Des abeilles bourdonnaient dans les lilas, tour à tour mouches d'or dans le soleil ou grains de beauté sur la joue d'un pétale rose. Des oiseaux, que l'on entendait sans les voir, chantaient *amoroso* dans les branches, jetant leurs mélodies à tous les échos.

— On croirait que nous dansons une ronde ! fit remarquer Camille tout en continuant de piétiner.

— Oui... mais j'ai bien peur quand même!...

— Peur de quoi?.. Es-tu sotte!.. Les morts ne se relèvent jamais...

— Tu crois?... fit la Petite en hochant sa tête mutine.

— J'en suis sûr...

Les enfants s'arrêtèrent. Elle regardait Lui en souriant d'un petit sourire câlin. Lui n'osait à peine regarder Elle. Ils devinrent confus de nouveau, sans savoir pourquoi, troublés de se voir ensemble, si près l'un de l'autre...

— Dis-donc, fit tout à coup la Petite, quand on a dansé la ronde, qu'est-ce que l'on fait?

Après un peu d'hésitation, Camille répondit en rougissant :

— Dame!... on s'embrasse!

— Eh bien...

— Eh bien?

— Tu ne m'embrasses pas?...

Le garçonnet s'approcha de la fillette. Ses deux mains se nouèrent derrière la taille à peine marquée de sa petite amie, et ses lèvres, deux œillets rouges, se posèrent chastement sur le front frissonnant de la gamine...

A son tour, la Petite rendit le baiser à Camille, purement, saintement, divinement!..

... Le soleil allumait avec ses flèches d'or

des reflets électriques sur toutes les verroteries des tombes ; la brise faisait glisser à travers les branches des cyprès les strophes d'un hymne mélancolique ; les pissenlits en fleur parlaient bas à la virginité des pâquerettes et, sur le marbre rose d'un tombeau, une couleuvre chauffait l'or bruni de ses anneaux à la flamme blanche d'un rayon solaire.

Beaux, timides, candides, simples dans leur immatérialité grandiose, les deux enfants continuaient à s'embrasser sur la sépulture à peine fermée. Sous eux, le cadavre devait leur envoyer sa bénédiction, plus touché par cette vision d'amour jeune, sous laquelle se cachait la loi de l'éternel recommencement, que par les mômeries et les grimaces pieuses qu'il venait de recevoir à la face.

Un crâne, oublié dans un coin, laissait passer de l'attendrissement par le trou formidable de ses yeux, regardant, ébloui, cette chair humaine donner sa fleur : le baiser.

Pendant ce temps, les héritiers de Debrousses se partageaient ce qu'il avait laissé sur la terre : haïeux, rageurs, avarés, menaçant de se battre sur ses dépouilles.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

# TROISIÈME PARTIE

## I

La même année, un soir d'octobre, quelques habitants de Montjean s'étaient réunis à la veillée chez Henriette Barbey. Dans un coin, Grognon et Buisson échangeaient une phrase tous les quarts d'heure : tandis que Fleurine, la servante d'Henriette, cette dernière, Remontal, le fils du conseiller, un grand garçon de vingt ans, la Bordette, Dubourdin et sa fille, Marie, riaient et plaisantaient en travaillant entre le foyer et la table. Henriette, Fleurine et la Bordette filaient du chanvre ; Marie Dubourdin tricotait un bas ; Remontal et Dubourdin, pensant à l'hiver prochain, roulaient des lacets pour prendre les alouettes.

On avait épuisé les nouvelles du pays : Louis Debrousses définitivement installé à la Grandière pour y succéder à son père ; l'arrivée d'un instituteur laïque et de sa femme pour



remplacer les frères, définitivement chassés par une délibération du Conseil municipal, prise dans la dernière session, en août ; enfin, l'installation de l'école dans une maison appartenant à monsieur Rouault, en attendant la construction d'un groupe scolaire qui, à en juger par les plans, serait un véritable palais. Alors, Henriette dit brusquement en s'adressant à Remontal :

— Eh bien, gars, est-ce que tu ne veux pas nous faire aller à la noce bientôt ?

— A la noce?... Et le service militaire !... *Je tire au premier, vous savez...*

— Cela l'ennuie bien assez, fit en souriant Marie Dubourdin, car il y a, du côté de Sauzé, une brunette qui...

Elle n'en dit pas plus long, la voix coupée par le rire devant la figure contractée du jeune Remontal.

Ah ! si les gendarmes et la prison n'eussent pas été derrière une mutilation volontaire, il y aurait eu longtemps que le nommé Remontal (Joseph) se fût sacrifié un doigt, le bon, pour se faire réformer au Conseil de révision ! La caserne, avec les mille tours que l'on y fait aux jeunes soldats ; les exercices sous la pluie, dans la neige ; les gardes à monter, la nuit,

au fond d'une guérite ; les punitions, les vexations à subir, l'emprisonnement presque : tout cela soufflait des idées de révolte aux jeunes conscrits, les poussait au déshonneur, à la lâcheté.

La patrie, le sol natal : des bêtises inventées pour faire souffrir les pauvres gens ! Est-ce qu'il y a autre chose que les quelques carrés de terre dont l'on vit ? la maison où l'on ronfle en attendant l'heure du travail ? Est-ce que les champs des gens de Guignebourg, de Sauzé, de Villefagnan, de Ruffec, de Poitiers, de Paris — pour les paysans on laboure à Paris comme partout — peuvent intéresser les gens de Montjean ? Chacun sa terre, chacun pour soi. C'est à ceux dont la terre est menacée qu'il appartient de la défendre ! Car, au monde, il n'y a que cela : son champ ; hors cela, rien !... Qu'est-ce que c'est que ces Prussiens, ces ennemis imaginaires dont l'on se sert pour épouvanter le pauvre monde ? N'ont-ils pas eux aussi de la terre à s'occuper ? et alors ils ne doivent guère penser à venir attaquer la nôtre. Ils ont pris l'Alsace et la Lorraine : belle affaire ! Les Alsaciens-Lorrains paient l'impôt au roi de Prusse au lieu de le payer à

la République ; voilà tout ce qu'ils ont perdu ; car ces fameux Prussiens n'ont pas emporté la plaine dans leurs poches, ils n'ont pas mangé un seul lopin de terre. Et, pour ces Prussiens bons enfants, on oblige les jeunes paysans à quitter tout ce qu'ils aiment au monde !

En écoutant ces réflexions, les femmes étaient devenues sérieuses, secouées, soudain, d'une immense pitié pour ce *pauvre malheureux* que la conscription allait prendre. C'est que tout porte les femmes, celles des champs surtout, à plaindre les jeunes gens qui doivent servir leur patrie. Ce que l'on est convenu d'appeler : la *littérature populaire* a singulièrement contribué, par ses légendes et ses chants, à affaiblir l'admiration de la paysanne pour le métier militaire. Toutes croient que la caserne est un antre terrible, pire que le pire des bagnes. Pas une chanson d'amour qui n'affirme cette idée. C'est toujours un soldat qui, loin de son pays et des siens, traverse des souffrances inouïes. Le soldat est le jeune premier de la légende populaire ; lui seul, semble-t-il, doit provoquer la compassion, faire jaillir des larmes. Le pauvre jeune homme est enlevé à sa *bonne amie*, il lui jure bien un amour éternel en lui demandant sa

fidélité à elle, mais l'amoureux oublie vite son amoureuse dans ces enfers qu'on appelle les villes. La fiancée — un être idéal qu'on nomme : *la belle*, parce que cela rime avec Adèle — attend languissamment son fiancé : elle gémit, murmure des plaintes, étouffe des sanglots, et finalement devient *tout en pleurs*, appelant en vain le bien-aimé qui ne vient pas. Lui, meurt généralement dans un duel, *avec son capitaine*, qui a voulu lui voler sa maîtresse, ou bien il est tué *à la guerre*, mot effroyablement vague, ou bien encore, s'il revient, *sur le minuit*, il trouve toujours sa fiancée mariée ou morte. Comme on voit, le sujet ne varie guère. On comprend facilement que, bercées avec ces chants, qu'elles chantent ensuite en grandissant, les paysannes ne puissent voir d'un bon œil la conscription leur enlever leurs fils. Aussi, la Bordette, au discours de Joseph Remontal, s'emporta contre Ils, les couvrant d'imprécations. Ils c'étaient ceux qui prenaient les enfants à leurs mères, pour en faire des soldats. Elle, se félicitait de n'avoir qu'une fille : on ne la lui prendrait pas, au moins !

— Eh ! bon dieu ! laissez-les donc partir, cria Grognon, cela les dégourdira !

Mais ils n'avaient pas besoin d'être dégourdis pour travailler la terre ! Lorsqu'ils revenaient de là-bas, ils étaient gourmands, noceurs, paresseux, orgueilleux, joueurs : ils avaient tous les *mauvais défauts*. Et encore les pauvres parents devaient-ils s'estimer bien heureux si leurs enfants revenaient : la plupart restaient dans ces affreuses villes, à faire les *mossieux*. Ces prenait, dans la bouche de la paysanne, des allures de souverain mépris.

Grognon persistait dans son idée : le métier militaire était une bonne leçon pour les jeunes gens. Ancien soldat lui-même, il avait le plus grand respect pour l'armée. D'ailleurs, il profita de la tournure de la conversation pour raconter ses aventures militaires, ce qu'il affectionnait. Il avait servi sous Charles X ; la dernière année que l'on avait fait neuf ans de présence sous les drapeaux : ce n'était pas trois ans ! cela. Le vieux paysan expliquait que plus d'une fois on avait dû balayer la neige pour faire l'exercice, et il raconta, qu'une autre fois, cette même neige avait failli l'ensevelir, en Auvergne, un pays plein de montagnes, où l'on tourne trois jours devant une ville, sans pouvoir y entrer :

— On la croit là ; on y va : mais, vas-te-faire

fiche ! la ville a passé de droite à gauche, si elle n'est derrière soi !... C'est à devenir fou !

Puis, tous écoutèrent, bouche bée, l'aventure où Grognon avait failli être assassiné, en pleine nuit, dans une auberge de la Lozère :

— J'avais reçu mon congé, à Toulon, au moment où l'on commençait à nous embarquer pour nous expédier en Algérie. Alors, je m'étais mis en marche pour *rentrer dans mes foyers*, étape par étape. En traversant le département du Gard, je rencontrai un matelot qui venait de mon côté, et qui me demanda à faire route avec moi. Comme il était bourré d'argent et que je n'avais pas le sou, j'acceptai avec enthousiasme. Aussi nous nous payions des ribottes ! Nous buvions, en ce temps-là, tant que nous voulions, moyennant trois sous de l'heure. Donc, nous faisons route ensemble, dans un pays où il y a des rochers, plus gros que l'église, sur lesquels on voit des chapelles et des croix. Le matin du jour dont je vous parle, nous avons quitté un petit village appelé Meyrueis, je crois, et le soir nous arrivions dans une autre étape, où il existait une auberge qui n'avait pas d'escalier : on y montait par une échelle. Je dis à mon camarade :

— Reste-là ; moi, je vais aller toucher nos frais de route. Quatorze sous en tout.

— Quand je fus revenu, nous soupâmes tranquillement et nous montâmes nous coucher dans une *chambre haute*, où il y avait deux lits... que je vois toujours. Aussitôt qu'il fut couché, mon camarade se mit à ronfler ; mais moi je veillai, n'étant pas tranquille...

— Pour vos quatorze sous ? demanda Henriette en souriant.

— Certainement ! Tout à coup, j'entends du bruit sous la porte... je saute sur mon pantalon et, à tout hasard, j'en sors mon couteau... enveloppant le manche dans mon mouchoir, afin qu'il ne me blessât pas... Le bruit disparut... Je m'assoupissais, quand le bruit revint encore... Je repris mon couteau... Puis, plus rien : le bruit avait disparu ! Et je tremblais !... je poussais du coude mon camarade... sans pouvoir le réveiller. Jusqu'au matin ce fut la même cérémonie à chaque fois que je m'endormais. Aussi je vous laisse à penser si je vis paraître le jour avec plaisir ! Mon camarade, lui, n'avait cessé de ronfler comme un bienheureux ; mais moi je n'avais pu fermer l'œil...

— Et... tu ne vis rien ? demanda Buisson, l'air goguenard.

— Rien ; dit Grognon, mais je devinais bien que l'on voulait nous assassiner tandis que nous dormions, afin de nous voler !

— Mais vous n'en savez rien ! fit Dubourdin, puisque vous n'avez rien vu.

— C'était un revenant ! conclut la Bordette.

— Oui, fit Grognon d'un ton sentencieux, à preuve que, le lendemain, on se rattrapa diablement sur notre coucher et notre souper : on nous les compta treize sous !...

— Et vous vous crûtes volés ? demanda Henriette.

— Certainement, répondit le narrateur. A cette époque-là l'argent valait mieux que sous votre sale République !

— Faut bien croire ! répondit Henriette, riant de plus en plus fort. Moi, pour la même chose que vous, on m'a demandé six francs, la dernière fois que je suis allée à Poitiers.

Mais la Bordette ayant parlé de revenant, Dubourdin revint là-dessus, affirmant qu'il y en avait, et que le soir même, en venant à la veillée, il avait cru reconnaître le défunt fermier à monsieur de Morlange, Debrous-



ses, qui le regardait par dessus la haie du cimetière.

Cela ne m'étonne pas, fit Grognon. Ils ne peuvent plus dormir à la Grandière. Toutes les nuits, les poêles font un vacarme épouvantable. Debrousses revient taper dessus, parce qu'on lui a donné un vieux drap, au lieu de l'ensevelir dans un neuf, comme c'est l'habitude.

— Moi aussi, j'ai entendu dire cela, répondit Remontal. Même, la nuit, j'ai vu des chandelles se promener autour de la ferme...

— Eh! sacré serin! exclama Buisson, ce sont les valets qui vont soigner leurs bêtes avec des lanternes!

— Non! non!... moi je crois aux revenants, dit Fleurine.

— Et moi aussi! ajouta Marie Dubourdin.

— Et moi également! fit la Bordette.

— Mon pauvre défunt père, dit Henriette, m'a toujours assuré, qu'un matin qu'il s'était levé avant le jour, il avait trouvé, dans la crèche de ses bœufs, le cadavre de l'un de nos oncles, mort depuis quelques années. Au moment où il avait voulu lui toucher dans la main, le cadavre avait fait voir deux chandelles, et il s'était envolé dans le fenil. Et

mon pauvre père fit brûler deux cierges, croyant que c'était cela que voulait notre oncle.

— C'était des *frères Fradets*, dit la Bordette.

— Des *farfadets*, vous voulez dire ?

— Mais non : des *feux follets*, expliqua Remontal pour faire preuve de savoir.

Buisson, ayant Parisien couché devant lui, écoutait tout cela en souriant, un peu sceptique. Lui seul avait un peu de bon sens ; et il ne croyait pas à ces fadaïses.

— Eh bien, et ma grand'mère ? dit la Bordette. La pauvre chère femme n'était pas menteuse : on peut croire hardiment tout ce qu'elle racontait, maintes et maintes fois. Un soir, elle avait été veiller au Moulin-Gilbert, chez les Bertrand, et, en revenant, elle eut l'idée d'aller voir la source de la rivière, à la Fontcaltrie. L'eau était blanche comme du lait : c'était effrayant. Ma grand'mère eut une lubie : elle voulut boire de cette eau ; mais aussitôt la fontaine se mit à pisser du sang, et ma pauvre parente ne voulut y toucher. Elle revint chez elle, un peu inquiète. Tout à coup, elle fut arrêtée par un loup-garou, qui était habillé en mouton, et qui lui dit en lui sautant sur les épaules ;

— La Mariette, si vous voyez quelque chose en route, passez votre chemin, ne vous arrêtez pas ; car les âmes que vous pouvez rencontrer n'ont point affaire à vous, elles ne vous toucheront pas !

— Mais, point peureuse, ma grand'mère répondit :

— Ce que je verrai, j'irai le toucher !

— Tant pis ! pour vous, la Mariette, répliqua le loup-garou en s'éclipsant.

— Au bout de trente à quarante pas, défunt ma grand'mère aperçut trois belles dames blanches qui dansaient en rond, se tenant par les mains.

— Hé ! que faites-vous là, mes belles dames ? leur demanda ma grand'mère.

— ... Mais les trois fantômes avaient disparu, laissant à leur place une tête de mort...

Sauf Buisson, qui riait en dessous et qui s'attira par cela même une verte semonce d'Henriette : « Il ne respecte rien cet animal-là ! » tous les autres frissonnaient de terreur. Les quatre femmes s'étaient rapprochées, se serrant l'une contre l'autre, regardant avec effroi les coins noirs de la pièce, où peut-être dansaient d'autres revenants.

La Bordette continua :

— ... Oh ! ma pauvre grand'mère n'était pas peureuse, comme je vous l'ai déjà dit. Elle s'approcha de la tête de mort, la mit dans son tablier, et elle l'apporta chez nous, dans notre maison actuelle. Mais, à partir de cette nuit-là, il vint chaque soir chez nous un chat blanc qui miaulait avec rage. Puis, suivirent des voix affreuses qui répétaient en hurlant : « Rends-moi ma tête ! rends-moi ma tête !... » Si bien que personne ne pouvait dormir dans la maison. Cependant la tête de mort avait disparu de chez nous ; ma grand'mère se demandait, sans se l'expliquer, comment elle avait pu s'en aller. Ce fut à la même époque une grêle de malheurs s'abattant sur nous. On tressait les crins de notre jument ; on coupait la queue à nos moutons ; et des fantômes nous volaient nos pommes de terre, dans le champ qui touchait l'endroit où ma grand'mère avait vu danser les quatre belles dames. Comme les plaintes recommençaient chaque nuit, défunt mon pauvre grand-père alla trouver le sorcier de Guignebourg, Miron, pour lui demander ce qu'il fallait faire. Par la même occasion, puisque cela ne coûtait pas plus cher, défunt mon grand-père voulut savoir s'il était cocu ; et, s'il ne l'était pas, il

promit de donner à Miron un bel écu de cinq francs. « Cinq francs pour n'être pas cornard et cinq francs pour te débarrasser des revenants, cela fait dix francs, répondit Miron. Donne-les d'abord, et ensuite je ferai l'incantation. » Mon grand-père paya. Puis, le sorcier lui dit : « Regarde bien ce que je vais faire. Je vais jeter un paquet de ma composition dans le feu : s'il éclate, tu ne verras plus rien la nuit, et cela voudra dire en même temps que tu n'es pas cocu. » Et, en effet, le paquet éclata comme s'il y avait eu de la poudre dedans, ce qui rassura complètement mon pauvre grand-père et le décida à demander à Miron ce qu'il était indispensable de faire pour n'être pas cocu à l'avenir : « C'est bien simple, expliqua le sorcier. Tu n'as qu'à prendre un pot de terre neuf ; fais-y cuire lentement pendant trois jours et trois nuits, de minuit à minuit, un gros chat noir, mâle, vierge et conçu en jeune lune. Puis, tu répandras cette cuisine autour de ta maison. Cela attirera des chiens qui aboieront à chaque fois qu'un galant voudra venir caresser ta femme. Ensuite, pour être plus sûr, tu iras prendre une demi once de sueur, en plein minuit, sur le nez d'un loup en fureur. Tu en frotteras le cul à ta femme, et que le diable

m'emporte si tu es cocu après avoir fait cela !  
Comme tu vois, c'est très simple. »

— Espèce d'imbécile ! va... ne put s'empêcher de dire Buisson.

— Parlons d'autres choses, dit Fleurine, épouvantée par ces histoires de revenants.

— Dubourdin, chantez-nous une chanson ? demanda Remontal.

— Chantes-en une, toi ! répondit le paysan, roulant ses lacets de plus belle.

Tandis que le jeune homme se refusait, Henriette fit signe à Fleurine de commencer.

Aussitôt Fleurine s'exécuta.

Elle commença une histoire sentimentale où l'on disait les amours d'un soldat nommé *Ugène* avec une bergère appelée *Adèle*. Le refrain se répétait trois fois :

...Va, mon Ugène,  
Sois toujours bon soldat ;  
Va, ton Adèle,  
Va, ne t'oubliera pas !

Après avoir longtemps pleuré sur les *verts coteaux*, Adèle allait rejoindre le régiment de son fiancé ; elle y devenait cantinière, tandis qu'Ugène gagnait les galons de sergent :

Au bout d'un an, Ugène au régiment,  
Adèle cantinière et Ugène sergent...

...au bout d'un an ils s'aimaient encore, plus que jamais, se jurant une amitié éternelle qui se terminait, au dernier couplet, par un bon mariage. Mais, en route, Ugène avait tué son général, dans un bon duel, pour le punir d'avoir voulu lui enlever Adèle.

— Très joli ! dit Marie, qui entendait cette chanson pour la centième fois peut-être.

— Mais, déjà, Dubourdin toussait, pour en chanter une à son tour :

L'autre jour, passant par Sambin,  
J'rencontrai cinq à six gamins  
Qui cherchaient, mais qui n'trouvaient pas,  
Où était placé le bureau à tabac ;  
Ils regardaient par ci, par là :  
— J'aperçois des B, des B, des C, des B, des A  
Ah ! Ah ! Ah !

Puis, tous essayèrent d'épeler le refrain, difficulté que Remontal et la Bordette ne pouvaient surmonter :

B.. U bu, R.. E.. A.. U reau  
D.. E.. S des manufa..  
R.. O reau, Y.. A il y a :  
Des manufactur's royal's !  
Des bureaux à tabac, fa fa  
Des manufa, des manufa  
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !  
R.. O.. reau, Y.. A il y a  
Des manufactur's royal's !

Parisien, mis en joie par l'ivresse générale, s'était mis à hurler, lui aussi, faisant rire Grognon malgré soi. Il avait fallu que Buisson prit la gueule du chien pour l'empêcher d'aboyer ; mais, d'un coup de tête, Parisien s'était débarrassé de cette muselière gênante ; il s'était sauvé sous le lit d'Henriette, hurlant de plus belle.

— Hou !.. Hou !.. Hou-ou-ou-ou !... Hou !

Cela fit redoubler les rires. Cependant, Parisien aboyant plus fort, Buisson se leva pour l'appeler :

— Allons ! viens ici !.. et tais-toi, si tu ne veux pas que je t'emmène te coucher !

Parisien vint docilement à l'appel de son maître ; il sauta sur la poitrine de Buisson pour débarbouiller d'un coup de langue la figure du paysan ; mais il se remit à hurler, quoique la chanson fut finie, regardant tantôt la porte, tantôt les veilleurs. Il levait son museau en l'air, comme pour humer quelque chose.

— Tu veux te coucher ? dis.. mon vieux ?.. Eh ! bien, allons-y ! Allons, dis bonsoir à tout le monde... Bon !... Maintenant, viens !

Une fois dehors, Parisien continua ses aboie-



ments, mais en tournant sa gueule du côté de la Chesnaye.

— Pour sûr ! mon chien a senti quelque chose, dit Henriette.

— Peut-être un revenant, avança Dubourdin.

— C'est plutôt qu'il aura été mis en gaîté par votre chanson, dirent Joseph Remontal et Fleurine.

— Non, non : Henriette a raison, dit Grognon. Depuis un bon moment, moi et Buisson remarquions Parisien : il levait le museau en l'air, humait à droite, à gauche, regardait le feu, la porte, Henriette, moi, Buisson. Puis, tout à coup, il a fixé la porte et il s'est mis à hurler comme un possédé.

— Est-ce que ce ne serait pas un voleur ? dit Henriette.

La Bordette exprima le même avis. Dubourdin allait répondre, lorsque la porte vola sur ses gonds, laissant passer en tempête Buisson et Parisien, l'air effaré tous les deux.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?..

— Il y a... il y a que le feu est au château de la Chesnaye !

Le feu est à la Chesnaye !

Cette nouvelle inattendue jeta le trouble parmi les paisibles causeurs. Ce fut une débandade générale : les femmes quittaient leurs quenouilles, Remontal et Dubourdin, leurs lacets, se préparant tous à courir sur le lieu du sinistre.

Déjà la terrible nouvelle circulait dans le village. Monin et Godu, avertis des premiers par la fumée qui s'élevait au-dessus du château, parcouraient les maisons en criant d'une voix gutturale :

— Au feu !... Au feu !... Au feu !...

Les portes s'ouvraient bruyamment et se refermaient de même. Des chiens aboyaient dans la nuit sombre. Hommes et femmes couraient, s'appelaient, se croisaient, perdant la tête. Comme toujours, les femmes augmentaient la panique, avec leur instinctif besoin de crier :

— Hé ! Janet ! as-tu pris ton *sieau* ?

— As-tu bien fermé la porte ! hé ! Sophie !

— Ohé ! Baptiste ! ne pars pas sans ton cache-nez !

Et toute la troupe, rassemblée sur la place de l'église, se préparait à prendre son galop sur la route de Sauzé, laquelle conduisait au chemin aboutissant à l'habitation de monsieur de Morlange.

Debout sur le seuil de la *Croix d'or*, Langadon regardait passer, dédaigneux, toute cette plèbe : des imbéciles que le hasard favorisait en les débarrassant d'un noble et qui se dérangeaient, se donnaient du mal pour l'empêcher de griller ! Furieux de la bêtise de ce qu'il appelait : le *pauv' peup'*, le cabaretier rentra dans son débit, où Edmond Bourgoïn, ivre comme à l'habitude, parlait de Garibaldi, de Napoléon, de batailles épiques...

— Eh ! fiche-moi donc le camp ! espèce d'abruti ! lui cria, impatienté, le cabaretier.

Bourgoïn voulut discuter, parlementer, mais Langadon, ayant posé sa béquille contre la table, saisit l'ivrogne à bras le corps, le jeta dehors, et lui ferma la porte au nez.

— Vive Napoléon ! nom' Dieu ! hurla Bourgoïn en montrant le poing à l'épaisse planche de chêne, ferrée de gros clous, qui le séparait de son adversaire.

Mais le flot humain, s'ébranlant, le prit dans sa houle, l'entraînant de force. Bourgoïn, cahoté de l'un à l'autre, vociférait toujours : vive Garibaldi ! vive Napoléon ! se croyant de nouveau transporté sur un champ de bataille, comme en 1870.

Il avait plu dans la soirée, la route s'était lavée sous l'averse, laissant les rocs à nu et le sable collé en mastic, sans boue. La galopade résonnait lugubrement sur ce sol ferré. C'était une masse grise qui s'agitait, s'allongeant insensiblement ; car, maintenant, des gamins couraient en tête, semant derrière eux une écharpe de traînards qui se désagrégait peu à peu. Les hommes, les coudes sur les hanches, couraient lourdement ; les femmes, bouche ouverte et cheveux au vent, trottaient avec rage pour suivre leur progéniture qui galopait en tête, en sautant comme une nichée de jeunes lapins. Au fond de la vallée, dans le lacet formé par la route au-dessus de la Péruse, il y eut un ralentissement : il fallait grimper la colline qui regardait Montjean et qui, vue à travers la nuit, semblait se dresser à pic, pareille à un obstacle infranchissable. Là, le grand air, l'air frais de la rivière, saisit Bourgoïn et le coucha par terre en triplant son

ivresse. Ceux qui venaient derrière sautèrent par-dessus, ne s'en inquiétant pas, activés dans leur course effrénée par la brusque apparition d'une immense lueur pourpre, ensanglantant le ciel sur le sommet de la colline.

Un peu dégrisé par le choc qu'il avait subi, choc auquel s'ajoutait la fraîcheur de la boue formée en s'agitant, Bourgoïn se releva sur un coude, pour voir autour de lui. Alors il crut avoir quitté l'ivresse et vivre en plein dans un rêve, tant la vision de la troupe humaine qui arrivait au sommet de la côte lui parut fantastique. C'était comme un oiseau monstrueux, échoué sur la colline, qui eut voulu s'envoler à nouveau, battant le ruban de la route avec deux énormes ailes.

Des paysans, réveillés en sursaut, couraient à demi-nus, faisant voleter dans les ténèbres des entrechoquements de blancheurs sinistres. Un même cri, une centaine de fois répété, montait de cette masse volante :

— Oueu... oueu... oueu... oueu...

On ne pouvait distinguer autre chose.

Soudain éclata le tocsin, formidable halètement d'airain, sanglotant d'un flanc à l'autre de la vallée, baignée de brumes. Et, presque au même instant, la voûte de fumée sombre

qui couvrait la Chesnaye s'éclipsa, laissant voir une énorme langue de flamme pourpre lécher le sommet d'un tourbillon d'étincelles, tandis que d'autres langues, plus petites et de couleur bleue, couraient dans les derniers restes de fumée, d'une spirale à une autre, sous le vent qui les rabattait. Une éblouissante blancheur de mur apparut, se teinta de rose, puis se mit à faire danser des silhouettes fantastiques, comme pour opposer sa sérénité joyeuse à la rage farouche de l'incendie. Quelques-unes de ces silhouettes montaient rapidement de la base du mur à son sommet, enjambaient le toit et se profilaient dans le ciel, ainsi que des bons-hommes s'animant dans un dessin pour en faire éclater le cadre.

Et, de la Chesnaye, des clameurs montaient sans cesse, continuellement, énormes, démesurées.

Pour bien faire comprendre ce qui va suivre, il est utile de retourner de quelques heures en arrière. Tout d'abord, expliquons comment, au château, les lieux étaient distribués.

Quand on avait tourné la grille d'entrée, on se trouvait dans une vaste cour fermée : en face, par le principal corps de logis, à gauche, par un mur, surmonté d'un treillage, derrière

lequel se trouvait le potager, à droite, par un immense hangar, sous lequel on remisait le bois et les voitures. Entre ce hangar et la maison d'habitation, se dressait une vieille tour, dernier vestige du manoir des anciens seigneurs de la Chesnaye. Cette tour communiquait avec le château proprement dit au moyen d'une passerelle jetée du balcon de l'un à la porte-fenêtre de l'autre. Et, sous cette passerelle, on empilait la paille ou le bois qui n'avaient pu être mis dans le hangar.

C'était dans cette tour, au premier et au deuxième étage, que monsieur Louis de Reymont s'était installé, séduit par le magnifique panorama que la vallée de la Péruse déroulait sous le regard. Or, depuis quelques jours, le jeune homme, étant légèrement indisposé, gardait la chambre. Il n'était pas le seul, d'ailleurs. Agathe était à toute extrémité ; on attendait sa fin, d'un moment à l'autre.

C'est dire que le jour qui avait précédé l'incendie avait été assez triste.

Le soir, les deux malades avaient éprouvé une recrudescence de douleur. On considérait comme peu grave l'état de monsieur Louis, tandis que l'on craignait tout pour la vieille cuisinière. Aussi le baron et madame Jeanne

s'étaient-ils portés de préférence chez Agathe, priant Claudine d'aller endormir son bébé, le petit Henry, dans l'appartement de monsieur Louis, qu'elle veillerait par la même occasion ; puis, lorsque l'enfant serait endormi, de venir les relever dans la maison du jardinier. Les châtelains étaient persuadés que leur devoir était d'aller au chevet de celle qui les servait depuis son enfance ; et, ce devoir, ils l'accomplissaient avec tout le plaisir que pouvaient permettre les tristes circonstances qui le motivaient. Agathe avait toujours aimé ses maîtres ; il était juste qu'ils eussent les mêmes sentiments envers elle.

Claudine se trouvait depuis une demi-heure environ dans l'appartement de monsieur Louis, lorsque madame Jeanne parut. Agathe voulait parler en secret à Claudine, avant de mourir, et madame Jeanne venait prévenir la jeune fille du vœu de la mourante.

L'enfant jouait sur le tapis ; Louis de Reymont était couché, dormant à demi sur un livre.

Claudine, émue, se retira immédiatement, laissant sa maîtresse avec le jeune homme et l'enfant. La jeune fille alla directement à la maison qu'habitait le jardinier, tout au fond



du potager, sous un énorme bouquet de tilleuls. Agathe n'avait plus de vivant que le regard ; sa face blanche, poudrée de quelques taches de rousseur, se mariait avec la nuance écrue de son drap de lit ; les prunelles de ses yeux, dilatées, nageaient dans des étoiles de diamant : telles des fleurs de volubilis séchées qui se seraient ravivées dans quelques gouttes de rosée. Et ces bons grands yeux doux adoraient dans une muette contemplation le baron, placé au chevet de la malade, afin d'emporter jusque dans la tombe le portrait qu'ils avaient aimé toute leur vie, saintement, aveuglément. Le baron comprenait-il la pensée de ce regard ? Il eut été difficile de le dire : monsieur de Morlange était secoué d'une violente émotion ; mais peut-être cette émotion était-elle provoquée par le douloureux spectacle d'une agonie, peut-être, remontant plus haut, naissait-elle du souvenir de l'épouse défunte qui avait parfumé sa jeunesse.

Lorsque Claudine entra, la malade fit un effort pour murmurer faiblement :

— Seules... seules...

Bourgoin et le baron comprirent. Ils se retirèrent discrètement.

La jeune fille mit son regard dans celui d'Agathe : elle y lut une grande anxiété, comme une crainte qui lui fermait la bouche, n'osant pas révéler certaines choses, qui cependant pesaient sur le cœur de la mourante. Claudine crut comprendre ce que désirait Agathe ; elle voulut lui épargner la douleur de le dire :

— Oui, je sais... ne vous fatiguez pas... j'ai compris... je serai muette !... Je ne troublerai jamais la paix de la maison : je saurai souffrir seule. Mon amour est tellement au fond de moi-même que je doute parfois de son existence ! Quand il réparaît : je pleure et j'en suis consolée... Ne craignez rien ! Je me tairai... comme vous vous êtes tue vous-même...

La mourante eut un regard suppliant ; puis ses yeux se détournèrent.

— Je me suis trompée ? Ce n'était pas cela que vous aviez à me dire ?...

Agathe ferma les paupières, comme pour rappeler des forces absentes. Sa figure se contracta, ses yeux se rouvrirent et ses lèvres remuèrent faiblement, laissant passer ce mot, plus mimé que parlé :

— ...Pardon !

Surprise, la jeune fille regarda les yeux d'Agathe, devenus suppliants de nouveau, essayant d'y découvrir ce qu'allait formuler la vieille femme.

— Oh ! je vous pardonne tout, exclama Claudine, croyant que la mourante faisait allusion aux reproches qu'elle avait faits jadis à la jeune fille sur sa folle passion. Ce que vous m'avez dit était pour notre bien à tous : loin de vous le reprocher, je vous en remercie !

Les yeux de la mourante se détournèrent encore :

— Volé... fit-elle avec honte.

— Elle délire ! pensa Claudine.

Mais la vieille femme comprit cette pensée ; elle hocha la tête pour la démentir ; puis elle compléta sa phrase commencée :

— ..ton enfant !...

Un nuage passa sur les yeux de Claudine. Les meubles se mirent à danser autour d'elle, la maison se secouait comme un navire qui tangue, la malade elle-même semblait rire dans un grimacement grotesque. Le cœur de la jeune fille battait avec force, envoyant au cerveau, dans des flots de sang brûlants comme du plomb fondu, des essaims de pensées fantastiques. Elle était mère, elle était

reine, elle était joyeuse : elle devenait folle ! Les meubles, cependant, reprenaient leur place, la maisonnette calmait son roulis, le nuage qui enveloppait la raison de Claudine s'envolait, laissant cette dernière en face de la réalité, devant ce lit que touchait déjà la mort, la mort qui ne pouvait tolérer un mensonge. Soudain, un cri strident monta dans la nuit, un cri qui n'avait rien d'humain, et que Claudine prit pour une hallucination de son cerveau. Elle comprenait tout, maintenant. Certains soupçons, étouffés honteusement, lui revenaient à la mémoire. La passion pour l'homme, disparaissant lentement devant un autre amour qui, cette fois, s'adressait à l'enfant, s'expliquait. Ces attendrissements qu'elle avait pour le petit être vivant, l'indifférence qui accompagnait le souvenir de l'enfant mort, ces mille riens qui, tout à coup, s'éclaircissent, se réunissent, se confondent en une preuve irrécusable, tout cela, se présentant à la fois devant l'esprit de la jeune fille, devenue lucide, la fit chanceler à nouveau et lui arracha un cri..

— Pardon ! gémit Agathe, pardon..

Mais Claudine n'entendait pas. Une jalousie qu'elle n'avait jamais connue commençait à

se tortiller dans ses entrailles. Des pointes d'aiguilles lui piquaient le cœur, des lames de couteau lui ouvraient la poitrine ; et tout ce qu'elle avait de pitié, de bonté, de pardon en elle filtrait par ces trous ; de sorte que, bientôt, il lui sembla que sa poitrine était vide, qu'il n'y avait plus rien dedans... rien qu'un cœur se balançant au-dessus d'un gouffre de haine, comme une cloche d'airain sonnante un glas funèbre au-dessus d'un précipice. Et ces ténèbres qui emplissaient son âme avaient une douceur sauvage de laquelle la malheureuse s'enivrait, savourant sa haine ainsi qu'un commencement de vengeance. En ce moment, la pensée fixe qui se clouait dans son cerveau était de haïr, de faire du mal à quelqu'un, quel qu'il fût, de se venger. Son enfant ! on lui avait volé son enfant !..

— Pardon... suppliait Agathe.

Claudine retira son regard du vague où il se noyait, pour le diriger sur la figure de la mourante, pour la foudroyer tandis qu'il était temps encore... Mais, les sentiments de tout à l'heure s'envolèrent dans l'espace de moins d'une seconde. Le portrait de monsieur Louis, accroché au-dessus du chevet d'Agathe, avait opéré ce miracle. A la haine succédait une

immense amitié ; l'âme de la jeune fille se remplissait de tous les bons sentiments dont elle s'était vidée si vite ; Claudine redevenait bonne, redevenait elle-même, puisqu'elle aimait encore...

— Pardon ! recommençait Agathe avec des efforts désespérés.

Et comme le baron, ayant entendu le cri qu'avait poussé Claudine, accourait, inquiet, Agathe ajouta en se tournant vers monsieur de Morlange :

— C'était... pour... lui !

Sa tête, qui s'était soulevée, retomba sur l'oreiller ; ses yeux se fermèrent ; un rictus plissa le coin de sa lèvre ; deux ruisseaux de larmes soulevaient ses paupières, comme une eau qui bout soulève le couvercle du vase qui la contient, et ces larmes roulaient sur les tempes de la mourante, faisant deux taches mouillées, une de chaque côté de la tête.

Claudine, prise soudain de pitié pour cette grande douleur muette, oublia sa propre douleur à elle. Elle-même était assez aimante pour comprendre les fautes que l'amour peut parfois faire commettre ; et, dans un mouvement de bonté, plein de pardon, la jeune fille déposa un long baiser sur le front d'Agathe.

Un soupir, le dernier, s'exhalant de la gorge de la vieille femme, fit comprendre à Claudine que son baiser était reçu pour ce qu'il valait. Dans ce dernier souffle, la jeune fille devina un « merci » plein de reconnaissance posthume.

Car les pleurs s'étaient taris : Agathe Bourgoin était morte.

De nouveau, un cri, long, déchirant, terrible, s'éleva sinistrement dans les profondeurs de la nuit.

Tous frémirent.

— Ce n'est donc pas vous, qui avez appelé une première fois ? demanda le baron. Et, comme Bourgoin et Claudine se taisaient, monsieur de Morlange pensa à sa fille.

Un autre cri, plus long, plus déchirant, plus terrible, résonna dans la direction du château.

— Qu'est-ce que cela ? questionna le baron avec effroi.

Bourgoin, impassible, indifférent au deuil qui le frappait, sortit pour voir. Il aperçut une vive clarté éclairant la vieille tour et l'aile droite du château ; de suite, il eut le pressentiment d'un grand malheur. Il retourna vivement faire part de ses craintes à monsieur de Morlange.

— Monsieur le baron ! monsieur le baron ! je crois que le feu est à la tour de monsieur Louis !

Tous sortirent, courant vers la cour du château.

Au bout de quelques pas, le baron, Claudine et Bourgoïn furent pétrifiés. La paille et les bûches amoncelées sous la passerelle étaient en flammes, enveloppant d'un manteau de feu les appartements de monsieur Louis de Reymont.

— Mon enfant ! mon pauvre enfant ! sanglotèrent deux voix.

Et le baron tomba à genoux sur l'allée du jardin, tandis que Claudine volait plutôt qu'elle ne courait du côté de l'incendie.

Quant à Bourgoïn, cloué sur place, il ne savait s'il devait porter secours à son maître ou s'il devait, au contraire, suivre Claudine, pour essayer d'éteindre les flammes.

L'étonnement, chez le vieux jardinier, se changeait en paralysie. Il était assommé par l'imprévu. Il ne pensait pas, il ne criait pas ; il regardait sa femme morte, c'était une probabilité de la vie à laquelle il s'attendait. Le château en flammes, c'était, pour cet homme, l'impossible.



A la mort de Charles de Reymont, le mari de madame Jeanne, parmi ceux qui, à cette perte, éprouvèrent le plus de douleur, se trouvait Louis de Reymont, le jeune frère du défunt. Louis avait sur la conscience quelques torts envers son frère, et il eut été heureux de se les faire pardonner. Voici comment étaient nés ces torts et en quoi ils consistaient.

Aux vacances qui précédèrent la mort de Charles, Louis achevait ses études, à Poitiers. Travailleur, rangé, attentif, le jeune homme avait eu une jeunesse extrêmement calme. Sa santé étant chancelante, il la ménageait. Il ne rentrait presque jamais chez lui, dans sa petite chambre de la rue des Quatre-Vents, après dix heures du soir. Quand il avait dîné, à l'hôtel du Palais, où il avait sa pension, Louis sortait un instant dans la rue de la Mairie, afin de prendre l'air. Si le temps était beau, la promenade se prolongeait jusqu'à la place d'Armes, jamais plus loin. Là, devant le café de Castille, il arrivait parfois au jeune homme

de rencontrer des camarades ; alors il entra avec eux dans l'établissement, prenait un cassis ou une chartreuse à l'eau, et se sauvait au premier coup de neuf heures. — Quelle fillette ! disaient les amis ; mais lui se préoccupait peu des railleries amicales dont il était parfois l'objet. Ne jouant jamais, il payait toujours toutes les consommations de sa table, et cela rachetait dans la conscience de ses camarades sa sauvagerie et ses qualités. Pour rentrer chez lui, il prenait de nouveau la rue de la Mairie, la rue des Jacobins, la place du Marché, et un bout de ruelle qui s'attachait à la rue des Quatre-Vents, juste devant la porte du jeune homme.

Externe dans un grand établissement religieux que les décrets ont fermé, Louis de Reymont suivait strictement, avec le plaisir que donne le devoir accompli, les préceptes de ses maîtres. Bons ou mauvais, nous n'avons pas à les qualifier : nous n'avons qu'à relater. On comprendra facilement qu'avec une telle existence, le jeune homme eût attrapé la vingtième année sans connaître la Femme. Il l'ignorait complètement, absolument. Et, en cela, il n'avait que peu de mérite ; car, à part quelques caprices des sens, survenus à l'épo-

que de la puberté, le jeune homme n'avait jamais ressenti de ces violentes secousses qui naissent de la chair et transforment un homme en bête brute. Un soir que ses camarades le plaisantaient trop fort sur sa timidité, Louis les suivit dans un bouge de la rue du Calvaire, une maison dont la porte était ornée d'un judas grillé éclairé par un transparent bleu sur lequel se profilait un 8 énorme. L'impression qu'il ressentit, en entrant là, ne fut pas assez agréable pour que la velléité d'y retourner germât à nouveau dans l'esprit du jeune homme. Les mots orduriers et crus avec lesquels on flagellait les choses les plus sacrées : l'amour et la virginité, l'avaient rempli de tristesse ; le laisser-aller flasque et passif des malheureuses créatures qui se trouvaient là, l'avait écœuré, lui avait donné des nausées. Il avait compris vaguement que pour de l'argent ces femmes-là donnaient tout... tout ce qu'il avait rêvé de connaître, tout ce qui lui répugnait si fort à l'heure présente. Quand l'une d'elles, jetant sa cigarette qui lui brûlait les doigts, venait auprès de lui, l'embrasser en lui plantant la langue jusqu'au fond de la gorge, lui faire des attouchements infâmes, lui montrer son mollet, sa cuisse, son ventre, ses seins qu'elle

faisait balloter comme deux vessies énormes, quand, devant lui, elle faisait les mouvements canailles de hanches d'une femelle qui veut allumer un mâle, lui faisant toucher la fleur de son sexe, fleur brune et rose enfouie sous une bourre de soie blonde, comme une rose mousseuse dans son nid de ouate, il avait envie de pleurer et de gifler cette immonde créature, près de laquelle il tremblait comme un enfant. Il s'était enfui au milieu des rires. Et, pendant huit jours, il ne put manger : ses doigts avaient conservé le parfum âcre de la fleur sexuelle qu'il avait touchée de force ; le sang tenait moins aux doigts de lady Macbeth, que cette odeur de femme tenait à ses doigts à lui, malgré le lubin et l'opoponax qu'il y jetait à profusion.

Cette visite au lupanar fut la première et la dernière de ses débauches.

D'ailleurs, quelques semaines plus tard, Louis de Reymont rentrait définitivement au château habité par monsieur de Morlange et Charles de Reymont. La fortune des deux frères consistait en biens-fonds plantés de vignes. Mais, depuis plusieurs années le phylloxéra détruisant tout, Charles liquidait peu à peu ses propriétés, les convertissant en

valeurs financières, fonds d'Etats ou obligations de tout repos. Le château de Reymont avait été vendu l'année précédente. Louis fut donc obligé de se retirer avec son frère, à la Chesnaye, après avoir terminé ses études classiques.

A ce moment-là, Louis était un joli blond au teint frais quoique un peu mat, à l'allure languissante de convalescent. Le portrait que Victor Hugo a fait d'une sœur de charité, si brièvement et si magistralement, pouvait être appliqué à Louis de Reymont :

...Très jeune, pâle et rose sous sa pâleur ;

car le jeune homme avait quelque chose de l'innocent et douce candeur d'une jeune fille. Il était juste l'opposé de son frère. Malgré elle, Jeanne avait été amenée à faire des comparaisons entre les deux hommes ; et, disons-le de suite, elles avaient été favorables, très favorables à la beauté mièvre et efféminée du jeune Louis. S'il est prouvé que tout homme a dans le cœur un cochon qui sommeille, il est non moins certain que toute femme doit y avoir un diable, qui la pousse à tout ce qui est monstrueux ou étrange. Jeanne, elle, eut le tort de ne pas maîtriser son démon, et de

trop laisser voir à son jeune beau-frère les sentiments qu'elle nourrissait pour lui.

Louis s'était aperçu des attentions dont il était l'objet ; loin d'en être offusqué et de s'y opposer : il en fut flatté et il les encouragea. Tous les deux, sans s'en apercevoir, jouaient un jeu dangereux. C'était un caprice innocent, une amitié de frère à sœur — ils le croyaient — : mais c'est ainsi que débute toute passion. Les choses en étaient là, quand Charles de Reymont mourut tragiquement. Un jeune cheval qu'il essayait s'était emporté, brisant la voiture dans une course folle et écrasant à demi le conducteur sous les débris de l'attelage.

Alors, Louis de Reymont, soudainement apitoyé sur le sort de son malheureux frère, se reprocha violemment et ouvertement sa conduite passée. Certes, il n'était coupable que de gamineries, d'enfantillages sans conséquence ; mais il n'aurait pas dû commettre ces enfantillages.

De son côté, Jeanne se fit les mêmes réflexions. Le défunt n'avait eu que des bontés pour elle, il l'avait comblée de son amour. Elle était coupable de l'avoir presque oublié un instant et d'avoir regardé... l'autre avec des

yeux qui n'étaient pas seulement ceux d'une amie.

Tous les deux se rencontraient sur le même terrain. Et ces rencontres sont souvent dangereuses. Lorsque le feu est mal éteint, il sèche tout, autour de lui ; puis, à la moindre étincelle, tout s'embrase en quelques secondes sans que l'on puisse rien sauver du désastre. C'était le cas de l'amour qui avait paru chez Louis et chez Jeanne.

Car, peu à peu, la glace de la jeune femme lui fit remarquer qu'elle portait le deuil à ravir, qu'elle était plus belle ainsi. Le blond chaud de ses cheveux tranchait merveilleusement sur le fond noir du crêpe. Ses yeux bleus à prunelles fauves lançaient des éclairs que la couleur sombre du voile faisait mieux ressortir. Ses mains, sous le mérinos, semblaient des fleurs de lys, que les ongles couronnaient de pétales de camélias rose-tendre. Les contours moelleux de son corps s'harmonisaient divinement avec les plis de la robe et le renflement du corsage uni. Un léger parfum d'iris enveloppait la jeune veuve d'une atmosphère langoureuse, lui infiltrait dans l'âme un sentiment bizarre, fait d'une amitié rétrospective pour le défunt, mais d'une amitié où se mê-

lait un peu de reconnaissance pour l'occasion qu'il lui avait fournie d'être belle.

Ce fut à cette beauté diabolique que Louis ralluma le flambeau de son amour à l'agonie.

Cette fois, disparaissaient les enfantillages ; chacun d'eux se sentait aiguillonné par le même désir, torturé par la même souffrance. Quand Louis passait près de la jeune femme, il la déshabillait en pensée, de l'œil luisant d'un satyre devant une éblouissante aurore de chair nue. Quand Jeanne passait auprès du jeune homme, elle se sentait défaillir en rêvant à l'instant, désiré et redouté tout à la fois, où l'amant qui s'impose l'étreindrait de ses bras, grêles mais nerveux, et lui fermerait la bouche avec un baiser de feu, un baiser passionné qui lui faisait courir d'avance, à elle, des frissons sous la peau — de la nuque aux talons. Et, sous l'empire de ces pensées, tous deux s'évitaient, ayant trop envie de se voir et trop peur de se rencontrer. Ils mettaient à se fuir autant d'acharnement que jadis à se rapprocher ; car il fallait que leur amour restât secret, que le feu qui les consumait demeurât caché à tous les yeux. Cela explique un peu pourquoi Louis de Reymont n'avait jamais regardé Claudine, lui-même ayant peur d'être



vu. Comme ces lumières qui disparaissent, pâlies, sous les rayons du soleil, le respectueux amour de la paysanne s'éclipsait devant les yeux de Louis, tout pleins de la passion dont ils brûlaient pour madame Jeanne. Le torrent de désirs qui grondait en lui le poussant vers l'une, il ne pouvait remarquer l'autre. Et, cependant, Claudine, elle, avait aimé le jeune homme dès la première minute où il lui était apparu, là-bas, sur la route qui dégringole de Montjean dans la vallée.

Claudine, ce cœur vierge, ce cœur toujours enclin au dévouement, avait flairé une douleur cachée sous les traits pâlis du jeune homme, la première fois qu'il s'était montré à elle. De là le coup qui l'avait subitement frappée. Elle s'était promis de consoler cette douleur, de lui donner une diversion, et, insensiblement, la pitié vague s'était vu chasser par l'amour. Oh ! bien humble ! bien tendrement respectueuse ! cette deuxième étape de la passion de la jeune fille. Cet amour naissant était comme une bonté douce enveloppant le jeune homme, quelque chose qui, pour lui, aurait été un ver luisant dans les ténèbres. Et, pour souffrir davantage, comme pour se guérir avec sa souffrance, Claudine comparait l'heure pré-

sente avec l'heure passée, se remémorant sa jeunesse. Elle se revoyait, fille de paysans, courir les chemins couverte de haillons, traîner dans la boue ses pieds à demi-nus, et ces souvenirs, qui lui rappelaient son humble origine, lui étaient encore moins pénibles que les misères de l'heure actuelle. Puis, plus tard, elle voyait passer devant ses yeux l'image de la paysanne frappée dans son honneur de jeune fille ; elle la voyait pleurer, elle l'entendait encore sangloter. Cette chute s'était produite malgré elle, dans un de ces moments physiologiques où la volonté se subordonne à la matière, où la conscience s'éteint sous des éblouissements. L'homme qu'elle croyait aimer lui avait dit : Viens ! et elle était allée, ne pouvant se dérober à l'attraction irrésistible qu'il exerçait sur elle. Oh ! le remords avait de près suivi la faute ! Mais ses yeux s'étaient ouverts à la lumière alors qu'il n'était plus temps. L'être monstrueux et infâme qui avait abusé d'elle, de sa jeunesse, de son inexpérience, lui était aussitôt apparu sous sa repoussante laideur morale, et, par cela même, Claudine avait constaté qu'elle n'aimait pas cet homme, qu'elle ne l'avait jamais aimé. Il l'avait étourdie avec un sacrilège, en

lui disant, ce qu'il ne pensait pas, la divine phrase : « Je t'aime ! » ce Sésame effrayant de l'amour qui force les cœurs vierges. Après les vêtements en haillons, le cœur en guenilles ; après la boue sur le corps, la fange dans l'âme ! Et c'était précisément à ce moment-là, qu'un amour profond, ardent, immense se déclarait en elle ; un amour qui lui brûlait la poitrine, après avoir en quelque sorte purifié le passé.

Mais Louis de Reymont avait le regard levé au ciel ; il ne pouvait voir la lumière qui lui venait d'en bas.

A son arrivée à la Chesnaye, Claudine, mise en contact avec le jeune homme, l'avait d'abord aimé d'une tendresse de mère, ainsi que nous venons de l'expliquer. Elle se faisait son chien, sa chose, l'ange de dévouement qui veille et qui protège ; elle s'appliquait à lui procurer la plus grande somme possible de joie.

A ce moment-là, Jeanne et Louis n'avaient pas encore senti leur ancienne amitié reparaitre plus violente sous les traits de l'amour. Ils commençaient seulement à trouver un certain plaisir d'être ensemble pour se traduire leurs impressions quand, dans le parc,

ils promenaient leur oisiveté au milieu des tristesses de l'hiver. Le soir, à la veillée, la causerie se continuait sous la lampe, devant la large cheminée du salon dans laquelle flambaient des souches d'arbres entières.

Ce fut ainsi que l'hiver s'envola. Le printemps réveilla les cœurs et les corps en même temps que les bourgeons, faisant répondre l'âme des êtres à la chanson des choses. A partir de ce moment, les amoureux s'évitèrent. Mais Claudine avait remarqué depuis longtemps les liens qui unissaient ses jeunes maîtres ; et, aux soins qu'ils mettaient maintenant à cacher aux yeux du vieux baron, toujours endormi dans sa quiétude de bon père un peu aveugle, les sentiments qu'ils éprouvaient, la jeune fille devina que la passion des deux amoureux devenait plus profonde. Une pointe de jalousie inavouée fit éclater son amour à elle, cet amour qu'elle avait, jusque-là, contenu au plus profond d'elle-même. Elle gémit, pria, pleura ; rien n'y fit ; elle devait aimer quand même ; c'était écrit. Alors, voyant que toutes les peines qu'elle se donnait pour éteindre cet amour impossible demeuraient sans effet, la malheu-

reuse fille voulut détourner le cours de ses pensées.

L'enfant, le petit Henry, était là ; elle essaya de déverser le trop-plein de son âme sur la tête de ce jeune être, vers lequel, à différentes reprises, elle s'était sentie attirée par une force inconnue. Mais, comme c'était l'enfant de l'autre, elle souffrait déjà de trop l'aimer ; elle aurait voulu le haïr au lieu de le combler d'amitié. Néanmoins, les premiers sourires d'Henry furent pour Claudine ; ses premiers bégaiements s'adressèrent à la jeune fille ; ce fut elle qui recueillit, la première, le second mot qu'il prononça : *m'an m'an* et ce frais babil d'oiseau jaseur lui soulageait l'âme, lui rafraîchissait le cœur comme sous une rosée divine.

Les choses en étaient à ce point, lorsque le feu se déclara à la Chesnaye. Claudine aimait peut-être davantage, mais plus sourdement ; elle se contenait mieux depuis qu'elle voyait Louis et Jeanne continuer à se fuir, ne se rendant pas compte elle-même — pas plus que les amoureux — que le meilleur moyen de conserver un brasier est de le recouvrir de cendres.

Au moment où la foule, qui arrivait de Montjean, de Guignebourg, de Londigné, de Péruse, du Puy-de-Bourin, et d'un peu partout, franchissait le seuil de la cour, une ombre vola sur la passerelle, traversant la flamme d'un bond pour s'engouffrer dans la tour. Un instant la porte résista ; des cœurs battirent à se rompre ; mais, soudain, cette ombre, une ombre de femme, disparut dans la tour : elle y était entrée.

Cette femme, on l'a déjà reconnue : c'était Claudine. Affolée à la pensée de perdre une deuxième fois, et alors définitivement, l'enfant qu'elle avait déjà perdu une première, la jeune paysanne était montée directement aux appartements de madame Jeanne, espérant vaguement y trouver celle-ci et le petit Henry.

Le lit de la châtelaine n'était pas défait ; le berceau de l'enfant était vide.

— Mon enfant ! sanglota éperdument la jeune fille.

Alors, continuant sa course folle, Claudine

s'était dirigée du côté de la tour. Les flammes avaient gagné le pont-volant qui reliait les appartements de monsieur Louis au corps de logis principal. De plus, la porte de la tour était fermée, verrouillée peut-être. Pour arriver à cette porte, il fallait traverser un brasier, et rien n'assurait qu'une fois le brasier traversé la porte pourrait être ouverte : dans ce cas, c'était une mort certaine, le retour étant impossible après un premier plongeon dans les flammes.

Cependant Claudine n'hésita pas ; le haut de la tour brûlait depuis un instant et, à ce moment critique, une hésitation pouvait changer les secondes de retard en siècles. Elle franchit la flamme d'un seul bond : la porte était close. Horreur ! Mais l'angoisse décuplant les forces de la jeune fille, elle s'appuya contre la porte et la fit sauter d'un coup d'épaule.

Comment cela se fit-il ? Claudine ne se l'expliqua pas elle-même. Le principal, c'est qu'elle était entrée.

La porte se ferma sur elle ; on attendit impatiemment, mais en vain : rien ne sortit.

Les cris disparurent instantanément. Tous les yeux étaient fixés sur le même point, guet-

tant la réapparition du fantôme que l'on avait vu disparaître. Une minute, deux minutes, trois minutes se passèrent. Rien n'apparut. Une indescriptible angoisse étreignait à la gorge tous les spectateurs : les poitrines haletaient, les cœurs battaient un rappel désespéré.

Les flammes montaient toujours. Des colonnes de fumée s'émaillaient subitement de myriades d'étincelles ; une langue de flamme glissait un baiser sous le grillage d'une fenêtre, car cette vieille construction possédait, comme toutes ses pareilles, des fenêtres protégées par d'épais barreaux de fer. Les murs blancs de la maison principale reflétaient la lumière, une lumière rouge dans laquelle on voyait toujours danser des ombres fantastiques.

— Une échelle ! cria une voix.

Comme la pompe à incendie arrivait, le brouhaha reprit de plus belle. Henriette, Céline, la femme de Rivollier, la Bordette, Marie Dubourdin, Fleurine, Louise Bineau et quelques-autres femmes se faisaient remarquer par leur animation. Godu organisait la chaîne, pour puiser dans la citerne l'eau nécessaire à l'alimentation de la pompe, que Rouault et Bernardin, accourus eux aussi, faisaient installer par les pompiers : Baraton,



Lebel, Remontal et Marenjol. Pierre Bineau, lui, travaillait seul, comme un ours : il allait chercher des seaux d'eau à la citerne et il les jetait sur le brasier, ce qui semblait doubler la fureur de l'incendie en provoquant des nuées d'étincelles. Quant à Louis Debrousses, il s'égosillait à crier qu'il fallait inonder la passerelle, pour sauver la femme que l'on avait vue entrer dans la tour.

Maïs aussitôt le bruit se répandit que cette femme n'était pas seule en danger, que madame Jeanne, monsieur Louis et le petit Henry devaient également être dans les flammes. A cette nouvelle, il y eut un instant de désarroi. Décidément c'était un bel incendie; rien n'y manquait. Tous ouvraient des yeux démesurés, heureux de contempler les murs noirâtres derrière lesquels se passait quelque chose de dramatique. Bernardin rappela la foule au sentiment de la réalité. Si l'on voulait sauver ceux qui étaient en danger, il n'y avait pas une minute à perdre.

On se précipita à la manœuvre des seaux d'eau. La pompe était installée; ses tuyaux se déroulaient ainsi que des serpents gigantesques. Pierre Bineau, ayant dressé une échelle contre la toiture du hangar, faisait

grimper l'un de ces serpents derrière lui, se préparant à lui faire cracher des jets de liquide par sa gueule de cuivre dévissée. Les quatre hommes qui manœuvraient la pompe commencèrent soudain leur mouvement de bascule, et les flammes de la passerelle crépitèrent, lançant de nouvelles gerbes d'étincelles au milieu des tourbillons de fumée qui s'enroulaient jusque dans les nuées.

Tout à coup un cri retentit. Une silhouette d'homme avait traversé la passerelle en feu, et cette silhouette était entrée dans la tour. Elle en sortit bientôt; mais cette fois elle était double, et elle traversa de nouveau le brasier pour s'engouffrer dans le château, sans qu'on pût remarquer ses traits.

Bineau fit signe aux hommes qui manœuvraient la pompe de s'arrêter une minute, pour qu'il changeât de place afin d'arroser le pont volant. Il descendit de son échelle, tirant le serpent derrière lui, et il se mit en devoir d'attaquer le foyer principal de l'incendie qui, comme on l'a vu, se trouvait sous la passerelle. Mais la silhouette d'homme reparut, tremblante devant le brasier.

— Ne passez pas! ne passez pas! crièrent

cinquante voix ; vous allez tomber au milieu des flammes !

La silhouette s'était arrêtée. Elle s'élança de nouveau dans la tour, revint avec un fardeau, et retourna devant le brasier.

Au même instant une lueur l'enveloppa, et l'on reconnut Edmond Bourgoïn, encore tout souillé de la boue ramassée dans sa chute sur la route. Cette fange qui maculait ses vêtements le protégeait contre les atteintes de la flamme. C'était grâce à elle qu'il n'était pas resté dans le brasier.

En le voyant hésiter, les voix hurlèrent de nouveau :

— Ne passez pas !

— Vive la République ! nom' Dieu.. ! répondit l'ivrogne en s'élançant une troisième fois vers la tour. Il reparut aussitôt avec une masse inerte qui ressemblait à un cadavre enseveli, et il déposa ce précieux fardeau où il avait déjà déposé les premiers. Une quatrième fois, il voulut repasser ; mais alors tous protestèrent :

— Non... non... ne passez pas ! Vous êtes perdu !...

En effet, la passerelle craquait ; les garde-fous en bois venaient de s'effondrer sous l'ac-

tion de l'eau succédant à l'action du feu. Si le pont volant tenait encore, c'était comme par miracle; le moindre choc, le moindre poids ferait tout écrouler; et alors c'en était fait de celui qui se trouverait dessus à ce moment-là : il tomberait inévitablement au centre du foyer. Bourgoïn, tout à fait dégrisé, hésitait à aventurer une quatrième fois sa vie. C'est que le spectacle d'un incendie vu à brûle-pourpoint a toujours quelque chose d'effroyable, et une partie de cet effroi se glissait peu à peu dans l'âme de l'incorrigible ivrogne. On ne peut se défendre d'un mouvement de crainte, quand on voit devant soi une monstrueuse caverne de feu où tout flambe, reluit, s'enfume, craque, hurle en se tordant; et quand on songe qu'une fois là-dedans un rien, un souffle, une ombre peut précipiter le tout dans un monceau de braise incandescente, il est permis d'hésiter avant de s'y enfoncer.

Deux bras passaient dans l'embrasure d'une porte, derrière Bourgoïn; ces bras se joignaient, se levaient vers le ciel dans une supplication muette — que l'ivrogne dut sentir; car, malgré les cris d'effroi poussés par la foule, il s'élança hardiment à travers le gouffre.

Cette fois, il fut un peu plus longtemps à reparaître. La fumée avait envahi la tour, et il avait dû tâtonner avant de trouver ce qu'il cherchait dans l'atmosphère asphyxiante. Lorsqu'il reparut, il avait enfoncé sa casquette jusque sur ses yeux, et il tenait un enfant évanoui, enveloppé dans une serviette mouillée.

Il se jeta d'un bond sur la passerelle, serrant contre lui son précieux fardeau...

... Un effroyable craquement se produisit et le pont volant s'effondra dans les flammes. Le brasier, réveillé à l'improviste par cette débâcle d'aliments à dévorer, se tordit, hurla de nouveau, se préparant à lutter contre l'attaque ruisselante dont le serpent de Bineau l'inondait. De blanches colonnes de vapeur s'enroulaient autour des tourbillons de fumée noire ; et, sur la cime de ces tourbillons, tout là-haut, près des nuages, l'eau qui continuait à noyer le monstre hurlant faisait jaillir des aigrettes d'étincelles.

La foule, grouillant dans la cour de la Chesnaye, n'avait su ce que Bourgoïn était devenu. Elle ignorait s'il s'était sauvé ou bien s'il avait été englouti dans le gouffre qui s'était ouvert sous ses pas. Anxieuse, elle continuait son travail, attendant des nouvelles.

Bientôt Grognon parut dans l'embrasure de la principale porte du logis neuf. Il venait annoncer qu'il n'y avait plus personne en danger, que madame Jeanne et monsieur Louis, évanouis lorsqu'on les avait sortis de la tour, étaient maintenant revenus à eux, et qu'enfin le médecin soignait le bébé avec l'espoir de le sauver, car il n'avait aucune brûlure : seulement un commencement d'asphyxie. Bourgoïn, lui non plus, n'avait pas trop souffert. Restait Claudine, sa fille, dont l'état était inquiétant : son évanouissement ne prenant pas fin.

On se passait les nouvelles de l'un à l'autre ; on en déduisait que le sinistre devait être mis sur le compte de la malveillance, car on avait choisi l'instant où tous les hôtes du château étaient dans la même pièce. Lorsque l'on apprit la mort de la vieille Agathe, les avis changèrent : on parla de sorcellerie, de magie, n'écoutant pas Bernardin qui prononçait le mot de *fatalité*. Sans sorcellerie, comment Bourgoïn eût-il pu se trouver au château, lui que l'on avait laissé ivre-mort sur la route, au-dessus de la Péruse ? On ne se rendait pas compte que le froid avait dégrisé l'ivrogne, lui avait rendu ses forces. Il était accouru à

la Chesnaye, suivant la foule, mais il avait coupé au plus court en passant par le jardin. Là, il avait rencontré le baron à moitié fou, appelant ses enfants. Comme l'ivrogne était vaguement parent avec les serviteurs de la Chesnaye, il y venait souvent, on l'y occupait à divers travaux, ce qui lui avait donné l'occasion de voir à fond tous les coins et recoins du château. Il savait donc que la tour était habitée par monsieur Louis de Reymont, et comment l'on pénétrait dans cette tour. Lorsque monsieur de Morlange lui eut fait comprendre qu'il croyait que ses enfants étaient enfermés dans cette partie de la Chesnaye, Bourgoïn tressaillit. Puis, n'écoutant que son courage, il avait accompli, sous l'empire d'un reste d'ivresse, ce qu'il n'eût osé tenter de sang-froid. L'inconscience est souvent le point de départ de l'héroïsme.

Maintenant, le feu s'éteignait progressivement. Godu avait appliqué une échelle à la porte-fenêtre de la tour, qui, par suite de l'effondrement du pont-volant, avait le ventre ouvert sur le vide ; puis le maraîcher était monté dans les appartements, voir s'il y avait encore du danger. Rien n'était à craindre. Tout nouveau réveil de l'incendie étant

également conjuré de l'autre côté, il ne restait plus qu'à noyer les décombres. Pour cela, quelques hommes suffiraient. Debrousses, Marenjol, Bineau et Grognon s'offrirent à rester. Les autres se retirèrent.

Pendant ce temps, Rouault essayait vainement de ranimer Claudine. Louis, Jeanne et le bébé avaient repris leurs sens après quelques minutes de soins ; mais la jeune paysanne paraissait plus profondément atteinte par l'asphyxie. Rouault craignait même autre chose : il parlait d'empoisonnement, s'informant auprès du baron de ce qu'avait absorbé Claudine à son dernier repas.

— Le même menu que nous, répondit monsieur de Morlange. Si elle s'est empoisonnée, c'est volontairement, avec quelque chose qu'elle aura dû prendre plus tard, car toute la soirée s'est passée sans incident : la jeune fille était comme à son ordinaire...

Tout à coup le baron se rappela les derniers événements de cette dramatique soirée, la conférence secrète entre Claudine et Agathe mourante, la disparition de la paysanne à l'annonce du sinistre, sans que l'on sût comment elle avait pénétré dans la tour. En réfléchissant plus profondément, monsieur de



Morlange crut aussi se rappeler une certaine animation dans la voix de Claudine, un feu étrange sortant de ses yeux. Mais pourquoi tout cela ? le baron ne pouvait se l'expliquer.

La jeune fille était couchée sur son lit, les vêtements à demi défaits, mais non déshabillée. Elle était pâle, d'une pâleur de morte. Elle avait les yeux grands ouverts. Des convulsions, des contractions fréquentes de la pupille semblaient agiter son sommeil léthargique de rêves effrayants. En examinant plus attentivement la malade, Rouault formula ce diagnostic :

— Grave ! les symptômes sont ceux d'un empoisonnement par l'opium ou la morphine !

Un soupir nerveux se fit entendre derrière le médecin.

C'était Grognon qui, ne sachant pas pleurer, manifestait son amour pour sa fille.

Lorsque madame Jeanne entra dans la chambre de son beau-frère, afin de prévenir Claudine du désir manifesté par la vieille cuisinière, monsieur Louis de Reymont commençait à s'assoupir.

La maladie dont il souffrait était assez mal définie : lourdeurs de tête, fièvre intermittente, troubles cérébraux que le médecin ne savait à quoi attribuer. Un fluide inconnu, circulant dans les muscles du jeune homme, prenait pour centre, tantôt le cerveau du malade, tantôt son cœur, et ce fluide actionnait le système nerveux d'une infinité de commotions qui faisaient courir des frissons le long des os.

A ce sujet, Rouault avait eu un sourire énigmatique qui avait fait trembler le jeune homme :

— Hé ! hé !... la nature réclame ses droits !... Les drogues ne peuvent être que des palliatifs... Un petit voyage à Angoulême ou à Poitiers... dans de certains endroits... serait plus efficace que tout autre traitement médi-

cinal !... Vous m'avez compris ?... Mes prescriptions ne sont pas sans charmes !...

Louis de Reymont ne croyait pas aux paroles du médecin. Il attribuait, au fond de lui-même, son mal à la faiblesse de sa constitution, à son tempérament nerveux à l'excès. Retourner dans un de ces lieux infâmes qui l'écoeuraient ?... Allons donc !... Une femme ! Est-ce qu'il n'avait pas sous les yeux, en ce moment-même, l'un de ces êtres ? Est-ce qu'il sentait pour cet être la moindre attraction ? Et, cependant, c'était bien là la matière brutale qui, au dire du médecin, devait procurer un soulagement immédiat. Quels idiotismes l'on débitait sous le couvert de la science !

Ce que le malade ne se disait pas, c'était qu'on l'avait peut-être élevé avec le respect de certains préjugés de caste qui lui bouchaient l'horizon de son intelligence. Le rigorisme de son éducation religieuse, la petitesse de vues dans laquelle on avait habitué son cœur de noble à se mouvoir, lui faisaient trouver une machine là où il y avait un être, une servante là où il y avait une femme. Cette chair de mercenaire n'était pas de la même pâte que sa chair à lui : ces deux argiles n'avaient rien de commun entre elles.

Il est vrai que Claudine occupait une piètre place dans l'échelle des situations humaines. Quoi de plus bas qu'une fille-mère ? Quoi de moins respectable qu'une fille déchue ? Quoi de moins idéal qu'une femme qui vend son lait pour nourrir l'enfant d'une autre femme?... Une nourrice !... une nourrice !... Est-ce que cela pouvait compter pour l'ancien élève, studieux et convaincu, d'un collège de jésuites ?... Les créatures des lupanars, si répugnantes pourtant, eussent été plus haut placées que cette femme, si on eut forcé le cœur de cet homme à établir des parallèles !...

Ce soir-là, Jeanne était d'une beauté troublante : ses yeux luisaient comme deux escarboucles de feu dans les ténèbres ; sa bouche semblait une plaie faite au vif de la chair, tant les lèvres étaient d'un pourpre sanglant ; ses joues avaient un peu pâli dans la fraîcheur du jardin, mais la tiédeur de l'appartement de Louis eut vite fait de leur redonner leur teinte rose.

— Vous êtes mieux, ce soir ? demanda-t-elle au jeune homme.

Louis se retourna dans son lit, pour se trouver en face de sa belle-sœur :

— Oh ! je ne suis pas malade au point

que vous croyez ! C'est un malaise passager auquel vous avez tort de prêter plus d'attention qu'il ne faut... Ainsi, pourquoi m'infliger une garde-malade ?

— Enfant ! enfant ! répondit Jeanne. Nous ferez-vous un crime de trop vous aimer ?

La voix de la jeune femme mit dans ces paroles des intonations qui en désignaient le véritable sens. Louis fut troublé d'entendre cette déclaration d'amour dans un pareil moment. Il ne pouvait répondre aussi sincèrement qu'il aurait voulu le faire ; il craignait de ne pas se faire comprendre ; car, par le fait de l'heure et du lieu, le moindre mot osé deviendrait indécent. Il ne put que murmurer :

— Jeanne... Jeanne...

Les yeux du jeune homme, voulant compléter sa pensée, se fixèrent sur ceux de son amie. Un instant leurs deux regards se confondirent, extasiés, plus éloquents dans leur silence que les mots les plus beaux.

— Nous sommes fous ! dit la jeune femme rompant la première un silence qui devenait dangereux.

Mais, cette fois, Louis s'enhardissait. Il prit la main qui était posée sur son épaule,

et il y colla ses lèvres, éperdument, répétant à travers ses baisers :

— Soyons fous toujours !... Jeanne... Je ne sais si c'est de la folie ; mais je sens que c'est du bonheur !

— Enfant ! murmura de nouveau la jeune femme en cachant, de sa main restée libre, la rougeur de son visage. Un tremblement nerveux l'envahissait peu à peu, lui mettant à fleur de peau des frissons langoureux qui l'emplissaient de trouble, mais d'un trouble d'une douceur inexprimable. Sa bouche s'ouvrait comme une grenade sous un rayon de soleil, et son souffle passait en sifflant à travers ses dents serrées.

— Enfant... enfant... répétait-elle, sans trouver autre chose.

— Eh bien !... soit : enfant si tu veux ! Mais laisse cet enfant te dire le mal qui le dévore depuis trop longtemps déjà ! laisse cet enfant délirer sous la folie qui le transporte !... laisse-moi te dire, Jeanne, que j'endure un affreux martyre ! que je t'aime, que je t'adore... que je ne sais plus comment t'exprimer ce que j'éprouve !... Que je suis roi ! que je suis Dieu ! que je suis fou ! que je voudrais bien mourir en ce moment...

Un sanglot passa à travers les doigts que Jeanne appuyait sur sa bouche.

— ... Oh ! si tu savais, ma Jeanne adorée, combien de fois je t'ai appelée dans mes rêves ! si tu pouvais savoir le ravissement que j'éprouve en prononçant les lettres de ton nom !... Pas une heure, pas une minute, pas un centième de seconde où ma pensée soit veuve de ton image ! Tu es sans cesse dans mon cœur ; je te sens toujours dans mon âme !.. Tu es le soleil qui réchauffe ma vie, l'astre autour duquel je gravite, la lumière à travers laquelle j'aperçois l'existence : j'éclate enfin, je me révolte, et je te crie en face, bien en face : Jeanne que m'as-tu fait pour que je t'aime ainsi ? quels sortilèges as-tu employés pour me prendre le repos, pour me faire sangloter ces mots que je répète sans cesse : je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ?...

— Je t'ai fait ?.. Je t'ai fait ceci, enfant, que moi-même je t'aime à en mourir !...

Elle prononça cette phrase à voix basse, en se penchant sur lui, afin de nouer ses lèvres aux siennes, dans un long baiser...

Dehors, le vent d'automne faisait un bruit sinistre dans les grands arbres ; des rafales roulaient les feuilles avec les grincements d'un

rire qui semblait venir d'outre-tombe. Une chanson de paysan planait au lointain dans la nuit noire ; des mots surgissaient en fusées ; des phrases entières se faisaient parfois entendre : et c'étaient des déclarations d'amour sous plusieurs formes, toujours belles, toujours douces dans leur rustique fraîcheur.

La lumière de deux bougies éclairait de teintes cuivrées l'appartement du jeune homme. Jeanne recula le candélabre derrière une tapisserie ; elle s'assura que son enfant dormait encore ; elle sortit sur la passerelle, écouter. Rien ne remuait dans la cour de la Chesnaye ; le vent seul continuait ses plaintes dans les vieux arbres de la forêt. Pour plus de sûreté, la jeune femme revint prendre l'une des bougies du candélabre, afin de constater qu'aucun être humain n'avait échappé à ses investigations, ni dans la cour, ni sous les fenêtres de la tour donnant sur le parc. Elle était si nerveuse, si agitée, qu'en se penchant pour voir, la bougie lui glissa des mains et tomba sous la passerelle. Jeanne la crut éteinte, ce qui fit qu'elle ne s'en préoccupa pas.

Louis de Reymont avait suivi d'un regard interrogateur tous les mouvements de Jeanne. En la voyant revenir, toute rougissante, vers



lui, le jeune homme eut un doute cruel, effroyable. Une idée venait de germer en lui avec la rapidité de la foudre, s'implantant dans son cœur comme un glaive empoisonné. Il sanglota :

— Oh ! Jeanne... oh ! Jeanne !...

— Je t'aime ! répondit celle-ci en lui passant un bras autour du cou et en appliquant sa bouche à elle sur ses lèvres à lui.

Mais le jeune homme était tout entier à sa terrible pensée. Jeanne ne l'aimait pas autrement qu'une amie... le médecin lui avait peut-être parlé... et l'amitié, aidée par le dévouement, se métamorphosait en amour sacrilège... Non... elle ne l'aimait pas... d'amour ! Elle se résignait à la chose bestiale, seulement pour le sauver ! Elle ne le considérait que comme un parent auquel on fait un sacrifice... pas autre chose. Tomber des sommets de l'amour idéal aux profondeurs de l'affreuse matière : quelle chute vertigineuse ! quels écroulements autour de soi !...

De nouveau il sanglota, pleurant à chaudes larmes.

— Jeanne !... O ma Jeanne adorée ! Pourquoi mentir ? pourquoi ce mensonge ?

— Un mensonge ?... fit la jeune femme se

relevant avec un bond de hyène blessée. Un mensonge ! Mais tu ne vois donc pas mon âme illuminer mes yeux pour te jeter sa vérité terrible ?... Tu ne sens donc pas mon cœur éclater dans ma poitrine pour te jeter son secret pantelant ?... Ne pas t'aimer !... Oh ! ami, ne me redis plus cela... jamais, jamais ! Tu me ferais trop souffrir !

— Oh ! Jeanne !... fit le jeune homme, ébranlé par la sincérité d'accent qui se dégageait des paroles qu'il venait d'entendre.

— Oui, je t'aime... plus que mon vieux père, plus que mon enfant, plus que mon devoir !... Je suis à toi... je t'appartiens... prends-moi... toute... toute ! Que puis-je t'offrir de plus ? Quelle preuve te faut-il donc encore ?

— Ecoute, fit Louis avec effort, je veux t'ouvrir toute ma pensée avant que tu me pardonnes. J'ai douté... j'ai douté... Oh ! c'est très difficile à dire ! J'ai cru que tu n'agissais que sous une pensée...

— Une pensée ? questionna avidement Jeanne, entrevoyant presque une insulte dans la phrase de Louis.

— Sous une pensée de sacrifice... pour... Rouault t'a parlé ?

Jeanne s'était tue, interdite. Un jour, étant jeune fille, elle était allée chez l'abbé Martin. Le prêtre était absent ; Jeanne dut l'attendre dans son salon. Négligemment, la jeune fille prit un volume dans la bibliothèque. C'était un gros livre relié en chagrin noir, et divisé en cinq parties : le *Compendium*, les *Diaconales*, la *Clef d'or*, la *Mœchialogie* et enfin les *Pieuses exhortations de M<sup>gr</sup> Claret*, confesseur de la reine Isabelle d'Espagne. Le texte était en latin ; la jeune fille comprit que c'était là un manuel de confesseur et, sans penser à mal, elle lut quelques pages qui l'effrayèrent. Différents cas de conscience, relatifs au sixième et au neuvième commandements, y étaient expliqués, commentés ; et, malgré le latin, la jeune fille apprit des choses qui la surpassèrent. Certains péchés DEVAIENT se commettre pour conserver la santé, ce qui les excusait. Aux paroles que Louis venait de prononcer avec embarras, elle s'était rappelé cette ancienne lecture et ce souvenir l'avait troublée. — Quoi ! pas même cette dernière preuve n'était concluante ?... Il avait raison : le doute lui était encore permis. Elle pouvait agir, à la rigueur, seulement sous l'impulsion de certaine charité chrétienne !

Un silence s'était fait autour d'eux. Le vent continuait à gémir dans le parc et le souffle de l'enfant endormi rythmait le craquement des feuilles tombées.

— Pardon ! Jeanne, fit Louis d'une voix suppliante. Pardon !... Je t'aime tant, qu'un instant j'ai perdu la raison à la pensée que tu pouvais ne pas m'aimer comme je le désire. Pardon !

Mais la jeune femme ne répondait pas, honteuse de sa fausse situation et pleurant à son tour.

— Jeanne... pardonne-moi ! réponds-moi !... Je t'en supplie ! Ne pleure plus : sois bonne, sois ma fée consolatrice, sois pour moi l'ange qui transfigure et réalise tous mes rêves !

— Je t'aime ! fit Jeanne, suivant sa pensée à elle, je t'aime ! et ne peux te dire autre chose.

De nouveau leurs lèvres s'unirent, leurs bras s'enlacèrent, et leurs pensées volèrent dans le monde féérique réservé pour les amoureux. Des hoquets s'arrêtaient dans leur gorge, derniers vestiges de la minute alarmée qu'ils venaient de traverser. Elle collait son corps au corps brûlant de son amant ; lui, dévorait gloutonnement de baisers sa bou-

che à elle. Il semblait à l'amant que les lèvres de sa maîtresse fussent devenues deux fers rouges parfumés, ses gencives, de la glace ; et sa salive se changeait en un divin nectar, composé de menthe, de sucre et de poivre.

Il se recula un peu de la tête, pour admirer sa tête à elle.

Puis, deux mots planèrent sur les lèvres de Louis ; un autre mot, un acquiescement, tomba des yeux de Jeanne... Aussitôt le drap qui les séparait glissa comme par miracle : ce fut une seconde pendant laquelle il y eut un envollement d'étoffes noires, un éclair de dentelles blanches, suivi d'une fulgurante apothéose de chairs nues baignant dans l'ombre. Toute frissonnante, la jeune femme sentit une main d'homme, tremblante elle aussi, qui s'approchait de l'endroit le plus secret de son être... Elle s'abandonna, anxieuse, frémissante, torturée d'attente enfiévrée... Mais une coulée de plomb fondu lui monta soudainement des entrailles à la nuque... elle ne put retenir un cri de délicieuse douleur, un hurlement de bête blessée jouissant de sa blessure. Les deux corps s'étaient enlacés désespérément, secoués de mouvements réguliers dont le lit craquait. Laisant passer des sifflements

de reptiles entre leurs dents nerveusement serrées, les deux têtes, collées joue contre joue, semblaient appartenir à quelque monstre effroyable se tordant sous les affres de l'agonie... Tout à coup, l'une de ces deux têtes se mit à pousser des gémissements sourds, qui s'élevèrent graduellement, roulant avec eux une marée de mots inconnus que coupaient de rapides interjections sauvages. Un cri guttural, une longue plainte râlée couronna les gémissements ; et les deux corps s'affalèrent dans une dernière convulsion...

La plus blonde des deux têtes n'avait pas ouvert les yeux ; une sueur froide mettait des diamants sur ses tempes gonflées ; la bouche, mi-ouverte, laissait voir deux éblouissantes rangées de perles enchâssées dans du corail ; et la lèvre supérieure, par son pli spécial, annonçait qu'un bien-être divin se répandait dans le corps par tous les muscles et toutes les veines.

Dans cette brusque étreinte, les deux amants s'étaient perdus de vue. Quand ils reconquirent leur raison, ils s'embrassaient en longs et reconnaissants baisers. Une honte pudique montait en eux, leur glaçant les paroles sur les lèvres. Elle, sauta lestement par terre,

refusant vivement un service intime qu'il voulait lui rendre. Tous deux, maintenant, riaient d'un rire embarrassé, cherchant quelque chose d'aimable à se dire et ne trouvant que des banalités.

Leurs yeux voyaient trouble. Ils se figuraient qu'une vaste lueur rouge les enveloppait, une lueur que, jusque-là, ils n'avaient pas remarquée.

— Qu'est-ce ? fit Jeanne, tremblant encore des secousses qu'elle avait ressenties.

D'un bond, elle sauta sur la porte, l'ouvrit et recula, terrifiée.

Elle poussa un grand cri, tournoya sur elle-même, poussa un second cri, puis tomba sur le tapis, évanouie.

A son tour, Louis de Reymont vit un panache de fumée s'engouffrer dans l'appartement, deux langues de flamme lécher les panneaux de la porte, et, dans sa situation d'esprit, il pensa que c'était quelque châtiement, terrible et surnaturel. Il descendit de son lit, regarda dehors, et ne vit que des flammes. Alors, il se crut fou.

Poussé par l'instinct de la conservation que tout être possède au fond de soi-même, le jeune homme ferma violemment la porte.

Il se tourna ensuite vers Jeanne ; il la prit dans ses bras, voulant la ranimer, et il la porta sur son lit, la couvrant de baisers, d'une grêle de baisers... O ma Jeanne adorée ! sanglotait-il : c'est la mort ; mais mourons ensemble et ce sera la vie !...

Innocent et beau, l'enfant dormait sur un canapé.

Tout à coup, un effroyable choc ébranla la porte et la fit rouler sur ses gonds. Une forme de femme apparut sur le seuil, pâle, échevelée :

— Mon enfant ! Je veux mon enfant ! rugit ce fantôme.

Louis, à demi-fou, crut que c'était un rêve qui naissait en lui, inexorable. Il se voyait descendu dans les fournaises de l'enfer, il entendait le hurlement des damnés, il sentait le roussi des cadavres. Machinalement, il continuait à embrasser Jeanne, croyant que c'était là l'ange qui pouvait lui ouvrir la porte d'un autre monde.

Cependant, le fantôme s'avancait, menaçant, après avoir fermé la porte derrière lui. Il était muet, maintenant, ce fantôme. Sa bouche écumait, ses prunelles lançaient des éclairs, ses mains battaient l'air, pareilles à un



vol de chauves-souris, et ses cheveux se dressaient sur sa tête, ainsi que des vipères.

Les os glacés par l'épouvante, Louis de Reymont recula. Il vit à travers un nuage l'une des chauves-souris s'abattre sur la joue de Jeanne, et il entendit comme un vigoureux bruit de soufflet. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter : il s'évanouit.

...Il s'évanouissait trop tôt, monsieur Louis; trop tôt pour voir ce qui allait se passer près de lui, trop tôt pour entendre ce qui allait s'y dire !... S'il avait été plus fort, il aurait vu des choses effroyablement belles, entendu des mots terriblement doux !...

Le fantôme était une mère qui avait bravé la mort pour sauver son enfant et, sur le point de l'enlever aux flammes, la femme s'était réveillée en elle. C'est pourquoi le fantôme avait souffleté Jeanne, pourquoi il lui avait crié, d'une voix qui semblait au jeune homme sortir des profondeurs de l'Enfer :

— Ni toi, ni moi : la mort !

.....  
Puis, monsieur Louis, si vous ne vous étiez pas évanoui comme une femmelette, vous auriez pu voir le fantôme embrasser un soulier d'enfant... couvrir de baisers un de vos

gants à vous. Vous auriez également remarqué que ce fantôme se permettait des licences : il avalait toutes les drogues contenues dans le tiroir de votre commode ; puis il s'agenouillait entre l'enfant et vous, comme attiré par une même force de chaque côté. Mais, vous dormiez, homme faible, et vous n'avez rien vu, rien remarqué, rien entendu : pas même ce que ce fantôme murmurait, peut-être à vous, peut-être à l'enfant, et cette fois avec une voix qui semblait descendre du Paradis :

— Oh ! pardon ! pardon !... C'est que... je t'aime !

Alors, monsieur l'Evanoui, vous vous seriez probablement convaincu que ce fantôme, cette mère... cette femme ! n'avait rien de diabolique ni de surnaturel ; car le tout se résumait en votre servante, très humble et surtout très affectionnée :

Mademoiselle Claudine !

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

## QUATRIÈME PARTIE

---

### I

Bien que midi eut déjà égrené ses douze perles cristallines dans le vieux boîtier qui contenait la pendule de la famille Bineau, Grognon et sa femme n'avaient pas encore découvert le saladier de grossière faïence peinte dans lequel refroidissait la soupe de leur déjeuner. Le vieux paysan était allé le matin à la Chesnaye afin de voir Claudine, et sa femme l'attendait pour manger, suivant son habitude.

La malade n'allait pas mieux, elle ne se remettait pas de la secousse éprouvée deux mois plus tôt, lors de l'incendie du château. Son état demeurait gravé et stationnaire.

C'était jour de grande fête, la fête qui se dispute la première place avec Pâques : c'était Noël.

Louise et Pierre, eux, avaient mangé depuis longtemps déjà. Ils avaient desservi leur

table, mis sous clef les restes de leur déjeuner, pour se rendre à la Grandière, où, le soir, devait avoir lieu le *régal du cochon*. Ce régál est un repas pantagruélique que l'on fait tous les ans, aux environs de la Nativité, chez ceux qui sont assez riches pour tuer un porc gras, afin de le saler. Or, la veille, à la messe de minuit, Louis Debrousses s'était approché de son beau-frère, Pierre Bineau, avec qui il était *brouillé*, et il lui avait dit d'un ton amical :

— Dis donc, Pierre, entre beaux-frères, nous avons tort de nous garder de la rancune. Nous nous sommes querellés pour la succession de mon défunt père... cela se fait toujours entre parents qui héritent ! Depuis, l'un et l'autre, nous sommes assez sots pour nous *battre froid* ; nous nous sommes séparés, tu es allé habiter chez toi — c'était pourtant prévu, — et nous n'avons jamais essayé de nous raccommo-der ensemble. Je reviens le premier et, si tu veux me prouver que tu oublies aussi ce qui s'est passé, eh bien, tu viendras avec ma sœur Louise, demain soir, chez nous, faire le régál... Allons, est-ce convenu ?

— Oui... mais... les deux femmes ? avait demandé Pierre Bineau.

— Va donc ! va donc ! nous les forcerons bien à s'entendre. C'est convenu, n'est-ce pas ?

— Alors... oui, c'est chose décidée. Vous pourrez nous attendre.

Donc, ce matin-là, le jeune ménage Bineau avait déjeuné plus tôt, — et plus mal, afin de mieux manger au bon repas qui aurait lieu le soir à la Grandière. Puis, après la messe, tandis que Grognon allait à la Chesnaye et que Marie rentrait l'attendre à la maison, Pierre et sa femme, accompagnés de Louis Debrousses et d'Adeline, étaient partis pour la Grandière, passant par leurs champs, voir la *bonne mine* que faisait le blé, s'il levait bien.

Assise dans un coin du foyer, Marie Bineau rêvassait en attendant son homme. Malgré le soleil, il faisait un vent froid qui gelait très fort, et la vieille femme grelottait devant son feu mourant.

Car, depuis la Saint-Michel, les vieux époux étaient à la pension et ils ne pouvaient brûler plus de bois que ne leur en donnait leur fils Pierre, en échange du logement qu'ils lui fournissaient. Ils avaient droit à cent cinquante fagots de bois menu et à une demi *corde* de bûches : tant pis si cela ne suffisait pas, c'était à eux de s'arranger. Quoique ils habitassent

avec leur fils et leur belle-fille, rien n'était en commun. Les vieux devaient faire leur cuisine à part, leur pain à part, et fournir leur écot de bois pour cuire le tout. Louise Bineau n'aurait pas garni la lampe sans demander à ses beaux-parents leur part d'huile ; elle ne leur aurait pas lavé un seul mouchoir sans leur réclamer leur savon, lequel servait d'ailleurs, par la même occasion, à laver son linge à elle. Et si Marie donnait son linge à sa belle-fille, c'était parce que la vieille femme avait des étourdissements qui lui empêchaient de baisser la tête. C'était deux ménages distincts autour du même foyer, deux familles mangeant à la même table sans mettre en commun leurs aliments, deux couples d'étrangers abrités par le même toit, sans vivre de la même existence.

Dans les premiers temps de son arrivée à Montjean, Louise, habituée à la large vie de ferme de la Grandière, avait voulu partager sa cuisine avec ses beaux-parents ; la jeune femme souffrait de voir sa belle-mère peser méticuleusement ce qu'elle mangeait, afin qu'elle et Grognon pussent attendre sans inquiétude la fin de l'année. Mais, aux offres de Louise, Marie avait répondu d'un ton qui

n'admettait aucune réplique : « Nous ne demandons pas l'aumône ! » Après cette riposte, la bru ne pouvait que se taire et laisser sa belle-mère agir suivant son gré, d'autant plus que Pierre n'aurait peut-être pas vu d'un bon œil les générosités de sa femme. Quoiqu'il ne lui eut jamais fait un mot de reproche et qu'il la laissât seule maîtresse et juge de ses actions, Louise avait une certaine crainte de son mari, justifiée par l'air rogue du paysan. Elle s'appliquait toujours à ne rien faire qui put contrarier Pierre.

Cet homme, qui était d'une sécheresse de cœur, d'une dureté sans pareille pour ses vieux parents, avait pour sa jeune femme une amitié sincère qui se traduisait, pour elle, en une foule de soins, en mille prévenances délicates. Le tigre devenait agneau devant Louise ; pour elle, l'ours se transformait en un modeste chien de garde. Pierre Bineau ne lui parlait cependant guère plus qu'aux autres, il ne lui souriait pas davantage — le rire ne s'étant jamais hasardé sur cette physionomie féroce ; — mais, à ses côtés, il devenait un tout autre homme. Était-ce de l'amour ? Lui-même n'aurait pu le dire ; car il subissait plus qu'il n'appelait cette amitié. En lui-même, il se la

reprochait sourdement, cruellement, comme une distraction qui pouvait le détourner de sa passion favorite : la terre. Oh ! la TERRE !... ce mot prenait dans sa bouche des proportions si grandioses, si farouches, que l'on sentait de quel immense amour cette déesse était adulée. C'était le nom d'une divinité devant laquelle toutes les autres ne pouvaient que s'incliner, d'une divinité pour laquelle l'amour avait dû prendre de formidables racines dans le cœur de ce rustre, car il en était venu à ne plus oser prononcer son nom qu'avec les marques du plus profond respect. Cependant, Marie et Grognon ne s'apercevaient pas de la cruauté de leur fils envers eux ; leur esprit s'y était fait depuis longtemps, comme si cette cruauté eut été écrite dans les lois de la nature. Pour eux, c'était un bon travailleur, un bon *ménager*, et cette dernière considération primait toutes les autres en faisant excuser d'avance tous les actes du féroce paysan. D'ailleurs, leurs pensées ne s'unissaient-elles pas dans le même amour ? Ils s'aimaient en la terre, comme la grande famille religieuse s'aime en Jésus-Christ.

Aussi, n'était-ce pas à tout cela que la vieille Marie rêvait. Elle était comme ces



voyageurs fatigués qui s'arrêtent en chemin, pour contempler d'un regard mouillé la route parcourue. Elle rêvait à sa vie passée, fleurie de durs labeurs, et elle regrettait sa vie présente, inutile et misérable. Elle se reprochait amèrement le pain qu'elle mangeait, la place qu'elle occupait encore dans la maison, comme si tout cela eut été un vol fait aux intérêts de ses enfants. Elle en voulait à son pauvre vieux corps de n'être plus bon à rien ; elle désirait la mort, la fin de cette machine exténuée, usée jusqu'à la corde. Oh ! la mort ! de quelle voix suppliante et douce elle était appelée ! Pourquoi les enfants n'avaient-ils pas le droit d'achever leurs vieux parents lorsque ceux-ci devenaient inutiles ? A quoi bon conserver ces vieux êtres perclus qui ne peuvent que nuire ?

Plongée dans ces mélancoliques réflexions, la vieille femme n'avait pas remarqué que son mari était entré depuis un instant, et que, les mains dans les poches de sa blouse, résigné, il attendait qu'elle lui parlât la première. Grognon savait par expérience que ces grands calmes, ces grandes tensions d'esprit étaient, chez sa femme, généralement suivies de violentes tempêtes ; et le pauvre vieux attendait

patiemment que le flot de récriminations fut passé, pour commencer à son tour ce qu'il avait à dire sur la santé de sa fille. Mais, voyant que Marie ne sortait pas de sa torpeur, il se risqua, gêné, à prononcer quelques mots, pour faire sentir sa présence :

— Dis donc... femme... veux-tu que nous mangions ?...

Et ce disant le vieux paysan se grattait machinalement la cuisse, ce qui, chez lui, était un signe de perplexité, un mouvement comme qui dirait interrogatif, destiné à le tirer d'embarras.

Marie continuait à rêver. Cependant, par un déplacement de son sabot et un mouvement des lèvres simultané avec un effort du gosier, comme pour avaler sa salive, elle avait laissé entendre qu'elle savait la présence de son mari. Alors, ce dernier lança un flot de paroles, destiné à conjurer l'orage qu'il redoutait. Il s'était assis devant le foyer, et il parlait en contemplant une petite flamme bleue qui dansait sur le bout d'un tison.

— Vois-tu, nous avons grand tort de toujours nous manger le sang pour rien ! Nous avons travaillé toute notre vie comme des misérables, nous avons économisé, sou à sou,

de quoi laisser une petite position à nos enfants, et nous ne savons pas profiter de nos misères passées, de notre petite aisance actuelle. Que diable ! nous ne mourrons pas sur la paille ! Il y en aura bien toujours assez pour nous... Est-ce que tu trouves n'en pas avoir assez fait ?

— Hé ! les pauvres enfants ne seraient pas plus malheureux si on leur en avait laissé davantage ! répondit Marie en hochant la tête et sans quitter le foyer des yeux.

— Ah ! bien, ils ne se tourmentent pas autant que cela pour nous, eux autres ! Que nous soyons malheureux ou non, ce n'est pas cela qui les empêche de dormir !

— Oui... oui... je sais bien que tu ne les as jamais aimés !

Quoique prévue, cette calomnie révolta Grognon, ainsi que toujours.

— Moi ?... ne pas les aimer ?... Mais, je donnerais tout pour eux... tout ! jusqu'à ma dernière chemise, jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! Hélas ! ma pauvre femme, tu seras donc toujours aussi injuste envers moi ? Ne pas les aimer !... Pourquoi me répéter ces abominables choses qui me font tant souffrir ? quand tu sais toutes les misères et toutes les

privations que j'ai endurées pour eux. Pas une heure, pas une seconde de ma vie ne s'écoule sans que je sois avec eux par la pensée. Que faut-il donc faire de plus ?...

La vieille femme se taisait, obstinée dans sa conviction.

— Oui, reprit-elle, si tu les aimais, tu aimerais aussi leurs pauvres champs. Comment se fait-il que tu n'aies pas encore été voir les récoltes, comme font tous les autres ? Baraton, Lebel, Debrousses, jusqu'au vieux Remontal, tous sont dans les champs un jour comme aujourd'hui. Et cependant ils sont plus riches que nous, ceux-là. Ah ! Seigneur-Dieu ! le malheureux blé peut bien pousser comme il voudra, ce n'est pas cela qui t'occupe... Ah ! oui... Si je pouvais, va, moi...

La vieille femme formulait ses regrets avec des larmes dans la voix. Aller voir ses récoltes le jour de Noël : c'était une coutume à laquelle elle n'avait jamais failli. Elle avait encore trouvé la force, le jour des Rameaux, de se rendre planter du buis béni au milieu de chaque champ ; mais depuis l'automne ses jambes s'étaient affaiblies : elles ne lui permettaient plus que de courtes marches. C'était pour elle un grand chagrin, que de ne

plus voir sa terre, une douleur qui allait s'aggravant sans cesse. Aussi, la vieille femme n'aurait-elle pu dire de quoi était faite son amitié : si elle aimait la terre parce qu'elle nourrissait ses enfants, ou si, au contraire, elle n'aimait ses enfants que pour les soins qu'ils donnaient à sa chère terre.

Sachant l'entêtement de sa compagne, Grognon s'était tu, dédaignant de répondre à ses attaques. Il respectait, malgré lui, les travers et les erreurs de celle avec qui il avait partagé ses jours de misère. Il aimait en sa femme le dernier souvenir vivant qui lui restât de sa jeunesse. Malgré ses injustices pour lui, Marie était toujours l'être qui lui rappelait les années d'espérance ; c'était toujours la meilleure partie de lui-même. Avoir mêlé sa sueur à la sueur d'un autre corps — et cela pendant plus d'un quart de siècle, est un lien plus puissant qu'on ne croit. Si rustre, si grossier que l'on soit, on ne peut échapper complètement aux lois du cœur ; et Grognon, moins que tout autre, ne pouvait s'y soustraire : car il y avait en ce vieillard, si bon sous sa dureté apparente, toute l'étoffe d'un poète.

— Comment as-tu trouvé Claudine, aujourd'hui ? demanda tout à coup Marie.

— Toujours la même, répondit Grognon.

— Fait-elle toujours signe qu'elle désire retourner chez nous ?

— Il paraît que depuis deux ou trois jours elle a changé d'avis : elle ne dit plus rien. Peut-être, était-ce une simple lubie de malade, qui sera partie comme elle était venue : tout d'un coup...

La vieille paysanne hocha la tête.

— Nous ne pourrions pas la soigner ici comme elle est soignée à la Chesnaye, continua Grognon. Marie Dubourdin, la nouvelle cuisinière, est très bonne pour elle ; et monsieur le baron vient d'acheter toute une foule de médicaments, qui doivent faire retrouver la parole à notre malheureuse fille.

Marie hocha de nouveau la tête en signe de doute.

— Ah ! je ne m'explique pas sa maladie, moi non plus, dit Grognon. Aucune trace de mal sur le corps, rien de rien, et elle est paralysée pour le reste de ses jours. Il n'y a que les bras qu'elle puisse faire manœuvrer : tout le reste est insensible. Elle entend tout, bien distinctement ; elle comprend de même, car ses yeux parlent pour sa bouche ; mais elle ne peut prononcer un seul mot. Il faut que la

*drogue* qu'elle a avalée soit bien mauvaise... Un poison ! dit monsieur Rouault. Mais pourquoi voulait-elle se *détruire* ? Elle avait *fauté*, c'est vrai ; elle se le reprochait toujours, c'est possible encore : cependant, pourquoi choisissait-elle le moment où tout brûlait à la Chesnaye pour accomplir ses funestes projets ?... Voilà ce que je ne pourrai jamais comprendre ! Il y a du secret là-dessous, quelque chose qui intéresse monsieur de Morlange, car il tient trop à garder notre fille et à la faire soigner sous ses yeux. Ah ! pauvre Claudine ! le château de la Chesnaye ne lui aura pas porté bonheur !

— Est-ce que monsieur le baron t'a reparlé de la pension qu'il avait d'abord offerte à Claudine ? demanda Marie en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier.

— Non... il ne m'a rien dit. En tout cas, n'en parlons pas à Pierre : il serait capable de réclamer sa sœur pour profiter de sa pension. Elle est mieux avec le baron qu'avec nous ! Nous pouvons bien nous sacrifier un peu pour le bonheur de la pauvre enfant...

— Mangeons ! dit Marie pour couper court à son émotion.

Sans répondre, Grognon se leva. Il prit

sur le dressoir deux assiettes de terre, et, ayant découvert le vieux saladier dans lequel avait refroidi la soupe, il remplit les deux assiettes de l'épaisse pâtée qui constituait le fond de la nourriture des deux vieillards. Toujours muet, il en passa une assiette à Marie, se réserva l'autre pour lui, et il vint la manger devant le foyer, à côté de sa femme. Leurs repas étaient si maigres, qu'ils les absorbaient généralement près du feu, sans se mettre à table. Quand ils eurent fini, Grognon prit les assiettes vides et il alla les poser sur un coin de la table tandis que Marie lampait quelques gorgées de piquette chaude, buvant à même la tasse en terre vernie qu'elle avait prise sur les cendres tièdes, dans un coin de lâtre.

— C'est tout ce qu'il y a à manger ? demanda le paysan après avoir bu à la tasse de sa femme.

— Qu'est-ce que tu veux donc qu'il y ait, mon pauvre homme !... des perdrix ?

Grognon toussa pour répondre. Il se coupa une petite tranche de pain moisi, qu'il vint manger devant le feu, d'un air habitué aux privations. De temps à autre, quand le pain s'arrêtait dans sa gorge, il le faisait couler



avec une goutte de boisson chaude. Les grands yeux doux du vieillard n'avaient aucun reproche pour le sort qui maltraitait ses vieux jours. Calme et résigné, il mangeait le morceau de pain qu'un chien eut refusé, heureux encore d'avoir cela pour calmer son estomac. Marie remarqua enfin la résignation triste de son homme : elle se souvint que c'était jour de fête, et qu'autrefois, ces jours-là, on mangeait un bon morceau de viande salée. Prise soudain de pitié pour le pauvre vieux qu'elle avait si souvent et si inconsciemment martyrisé, elle se sentit émue, prête à pleurer, et elle dit à son compagnon :

— Tiens, mon pauvre homme, puisque c'est fête, entame donc un fromage aux enfants : je le leur paierai demain !

Mais le vieux refusa de la tête ; et après avoir achevé sa maigre pitance, il fit sa prière d'action de grâces, remerciant Dieu des bienfaits dont il le comblait.

Depuis quelques mois, monsieur Rouault, le médecin, allait chaque jour à la Chesnaye. L'état de Claudine, sa malade, le passionnait. Il ne comprenait rien à cette paralysie ; contrairement au médecin de Molière, il ne pouvait expliquer pourquoi la jeune fille était muette. Sa science se heurtait à l'inconnu : il ne pouvait baser le traitement à appliquer à la malade que sur des présomptions, plus ou moins laborieusement échafaudées. Ainsi, il expliquait la paralysie par l'action produite sur les nerfs avec l'absorption de certaines substances débilitantes : la malheureuse, dans un moment de folie probable, avait pris toutes les drogues qu'elle avait trouvées dans la chambre de monsieur Louis. Quant à la perte de la parole, cela déroutait le médecin : la langue de Claudine n'ayant subi aucun accident. Il ne voulait pas admettre que la terreur, poussée au paroxysme, pouvait être pour quelque chose dans le cas qui l'occupait. Et cependant ce devait être là la meilleure explication, quoique la plus simple.

Jeanne et Louis, nous l'avons dit, n'étaient qu'évanouis. L'enfant ne se sentait plus de rien. Il ne restait donc plus que Claudine à souffrir des suites de la dramatique soirée d'octobre, où le feu avait détruit une minuscule parcelle du château. D'ailleurs tout était réparé depuis longtemps, et monsieur Louis de Reymont avait repris possession de ses appartements. De nouveau, la vie redevenait monotone pour monsieur de Morlange. Sa seule distraction, afin de faire passer les heures, était de s'enfermer dans sa bibliothèque, pour travailler à un grand labeur historique, auquel il consacrait toutes ses matinées. Puis, après le déjeuner, le médecin faisait sa visite quotidienne ; ci : une petite heure de causerie. Les deux hommes étaient devenus presque amis : Rouault se reprochait d'avoir trop longtemps méconnu le baron ; monsieur de Morlange regrettait de n'avoir pas profité plus tôt du voisinage du médecin. Insensiblement, après avoir commencé par s'estimer, ils finissaient par s'aimer. Cette intimité était cependant nuisible à Rouault, car il était toujours maire de Montjean, malgré les efforts désespérés de Bernardin et de Langadon, et ces derniers commençaient à faire courir le bruit

que le médecin *tournait sa veste*, expression signifiant que Rouault quittait la République pour la Monarchie :

— Un suppôt de l'autel et du trône, un cafard, un jésuite, un calotin, disaient-ils.

Un ennemi nouveau s'était même joint au notaire et à l'aubergiste : c'était l'instituteur, un ambitieux, une nullité vaniteuse, qui avait à se venger du maire parce que ce dernier l'avait remis à sa place en diverses occasions. Mais Rouault, fort de sa conscience tranquille, dédaignait toutes les mesquines attaques que la bêtise politique suggérait à ses ennemis ; il n'en continuait pas moins à fréquenter la Chesnaye, plus par plaisir que par devoir professionnel. De son côté, le baron faisait tout ce qui était en son pouvoir, pour que son nouvel ami n'eut pas à regretter sa conduite. Il ne lui parlait jamais politique : d'abord parce que cela ne l'intéressait lui-même que fort médiocrement, ensuite parce que cela aurait pu nuire au médecin, ou tout au moins troubler sa quiétude heureuse. Le baron s'abstenait également de se faire voir avec Rouault ; il attendait que celui-ci fut rentré chez lui, pour commencer ses visites quotidiennes chez Rivollier et chez Louis Debrousses. La fa-

mille Rivollier intéressait beaucoup monsieur de Morlange ; il se passait peu de jours sans que le baron allât voir le sacristain ; aussi ce jour-là, un matin de février, le baron partit plus tôt chez Rivollier, afin d'avoir son après-midi libre et de garder Rouault à la Chesnaye.

Un vent glacial balayait la vallée, et quelques menus flocons de neige volaient au-dessus des peupliers de la Péruse. Ayant négligé de se munir d'un parapluie, monsieur de Morlange était presque blanc lorsqu'il arriva chez le sacristain.

— Ah ! mon Dieu ! comme vous êtes fait, monsieur le baron, dit Céline. Approchez-vous donc du feu !...

Le châtelain prit une chaise et se plaça devant la cheminée tandis que Céline jetait une brassée de sarments dans le foyer.

— Votre mari est absent ? demanda-t-il.

— Il va rentrer bientôt, monsieur le baron. Il a entrepris d'abattre quelques noyers pour un sabotier de Sauzé, Joubert, et il doit terminer son travail ce matin même.

— Très bien... très bien... Et votre fils aîné ?

— Camille remplace son père à l'église. C'est lui qui, en semaine, sert la messe.

— Ah ! c'est vrai ; j'oubliais, fit le baron en se levant pour partir.

— Quoi ! vous partez déjà ? demanda Céline.

— Oui, répondit monsieur de Morlange, je me suis suffisamment chauffé, et si vous voulez bien me prêter un parapluie, je vous en serai reconnaissant, car je désirerais aller jusqu'à la Grandière avant de rentrer au château.

— Volontiers, fit Céline en présentant l'objet demandé.

Camille rentra chez lui, comme le baron disparaissait au tournant du chemin creux qui conduit à la Grandière. Le jeune homme avait les yeux très rouges et l'air très abattu. Depuis quelque temps, il ne dormait plus, il pleurait sans motif, il chantait sans raison et il s'emportait pour des futilités, quoique cela était opposé à son caractère. Parfois, la nuit, des sanglots réveillaient Rivollier, le sacristain, et l'emplissaient d'émoi ; car, nous l'avons dit, cet homme adorait ses enfants. Alors, il se levait sans bruit, pour voir d'où venaient les plaintes. Les premières fois, il ne remarqua rien d'anormal dans la chambre où dormaient ses enfants, et il en conclut que l'un d'eux devait être travaillé par des cauchemars, et

que, s'il pleurait, c'était en rêvant. Mais, une nuit qu'il s'était approché sur la pointe des pieds, il surprit Camille mordant le drap à pleine bouche pour étouffer ses cris.

— Qu'est-ce que tu as?... Es-tu malade?... demanda-t-il à Camille, sur les traits de qui se peignait une vive douleur.

— Non, papa... ce n'est rien... c'est... c'est nerveux!...

Très inquiet, Rivollier parla de sa découverte au médecin, ignorant que l'âme était, chez son fils, plus malade que le corps. Rouault répondit négligemment :

— Bast ! c'est l'homme qui paraît chez l'enfant ! Tranquillisez-vous : cela se passera seul.

Rouault se trompait. Le mal ne se guérissait pas.

Camille pleurait des nuits entières, secoué par une douleur sans bornes. Le malheureux enfant aimait de tout son être une fillette que l'on a déjà devinée : Camille aimait la Petite et, de plus, il était jaloux d'un grand benêt qui, un soir, avait fait danser la gamine pour faire rire les camarades. La Petite était rentrée chez elle enthousiasmée : elle était fière de son danseur improvisé ; cela la haussait du coup au rang de femme d'avoir eu un homme

véritable, un homme avec des moustaches. Aussi ne faisait-elle plus attention à Camille, depuis que l'autre, en manière de *rigolade*, s'était amusé d'elle, la prenant pour danseuse. Ses onze ans venaient de subir le baptême de la puberté ; déjà la femme apparaissait sous l'enfant, et son premier acte, inconscient, était de meurtrir un cœur passionné d'elle. Celle-là encore passait à côté du bonheur sans le voir : elle regardait trop loin et trop haut, alors qu'il lui eut été si facile de fermer les yeux et de laisser faire les circonstances. Mais l'orgueil était venu avant l'âge ; dans quelques mois, pensait-elle, elle aurait accompli le dernier acte de l'enfance : la première communion qui la sacrerait femme. Afin d'avoir des galants comme les autres filles, il lui tardait d'accomplir cette suprême formalité. Sa jeunesse inexpérimentée ne voyait en l'amour autre chose qu'un prétexte à rubans et à fanfreluches, un talisman qui, au bal, lui amènerait une foule de cavaliers, qu'elle se promettait déjà de mener de l'œil comme un troupeau de moutons, mais des cavaliers véritables, dont les moustaches auraient cette odeur de tabac et d'eau-de-vie qui ne déplaît point aux femmes des champs. Avec de pareilles idées, on com-



prendra facilement que Camille fut le mal venu, le jour où il s'avisa de faire entendre à la fillette qu'il l'adorait. Camille, lui, n'était qu'un enfant : c'était faire acte d'enfant que de l'écouter. Aussi, comme elle vous le remit joliment à sa place :

— Ah ! ah ! ah !... Vous êtes d'un comique ! mon cher Rivollier... Croyez-vous que je veuille vous attendre quinze ans pour me marier?... Ah ! ah !... Vous reviendrez quand votre bon Dieu vous aura donné des moustaches !

Et, d'un air digne de femme offensée, la gamine avait tragiquement tourné le dos à son amoureux.

Avec son dépit, Camille avait senti de la honte lui monter au visage.

Elle avait raison ! il n'était qu'un enfant, un blanc-bec de qui une femme aurait eu tort de se soucier ! Ce n'était pas sa faute à elle si le garçonnet avait un cœur d'homme dans la poitrine. La moisson ne doit pas mûrir avant l'été ; on ne voit jamais d'épis d'or au printemps : pourquoi donc l'amour, lui, paraissait-il avant l'âge ? Deux ans plus tôt, elle et lui se comprenaient encore ; mais ces deux années avaient compté triple pour elle tandis

que lui les avait seulement en plus par son acte de naissance. Une fleur précoce et une fleur tardive ne peuvent être cultivées ensemble : ce qui est indispensable à l'une peut parfaitement tuer l'autre. Puis, dans son abattement, il se rappela que la Petite lui avait dit *vous*, qu'elle l'avait appelé *Rivollier* au lieu de l'appeler, comme autrefois, simplement *Camille*, et cela l'accabla d'une nouvelle tristesse. Tous ces riens se grossissaient pour lui revenir sans cesse à la mémoire, pour le martyriser de leur signification cruelle : « Tu n'es qu'un enfant ! tu es pauvre, tu es mal vêtu, tu n'as pas même l'esprit de savoir danser ! » Alors, lorsqu'il était seul, il prenait une chaise, s'essayait à copier les pas qu'il avait vu faire aux autres ; mais ses efforts étaient inutiles : il n'arrivait à rien et il s'arrêtait, désespéré.

C'était tout cela qui le faisait pleurer la nuit. Parfois, son jeune frère, André, avec qui il partageait une misérable paillasse recouverte d'un drap, se réveillait au bruit de ses sanglots, et le pauvre petit, ne sachant ce qui faisait ainsi souffrir son aîné, se pendait à son cou et murmurait en l'embrassant à pleine bouche :

— Pleure pas... dis, mon mimi... Je prierai le bon Dieu pour qu'il te guérisse l...

Mais cette tendresse du jeune frère ne faisait qu'aggraver la douleur de Camille. Le lendemain, avec l'inconscience du jeune âge, André disait à sa mère ce qu'il avait vu :

— Maman, mon frère a encore pleuré toute la nuit !

Céline n'avait pas assez de délicatesse pour comprendre le mal dont souffrait son fils. Elle lui reprochait brutalement sa conduite, inexplicable pour elle, lui faisant un crime des tourments qu'il endurait :

— Allons, bon ! voilà notre imbécile qui a encore fait ses folies cette nuit. Regardez-moi cette figure ? Regardez-moi ça, si l'on ne dirait pas la tête d'un idiot ! Qu'est-ce que nous avons donc fait au bon Dieu, pour qu'il nous donne des enfants pareils !

Si le père était là, il imposait silence à sa femme. A la fin, Rivollier avait deviné le mal de son enfant et il ne voulait pas qu'on le maltraitât pour une douleur de laquelle Camille était irresponsable.

— Viens, mon ami, viens là, ne pleure pas !...

Et une larme tombait des yeux attendris du père sur le front assombri de l'enfant. Rivollier, ayant aimé autrefois, savait le soin jaloux

que l'on met à cacher sa passion. Aussi ne questionnait-il jamais Camille, ce dont celui-ci lui était infiniment reconnaissant. Il se bornait à lui renouveler souvent l'assurance de son amitié paternelle, à recouvrir sa blessure de ce baume adoucissant.

Justement, ce jour-là, Céline était en train de maltraiter Camille, lorsque Rivollier entra de son travail. L'enfant écoutait les reproches de sa mère, sans y répondre, habitué qu'il était à souffrir en silence. Quand il aperçut son père, il se jeta dans ses bras en sanglotant. Emu, Rivollier dit à Céline :

— Si tu veux me faire plaisir, femme, laisse cet enfant tranquille !...

— Mais il est idiot, ton fils !...

— Quand cela serait ? répondit doucement Rivollier. Camille est fou, admettons-le, est-ce une raison pour le martyriser ? Ce serait plutôt un malheur qui devrait nous le faire aimer davantage.

Puis, s'adressant à son fils :

— Console-toi, mon pauvre enfant, de meilleurs jours viendront peut-être !

Le soir, Camille refusa de manger, ce qui exaspéra de nouveau sa mère et la rendit injuste envers lui. Le malheureux enfant était

plus sombre qu'à l'ordinaire, une flamme lui-sait dans ses yeux, un tremblement léger lui agitait le corps. Rivollier avait remarqué cela, et, sans faire part de ses observations à Céline, il tenait l'enfant des yeux, guettant son regard pour y lire une résolution terrible que le pauvre père soupçonnait chez son fils. En effet, vers la fin du dîner, Camille sortit en se dérobant. Si vive qu'avait été sa fuite, Rivollier l'avait remarquée, et il sortit à son tour, le cœur serré d'angoisse. Le jeune homme avait pris un sentier conduisant à la Péruse, et il s'y rendait en courant, sans regarder derrière lui.

Cette fois, le malheureux père ne pouvait plus douter : son fils allait se jeter à l'eau. Aussi vif que s'il eut retrouvé ses jambes de vingt ans, Rivollier coupa au plus court, afin d'être rendu au ruisseau avant Camille. Un léger tapis de neige amortissait le bruit de ses pas, et une haie le couvrit d'un manteau d'ombre, qui le protégea contre les indiscrets rayons de la lune. Arrivé à la Péruse, Rivollier se blottit derrière un saule, devant le mur qui séparait le ruisseau de la prairie.

Une minute après, Camille arrivait à son tour. L'enfant sanglotait tout haut et il avait

les mains jointes, comme pour prononcer une prière.

Tout à coup il tomba à genoux sur la neige, sa tête se pencha sur sa poitrine, ses deux mains s'élevèrent vers le ciel. Un nuage couvrit la lune au même instant, faisant déjà ressembler la silhouette du désespéré à une ombre de trépassé.

— Pardon, cher papa ! pauvre papa ! Pardon, maman ! Pardon... tous... tous !

Puis, comme s'il eut douté de lui, comme s'il eut craint de faiblir au moment suprême, il se leva et s'attacha une lourde pierre à la jambe, pour se maintenir au fond de l'eau. Le froid lui avait rendu les mains gourdes, et son travail allait lentement. Enfin, tout fut terminé ; il essaya de se hisser sur le mur derrière lequel l'attendait l'éternité, le repos, l'oubli... Il était sur le mur, prêt à plonger ; il ferma les yeux et voulut s'élancer dans le liquide?...

Mais il se sentit retenu par derrière. Il tressaillit et se retourna au son d'une voix connue qui murmurait avec des sanglots :

— Que fais-tu ? malheureux enfant ! Tu ne sais donc pas qu'il y a aussi quelqu'un qui t'aime, toi... ?

Reconnaissant son père, l'enfant fondit en larmes.

— Oh ! pardon, papa... je t'aime bien aussi... mais je ne peux plus... je ne peux plus... c'est plus fort que moi !

— Allons, viens, et ne recommence jamais... si tu tiens à ce que je vive...

Et ils rentrèrent chez eux, aussi tristes l'un que l'autre, car Céline ne put s'empêcher de dire, en voyant la figure bouleversée de son mari :

— Je crois que la maladie est contagieuse : les voilà fous tous deux !

Depuis son accident, Claudine n'avait pas recouvré l'usage de la parole. Elle était restée paralysée d'une partie du corps. C'était, suivant l'expression du baron, une statue possédant une âme ; l'intelligence était restée intacte dans les ruines de la matière ; et cette intelligence, ne pouvant plus se manifester autrement que par le regard, mettait dans les yeux de la jeune fille une telle concentration de pensée, une telle intensité de flammes qu'il était presque impossible d'en supporter le choc.

Les semaines filaient sans apporter de soulagement à l'infirmité de Claudine ; aussi la malheureuse avait-elle fait le sacrifice de ses dernières espérances. Le printemps avait succédé à l'hiver ; les premières feuilles faisaient éclater les capsules d'or des marronniers, vivants écrins bourrés d'émeraudes et de diamants liquides. Chaque jour, maintenant, Marie Dubourdin, définitivement installée dans la cuisine de la Chesnaye pour y remplacer la cuisinière défunte, chaque jour, Marie



roulait le fauteuil de Claudine sur une terrasse ayant vue autour de la vallée qui s'étend de Montjean à Londigné. Là, Claudine promenait son regard dans le fouillis des oseraies et des saules, essayant de retrouver, dans les sentiers déserts, la trace à jamais disparue de ses premiers pas. Elle caressait de l'œil les ormes et les chênes, taillés en têtards, où jadis une petite paysanne, en gros sabots et en robe d'indienne à grands ramages, dénichait les covées de mésanges et de merles, à la saison embaumée qui pique des fleurs roses d'églantiers dans la dentelle blanche des aubépines. Que de frais souvenirs dormaient dans cette vallée ! quelle délicieuse adolescence envolée pour toujours !

Cependant, Claudine, malgré les soins dont l'entouraient les châtelains de la Chesnaye, était loin d'être heureuse. Le bonheur naïf et confiant, pour elle, n'était plus qu'un souvenir. Son amour, hélas ! n'avait pas voulu disparaître avec les mouvements du corps : Claudine aimait toujours, et l'impassibilité de sa chair morte supportait de douloureuses épreuves. Louis et Jeanne avaient continué leur liaison ; ils échangeaient de tendres paroles, de troublants souvenirs et d'inquiétants

espoirs devant l'infirmes, ne se gênant aucunement pour se dévorer de baisers devant elle. Car, pour ces deux amants, Claudine devait avoir perdu la raison avec ses forces, son œil hagard en faisait foi, la jeune fille devait être incapable de discerner ce qui se passait autour d'elle. Claudine ne les gênait donc en aucune sorte ; au contraire, ils recherchaient sa société pour empêcher tout soupçon de naître dans l'esprit du baron. Devant Claudine, ils étaient rassurés sur la quiétude de monsieur de Morlange ; leur conscience se retranchait derrière ce témoin muet, et le secret de leur amour coupable était certain de n'être jamais dévoilé.

Oh ! lorsqu'ils s'embrassaient passionnément devant leur ex-servante, s'ils avaient pu savoir ce qui se passait dans son âme, comme ils auraient regretté leurs indiscrètes confidences ! comme ils auraient retenu leurs aveux de tendresse ! comme ils auraient caché leurs désirs lubriques ! Mais, ils n'osaient plus se voir autre part que devant elle ; ils avaient même abandonné leurs anciennes promenades dans les bois avoisinants. Avant la faute, ils ne se quittaient pas une minute : on les voyait ensemble à la Grandière, sur les rives de la Péruse, sous les arbres du parc, et jamais la

pensée que l'on pouvait jaser sur leur intimité ainsi mise à découvert ne leur était venue. Depuis la chute, ils redoutaient d'être vus ensemble ; ils se cachaient à tous les yeux du dehors ; ils affectaient, l'un pour l'autre, la plus profonde indifférence, si, par hasard, ils se trouvaient sous un regard autre que celui de Claudine.

On devine les tourments qu'ils infligeaient ainsi à la pauvre fille. Son cœur saignait devant cette vision d'amour dont elle était jalouse ; son âme vibrait aux doux mots, comme un vase d'airain dans lequel on laisse tomber une pièce d'or ; toute sa chair frémissait au bruit des baisers qui résonnaient joyeusement dans le silence. Et c'était un martyre qui recommençait sans cesse : les amants ne se voyant plus que devant elle, ou, le soir, à la dérobée, un quart d'heure dans la chambre de Louis...

Si le baron eut été plus clairvoyant, il n'aurait pas manqué de s'apercevoir des changements brusques qui s'étaient opérés dans la conduite de ses enfants et, probablement, il en eut recherché les causes. Mais, monsieur de Morlange était une de ces créatures franches et foncièrement honnêtes sur lesquelles le soup-

çon n'a aucune prise. Le vieux gentilhomme continuait son petit train-train de vie paisible : le matin, il s'occupait dans sa bibliothèque ; l'après-midi, il faisait sa promenade ; le soir, en compagnie de ses enfants, il causait une heure au salon ; puis, à dix heures, il se couchait. Quand la journée lui paraissait trop longue, il venait trouver Claudine sur la terrasse et, avec sa manie de discourir quand même, manie dont souffrent tant de vieillards, il racontait ses projets littéraires à la pauvre infirme. Depuis un mois, il s'était passionné d'archéologie, de monuments antiques. Justement, à huit kilomètres de Montjean, sur le revers de l'ancienne route de La Rochelle à Limoges, dans un coin de forêt épargnée par les siècles, se dressait un vieux monument druidique, magnifiquement conservé, que le baron voulait faire acquérir par la Société des Antiquaires de l'Ouest. Ce monument, un dolmen splendide mesurant sept mètres cinquante centimètres de longueur, est un des rares échantillons du culte druidique que le temps nous ait conservés. A l'époque de ce récit, la table du dolmen était encore intacte ; mais les bassins de pierre, dans lesquels les druides préparaient leurs ablutions pour faire

le sacrifice des victimes, avaient été enlevés par un riche propriétaire des environs qui les avait pris pour servir d'auges à ses bestiaux. Craignant qu'un autre paysan barbare ne fit subir le même sort aux restes du dolmen, le baron avait résolu de placer la Pierre-Pèse — c'est le nom du dolmen — sous la haute protection des Antiquaires. C'était à cela qu'il s'occupait, et cette question faisait généralement les frais du monologue que monsieur de Morlange débitait devant Claudine. Le mémoire à composer lui donnait beaucoup de mal ; ce n'était plus une juxtaposition de phrases à opérer, comme dans le travail historique, il fallait que tout sortît du cerveau du baron, cerveau rebelle à ce genre de travail. Aussi, pour remplacer les arguments qui ne venaient pas, l'antiquaire improvisé remplaçait les raisons par des mots techniques, pris au hasard dans un dictionnaire spécial. Bien que les monologues du baron, roulant toujours sur ce sujet aride, fussent médiocrement intéressants, Claudine n'en était pas moins reconnaissante à monsieur de Morlange, car ils prouvaient à la jeune fille que son vieux maître pensait quelquefois à elle. Alors, son regard intelligent se portait sur monsieur de Mor-

lange, l'enveloppant d'une amitié respectueuse et attendrie. Peu à peu, le vieux châtelain avait compris l'éloquence de ces regards, et la pitié qu'il avait jusque-là ressentie pour la jeune fille se changeait en une sympathie très sincère et très vive.

Les premiers jours de sa maladie, Claudine avait voulu retourner dans sa famille, afin de mourir sous le toit natal. Puis, elle avait pensé à son enfant, qu'elle ne verrait plus, au jeune homme qu'elle aimait, et qu'elle ne retrouverait qu'aux côtés de madame Jeanne, sa maîtresse : ces considérations l'avaient décidée à accepter les propositions charitables de monsieur de Morlange. Au moins, là, à la Chesnaye, elle aurait sous les yeux les deux êtres qu'elle aimait le plus au monde : son enfant et l'autre, le jeune homme.

Cependant, quand elle avait pris cette résolution, elle ne se doutait pas des tortures qui lui étaient réservées au château. Voir monsieur Louis embrasser l'autre, n'était encore qu'un mal prévu, tandis que...

Marie Dubourdin, la nouvelle cuisinière, en vraie paysanne sournoise et bête qu'elle était, s'amusait à faire souffrir son ancienne camarade, jalouse de la voir traiter, à la Chesnaye,

comme une personne de la famille. Ce que la paysanne avait trouvé de meilleur pour assouvir la haine qu'elle avait vouée à Claudine, avait été de semer, dans le cœur du jeune Henry, des graines de son inimitié à elle, afin de faire souffrir davantage l'infirmes. Elle avait remarqué de quels yeux amoureux Claudine couvait l'enfant, de quelle attention elle l'entourait quand on le lui donnait à garder sur ses genoux, et, de cela, Marie avait déduit que Claudine devait adorer le bébé, que ce serait une bonne vengeance de faire haïr l'infirmes par l'enfant.

Malheureusement, le petit être se prêtait inconsciemment à ces basses œuvres. Il apprenait des syllabes qu'il ne comprenait pas encore et il les répétait à celle qu'il ne pouvait reconnaître pour sa mère véritable.

— Allons, dis que l'idiote est une vilaine bête ? disait Marie.

— Do.. do, bê.. bête ! répétait le pauvre petit.

Claudine supportait stoïquement ces douleurs-là. Puisque Dieu lui permettait encore de voir son enfant, elle n'avait rien à reprocher au Ciel, pas même la haine sottre et injuste que l'autre misérable essayait de faire

germer dans le cœur du cher petit être. Elle pardonnait d'avance à l'enfant tout ce qu'il pourrait lui faire souffrir : elle-même ne l'avait-elle pas aimé trop tard ? Qu'importait qu'elle l'adorât maintenant, si elle ne l'avait aimé que longtemps après sa naissance ? Mais, en ce moment, elle se rattrapait du passé en l'aimant davantage. Sa maternité se réveillait si impérieuse, que depuis quelques jours elle souffrait moins lorsqu'elle voyait Louis et Jeanne se dévorer de baisers à côté d'elle. La femme disparaissait définitivement devant la mère ; ce qui en restait encore transformait la jalousie autrefois vouée à madame Jeanne en une sorte de respect reconnaissant pour le bonheur que la châtelaine assurait au cher petit être.

D'ailleurs, les mots grossiers qu'Henry prononçait à l'adresse de Claudine, étaient, aux yeux de la mère, une expiation à subir pour les fautes et les erreurs passées. Hélas ! pendant les premiers temps de son amour pour monsieur Louis, elle avait un peu négligé le bébé : la Femme rendait alors celui-ci responsable de l'indifférence que monsieur Louis manifestait pour elle ; ensuite, n'était-il pas l'enfant de l'autre ? de celle qui accaparait



l'amoureux tout entier ? autant de causes pour que le jeune être fût un peu dédaigné. Tout cela revenait opiniâtrement à l'esprit de Claudine ; sa conscience de fille simple transformait ces peccadilles en crimes irrémissibles, lui répétant à satiété :

— Mauvaise mère ! tu as été une mauvaise mère.

Quand l'enfant lui criait de sa voix douce :

— Sa-sale la bê-bête... et qu'il se reculait d'elle en tremblant, Claudine priait ardemment le ciel de faire cesser le châtement ; et ses bons yeux doux s'emplissaient de larmes. Mais elle gardait, elle essayait de garder toute sa peine pour elle, ne voulant pas en attrister ses bienfaiteurs ; car tout ce qu'il y avait eu de dévouement et de délicatesse dans l'honnête famille des Bineau s'était réfugié dans le cœur de la malheureuse Claudine, lors de sa naissance.

Pierre, l'aîné, ayant pris l'avarice, elle, la dernière venue, avait dû se contenter de la bonté et de l'esprit de sacrifice.

Camille avait promis de ne jamais recommencer sa tentative de suicide.

Il n'était pas guéri, cependant. Il aimait toujours, et plus fort que jamais, celle qui le rendait si malheureux.

Maintenant, que la Petite avait fait sa première communion, elle ne rêvait plus que galants, elle faisait des prodiges pour que les jeunes gens la remarquassent. Il n'y avait pas une fête, pas un bal, pas une partie joyeuse sans qu'elle en fut. Cette gamine de treize ans avait un diable au corps qui en imposait aux autres jeunes filles plus âgées qu'elle ; elles riaient bien de ses coquetteries, elles se moquaient bien un peu de ses prétentions : mais, cela les amusant, elles se gardaient bien de traiter la gamine autrement qu'en jeune fille qui peut véritablement s'attendre au mariage.

Son petit amoureux, Camille, était désolé de tout cela. Autrefois, il la voyait à l'église ; maintenant, en grande personne, elle affectait un certain dédain pour les cérémonies religieuses, n'y paraissant plus que rarement, les

jours de fête. Camille en éprouvait une grande déception ; car sa situation à l'église lui permettait de se mettre en évidence, et la jeune fille était obligée de le regarder. Sous sa pourpre d'enfant de chœur, le garçon avait un petit air doux et triste de vieil abbé que les dévotes attribuaient à ses sentiments religieux, quoique, cependant, la religion n'eut rien à voir dans cette attitude émue. Le vieux prêtre ne s'y trompait pas, lui ; à force de constater les distractions du petit homme, en le voyant rêver des heures entières l'œil perdu dans le vague, l'abbé Martin devinait qu'un chagrin secret minait le cœur de l'enfant. Ce chagrin devait avoir quelque chose de honteux : l'enfant s'appliquant à le cacher. De là à deviner la nature de ce chagrin, il n'y avait qu'un pas. Ce pas, le prêtre l'eut vite franchi.

— Mon petit ami, fit-il un jour à Camille, peux-tu me dire ce qui te rend rêveur et triste comme cela ?

Camille rougit sans répondre.

Affermi dans ses suppositions, l'abbé Martin reprit d'un ton doctoral et paternel à la fois :

— Gardez-vous, mon jeune ami, de trop vous appuyer sur les désirs que vous aurez conçus sans me consulter, de peur que vous

ne vous en repentiez ensuite, et que ce qui vous plaisait au commencement, et que vous recherchiez comme le meilleur, ne vienne à vous déplaire. Car il ne faut pas suivre tout d'un coup toutes les affections qui vous paraissent bonnes, comme il ne faut pas fuir dès l'abord toutes celles qui semblent mauvaises. Il est bon quelquefois d'user de retenue, même dans les bonnes résolutions et dans les bons désirs, de peur que par trop d'empressement vous ne tombiez dans les distractions de l'esprit, ou que par un zèle mal réglé vous n'apportiez du scandale, ou que la résistance que vous trouverez dans les autres ne vous trouble et ne cause votre perte...

Comme Camille rougissait de plus en plus, le vieil abbé ajouta :

— Maintenant, mon cher enfant, que je vous ai donné les conseils du prêtre, je vais, mon jeune ami, te formuler les conseils du camarade. Ton jeune âge t'a sans doute précipité dans un abîme que ton orgueil ne veut pas avouer : un caprice du cœur, une passionnette d'enfant... Rappelle-toi, mon pauvre enfant, que c'est là le chemin qui conduit à toutes les folies et souvent à une mort honteuse couronnant une vie remplie de désastres...

Allons, parle, confie-moi tes peines, toutes tes peines, si tu veux que je t'indique le meilleur remède à employer... Tu ne dis rien?... Me serais-je trompé? Serait-ce de mauvaises lectures qui te troubleraient la cervelle?... des livres pris au château pour ton père?... Dis-moi ce que tu as lu...

— Villon, Chénier, Musset, Emile et Antony Deschamps, Coppée...

— Hum! hum!... cela ne m'indique pas ton mal!

— Je voudrais être poète! répondit simplement Camille en tournant le dos au prêtre abasourdi.

A quelques jours de là, de sa terrasse, Claudine vit un jeune homme qui tournait dans la vallée autour d'un buisson placé à une centaine de mètres de lui. De ce buisson s'élevait un chant langoureux, une chanson d'amour sans doute, car un troupeau éparpillé dans la prairie annonçait qu'une bergère était derrière l'aubépine, demandant à cet ombrage un abri contre les derniers rayons du soleil au déclin. Tandis que la voix soupirait sa chanson plaintive, que les brebis regardaient, tête baissée, un vieux chien noir marchant à pas comptés sur la lisière de la propriété voi-

sine pour la protéger contre l'atteinte du troupeau, le promeneur mystérieux remarqué par Claudine continuait silencieusement sa marche. Parfois, il s'arrêtait pour cueillir une pâquerette, qu'il effeuillait ensuite : *Je t'aime... un peu... beaucoup... passionnément...? Pas du tout !* Puis, regardant le ciel, après avoir lancé un coup d'œil dans la direction où la voix se faisait entendre :

... Il est parti celui que mon cœur aime !  
Reviendra-t-il ?... Je voudrais le savoir...

il reprenait sa route, comme attiré par une force invincible vers le buisson qui formait le centre de la circonférence parcourue.

De l'endroit où le fauteuil de l'infirmes était placé, l'œil pouvait tout voir, si l'oreille ne pouvait tout entendre, et Claudine ne se faisait pas faute de contempler un manège qui l'intéressait davantage à chaque minute. Car le promeneur, après avoir accompli trois fois autour du buisson une circonférence dont le rayon s'était rétréci à chaque fois, donnait maintenant à sa promenade la direction d'une spirale aboutissant aux ombrages sous lesquels chantait la bergère :

— Sur le minuit, qui donc frappe à ma porte ?  
— C'est votre amant ! belle, réveillez-vous...  
— Mon cœur de joie et d'amour se transporte !  
Oh ! c'est bien lui qui tombe à mes genoux.  
Embrasse-moi... cher amant que j'admire !  
Dieu tout-puissant, vous comblez mon espoir !  
Car, maintenant je ne pourrai plus dire :  
Reviendra-t-il ?... Je voudrais le savoir !...

... Malgré elle, Claudine comparait ce marcheur à un oiseau fasciné par un reptile. Elle avait, dans son enfance, remarqué des oiseaux qui poussaient des cris désespérés ; leurs plumes se dressaient toutes droites sur leurs corps ; ils se débattaient, ils essayaient de s'envoler sans perdre de vue un point déterminé ; mais leurs efforts, si puissants fussent-ils, étaient vains : ils tournaient obstinément dans un cercle qui allait toujours se rétrécissant, jusqu'à ce qu'ils ne pussent plus bouger. Alors, l'oiseau se taisait ; ses ailes seules battaient avec rage, attestant encore la vie ; puis, bientôt, tout avait disparu, et, s'il y avait d'autres oiseaux dans le voisinage, ils s'enfuyaient à tire-d'aile, jetant l'alarme aux alentours de la scène que nous venons de décrire. Si l'on allait visiter l'endroit exact où l'oiseau avait disparu, on y trouvait généralement une vipère engourdie. Ce qui faisait dire

aux vieilles gens, toujours superstitieux, que certains oiseaux ne meurent pas, qu'ils se changent en vipères.

C'était à cela que pensait Claudine en voyant la scène qui se passait au fond de la vallée. Seulement, ce que l'infirmes ou du moins ses yeux ne lui disaient pas, c'était que l'oiseau avait nom *Camille*, que la vipère portait le sobriquet de *La Petite* et que la puissance fascinatrice qu'elle employait pour amener à elle sa victime, s'appelait : l'amour !

Pauvre oiseau ! il tournait toujours... semblant redouter quelque chose de définitif et d'irréparable. Les pâquerettes variaient leurs réponses, en sorte que l'amoureux ne prenait pas pour lui les présages douloureux. Enfin, parvenu à une courte distance du buisson, du côté faisant face à la vipère — pardon, à la Petite — celle-ci arrêta son chant :

... On peut mourir d'amour,  
On peut mourir d'amour !

et fit sans doute signe à sa victime d'approcher : car bientôt on ne vit plus que le troupeau pâture sous la surveillance étroite du grand chien de garde.



Claudine allait s'apitoyer sur cette disparition, lorsque la voix rude de Marie Dubourdin cria sur la terrasse :

— Est-ce qu'il plairait à mademoiselle Trop-Gâtée de jeter un coup d'œil sur monsieur Henry ?... Madame Jeanne va faire un tour de promenade avec monsieur Louis, et moi je n'ai pas le loisir de m'occuper du mioche...

Puis ironiquement :

— A moins que la fille à Grognon, une *particulière* qui a rôti le balai par tous les bouts, ne se trouve trop grande dame pour s'occuper de l'enfant de ses maîtres !

Ce disant, la cuisinière posait l'enfant sur les genoux de l'infirmier.

Claudine arrondit ses bras autour de la taille du bébé, dédaignant d'adresser un regard de reproche à l'ignoble fille qui l'insultait aussi lâchement. Cette imbécile devenait trop bête avec sa jalousie ! le mieux était de la laisser se guérir elle-même avec le temps.

En se voyant abandonné sur les genoux de celle qu'on l'apprenait à haïr, le bébé se mit à pleurer, tendant ses bras vers Marie qui s'éloignait en ronchonnant :

— Reste avec elle !.. Puisque tes imbéciles de parents l'aiment tant, essaie de faire comme

eux... avant qu'elle crève ! si toutefois il y a un bon Dieu pour nous en débarrasser.

Et Marie Dubourdin sortit là-dessus, fermant violemment la porte derrière elle.

Restée seule, l'infirmes voulut consoler l'enfant. Elle mit, pour cela, toute son âme dans ses yeux, essayant d'imprimer un sourire sur sa face aux muscles rebelles. Elle crut que la tendresse qu'elle avait pour son enfant, l'amour dont elle l'enveloppait pourraient accomplir le miracle d'une résurrection. Mais, malgré ses efforts, sa figure dut rester immobile, car l'enfant ne s'arrêta pas de pleurer, essayant au contraire de s'échapper des bras qui le retenaient.

A ce moment, Claudine aperçut Louis et Jeanne qui descendaient vers la vallée, se regardant avec admiration, se serrant les mains en des étreintes passionnées. La jalousie d'un amour mal éteint reparut soudainement. Un sanglot monta aux lèvres de la malheureuse et une larme mouilla le bord de ses paupières. A l'impuissance physique se joignait l'impuissance morale ; la douleur réelle venait se mettre en travers de la joie factice. *Vouloir* et *pouvoir* n'avaient jamais paru plus distincts qu'en ce moment, pour cette mère qui, au

lieu du rire qu'elle appelait pour consoler son enfant, ne trouvait que des larmes pour le désespérer !

Le bébé pleurait toujours.

Avant il était mécontent ; maintenant il était effrayé.

— Ma vie pour un baiser ! ont répété bien des gens. Claudine, elle, demandait un sourire et n'offrait rien en échange.

— Mon Dieu ! de grâce ! donnez-moi un sourire !

Malgré sa douleur, cette mère demandait un sourire pour consoler son enfant, et le Ciel le lui refusait. Les efforts surhumains qu'elle faisait ne parvenaient qu'à lui contracter la face, qu'à lui faire faire d'horribles grimaces. Devant ce spectacle inattendu, le petit être se calma, regardant curieusement ces contorsions faciales qu'il croyait faites avec intention. Puis, avec le brusque revirement de son âge, il arrêta ses pleurs et se mit à battre des mains, prodigieusement amusé par la laideur de sa mère.

— Encore ! encore ! fit-il de sa voix douce et hésitante.

L'infirmes comprit que ses efforts réussissaient à la transformer en monstre ridicule,

mais qu'importait ? puisque le résultat était celui qu'elle avait espéré. Qu'importait qu'un démon remplaçât l'ange ? pourvu que l'enfant se consolât.

Fallait-il qu'elle l'aimât, cette chair de sa chair, pour supporter sans se plaindre toutes les tortures qu'elle lui imposait ! D'abord la honte ; puis la renonciation à un violent amour succédant au sacrifice qu'elle avait fait de sa maternité ; car, après avoir pesé quel était le véritable intérêt de son enfant, Claudine avait été forcée de convenir que le petit serait plus heureux avec sa famille supposée qu'avec sa famille véritable. D'un côté : fortune, bien-être, honneur, avenir assuré ; de l'autre : pauvreté, déshonneur, misère certaine. Aucune hésitation possible : le devoir était tout tracé, l'amour maternel devait s'y conformer. Quelque pénible qu'était ce devoir pour un cœur de mère, Claudine voulait le remplir jusqu'au bout. Sa douleur à elle était le bonheur de son enfant, son silence renfermait l'avenir du petit Henry. Aussi la vieille Agathe pouvait dormir en paix dans le cimetière du village : son secret serait aussi bien gardé que si elle l'eut emporté avec elle dans la tombe.

Toute sa vie, la morte avait aimé quelqu'un en silence ; elle n'avait pas hésité à commettre une infâmie pour donner un peu de joie à la personne ainsi aimée, ne remarquant pas que ce bonheur qu'elle voulait donner à quelqu'un, elle le dérobait à un autre être qu'elle sacrifiait inconsciemment. Claudine avait été la chair que l'on broie, le sang que l'on offre en sacrifice ! Une fatalité l'avait amenée à la Chesnaye ; mais cette fatalité terrible devait être l'expiation de sa première faute, puisqu'elle seule devait en souffrir, la pauvre fille tombée.

Cependant la dernière forme du châtement était bien pénible pour Claudine, ce châtement était presque au-dessus de ses forces, de sa patience d'âme résignée. Qu'était-ce que la honte de la jeune fille, la laideur de l'amoureuse, qu'était-ce que tout cela devant le désespoir de la mère haïe de son enfant ? Oh ! le pauvre petit, saurait-il jamais de combien de tristesses sa joie était née ! Saurait-il jamais à quel renoncement sublime il devait l'honneur ! Apprendrait-il un jour toute l'amitié, tout le dévouement, tous les sacrifices qu'il payait actuellement de sa répulsion inconsciente ?...

Dernier sacrifice, suprême immolation, Clau-

dine désirait que l'enfant n'apprit jamais ces choses afin de lui épargner tout remords dans l'avenir. Puisqu'elle était seule coupable, que Dieu se vengeât sur elle seule, qu'il déversât dans le cœur de la mère tous les maux qui étaient réservés à l'enfant et qu'il ne laissât à cet enfant qu'un bonheur sans regrets, un bonheur immense, infini, incommensurable.

Pendant que l'infirmes songeait ainsi, Henry s'était endormi sur ses genoux, sa petite tête posée entre les seins qui l'avaient nourri. Quel spectacle est plus beau, quelle vue est plus attendrissante que celle d'un enfant qui sommeille ? Son dernier geste a mis à nu l'éblouissante blancheur de ses cuisses ; ses petites mains étreignent encore le joujou qui, le premier, frappera ses yeux au réveil ; sa bouche, mi-ouverte, laisse passer un souffle parfumé, qui semble exhalé par le bouquet de roses qui fleurit sur ses joues ; une boucle blonde se balance sur son front comme pour chasser une abeille indiscreète, qui voudrait se poser sur cet enfant, fleur énorme, divine fleur pétrie par Dieu dans une matière idéale !

Attendrie, et consolée à l'avance des peines futures par le spectacle qu'elle avait sous les yeux, Claudine déposa un baiser sur le front du

petit être, un long baiser que la boucle blonde n'essaya pas même de réprimer, car elle savait que l'enfant qui dort n'a rien à redouter de la douceur bienfaisante des lèvres de sa mère.

Quand elle releva la tête, la pauvre infirme aperçut deux amoureux qui passaient auprès du buisson d'où, un instant plus tôt, un reptile fascinait un oiseau ; et ces deux amoureux Claudine eut vite fait de les reconnaître. C'étaient Louis et Jeanne.

Mais la pauvre mère était désormais garantie contre toute nouvelle morsure de la jalousie ; son enfant était là pour la protéger, pour donner une issue à sa passion débordante.

Aussi, elle murmura, tout en laissant couler des larmes reconnaissantes :

— Mon Dieu !... si vous le vouliez !... Il me serait bien doux de mourir en ce moment !

Faute de galant plus sérieux, la Petite avait appelé Camille.

Celui-ci s'était empressé d'accourir à cet appel et, en arrivant près de la fillette, il lui offrit, d'un mouvement embarrassé, le bouquet de bluets, de coquelicots, de pervenches et de pâquerettes qu'il avait composé pour elle.

La Petite, après diverses simagrées coquettes, mit le bouquet à son corsage et dit au jeune garçon en le fixant hardiment dans les yeux :

— Alors, c'est bien vrai ?... Tu veux toujours être mon amoureux ?...

— Pourquoi me plaisantes-tu toujours ? répondit Camille, si tu savais comme tu me fais souffrir !...

— Quel âge as-tu ? demanda la fillette, à travers les grelots de son rire clair et mutin.

Sans répondre, Camille mit la main à sa poche. Il en sortit une enveloppe, bien timidement, et il se mit à la tourner, à la re-



tourner dans ses doigts; ne sachant comment s'y prendre pour l'offrir à la jeune fille.

Tout à coup la Petite vit la suscription :

*A mademoiselle*

*Mademoiselle Eugénie Bordet  
dans sa famille*

à MONTJEAN

*par Ruffec (Charente)*

— Tiens ! une lettre ! C'est pour moi ?..  
Donne !..

C'était la première lettre d'amour que la Petite recevait. Sans s'en douter, Camille venait de faire là un coup de maître. L'orgueilleuse et coquette fillette était ravie de l'attention du jeune garçon. Ah ! elle aussi, maintenant, elle aurait des lettres d'amour ! elle pourrait les faire voir aux amies, ce qui les ferait crever de dépit et de jalousie... Une lettre d'amour... une lettre d'amour !

Elle n'en pouvait revenir.

— Tiens ! viens que je t'embrasse ! dit-elle, en faisant asseoir Camille à ses pieds et en lui effleurant vivement la joue avec ses lèvres.

Cependant, elle aussi, elle tournait et re-

tournait le carré de papier dans ses mains, murmurant en elle-même : « Oh ! comme c'est bon !... une lettre d'amour ! » Et, dans son ravissement, elle oubliait de lire ce que contenait la lettre ; elle songeait qu'elle aurait désormais des secrets — comme une grande fille — ; elle cherchait dans quel lieu et comment elle pourrait cacher cette lettre. Avoir quelque chose à cacher ! voilà un rêve, pour une fillette qui se sent devenir femme. Elle embrassait le morceau de papier, elle le caressait de sa joue : en le voyant, ses yeux pétillaient de joie enfantine...

Elle le cacherait dans sa paillasse !... Non, il serait mieux sur son ciel de lit... Ah ! était-elle sotte ! il valait mieux conserver cette lettre dans le corsage... entre la chemisette et la peau.

— Une lettre d'amour... Tiens ! tiens ! tiens !...

Et, ce disant, elle embrassait le chiffon de papier avec de suaves baisers d'amoureuse ravie.

Emu, Camille s'était assis à côté de la fillette.

Il tremblait... plus qu'un soldat devant la mitraille, plus qu'un prêtre devant un sacri-

lège : autant qu'un amant devant sa première maîtresse. Son regard s'était posé sur une fleurette, que le vent du soir courbait en passant, et son bras avait enlacé amoureusement la taille de la jeune fille... Il tremblait... Lentement, sa tête s'était appuyée sur l'épaule de sa compagne, respirant avec trouble ce divin parfum de la femme aimée, essuyant avec émoi le contact des cheveux fous qui venaient jouer sur sa joue... Il tremblait ! Dans sa poitrine, son cœur battait à l'unisson de l'autre cœur qu'il sentait... là... sous sa main... Un immense bonheur l'envahissait... Son corps se fondait au contact du corps de celle qu'il adorait... il lui semblait que la forme de femme qui se serrait contre lui se volatilisait... qu'elle l'emportait avec elle dans un monde fantastique et délicieux, dans un monde fait de tous les ravissements... Alors... plus tremblant que jamais... il ferma les yeux... Son oreille lui transmit des chants ineffables... Sa lèvre se ferma sur un satin vivant qui donnait toutes les ivresses... tandis que tous les parfums les plus doux venaient flatter son odorat et que quelque chose d'ailé, de subtil, d'inexprimable transportait son être dans les étoiles...

La fillette lisait :

— *O mon ange adoré ! fleur de mes nuits !  
rayon de mon aurore... je voudrais t'écrire  
une longue lettre pour te faire éprouver tout  
ce que j'éprouve, voir tout ce que je vois, de-  
viner tout ce que je rêve... mais je ne trouve  
que trois mots à te dire, malgré l'essaim de  
pensées qui bourdonne dans ma tête en feu...*

*Ces trois mots, je te les écris, parce que je  
n'oserais jamais les prononcer devant toi...  
Ecoute, mon cher trésor, les voici, répétés  
trois fois, pour que tu puisses les apprendre  
par cœur... et me les redire :*

*Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !*

*A toi pour l'éternité.*

CAMILLE.

— *Quoi ! rien que cela ? Tu ne m'en mets  
pas plus long ?... C'est tout ?...*

La Petite regarda son ami, appuyé sur elle.  
Quoique il eut les yeux fermés, deux grosses  
larmes avaient soulevé ses paupières et lui  
descendaient sur les joues — perles que ne  
sauraient payer tous les diamants du globe.

Alors... alors... que se passa-t-il entre ces  
deux enfants ?

Il nous serait difficile de l'expliquer. La fillette posa la fleur rose qui était ses lèvres sur le front du garçonnet... et ils se turent, fermant les yeux, tandis que le troupeau venait, sous la garde du chien, contempler les amoureux et leur dire que là-haut, pour leur faire fête, Dieu allumait un incendie de cierges célestes.

Sur l'autre penchant de la vallée, Louis et Jeanne se dévoraient du regard. La main dans la main, les yeux dans les yeux, et des flammes amoureuses plein le corps, les deux amants se répétaient des choses qu'ils savaient l'un et l'autre depuis longtemps. Mais l'amour ne dédaigne pas le rabâchage : il y a certaines phrases que l'on est toujours heureux d'entendre. Louis parlait du passé. Jeanne parlait de l'avenir. Quand l'un disait : *Te souviens-tu ?* l'autre répondait : ...*Encore !*

L'amant était quelque peu effrayé des allures de sa maîtresse. Il n'eut pas été fâché que le terrible correctif : *Je te veux !* perçât moins sous la divine phrase : *Je t'aime !* L'esprit gâtait la lettre. La satiété de l'un commençait à se dresser devant le désir de l'autre. Louis approchait de l'instant où l'on murmure : *Je suis las !* à la bouche qui essaie de

vous embraser en soupirant son éternel :  
*Encore !...*

— Vois-tu, disait Jeanne, tes baisers me sont indispensables. Ils sont le feu tenant en fusion le plomb fondu qui me court dans les veines !... Oh ! oui... je t'aime... tout entier... avec mon corps et avec mon âme... Je voudrais te tenir encore, toujours, éternellement dans mes bras... Mon amour n'est pas fait d'illusions, il ne vit pas de sentimentalisme : il lui faut la réalité brutale, entière, complète... Oh ! m'amour ! si tu savais, si tu pouvais savoir l'extase où tes baisers me plongent ! Le jour, je les espère ; la nuit, j'en rêve... Ce n'est pas un bonheur qui s'exprime avec des mots : c'est quelque chose d'infini et d'indéfinissable, quelque chose qui n'a de nom en aucune langue, puisque, en ces moments-là, l'amour en crée une à laquelle mon bonheur emprunte des mots inconnus... que toi seul comprends... et que, cependant, tu ne pourrais traduire...

— Oh ! m'amour ! un baiser !... Donne-moi tes lèvres... que je les dévore !

— Ma Jeanne chérie... dit le jeune homme en collant sa bouche sur la bouche de sa maîtresse.

— O mon Louis adoré ! dis-moi que tu

m'aimes, dis-moi que tu m'aimeras toujours !

— Je t'aime... je t'aimerai toujours !... Si je ne te le dis pas plus souvent, c'est parce que le silence est le langage le plus expressif de l'amour... La passion est un culte dans lequel le regard officie... Oui, ma Jeanne, je t'aime... je t'aimerai éternellement... Je t'aime comme je n'ai jamais aimé...

La jeune femme se plaça devant son compagnon, enfonçant son regard enflammé dans les yeux du jeune homme. Elle se taisait ; mais son souffle sifflait en passant dans sa gorge, et son cœur battait avec rage ; ses seins se soulevaient en mouvements réguliers ; ses yeux, aux prunelles fauves enchassées dans deux saphirs, luisaient violemment à travers l'eau qui essayait de les amollir...

Un bouquet de saules cachait les amoureux à tout regard indiscret. Une épaisse couche de verdure faisait un tapis moelleux, piqué de fleurs, où les pas enfonçaient. Sur le ruisseau, des lentilles d'eau s'éclairaient de fleurs pâles, probablement des nénuphars, que le saut d'une grenouille effrayée secouait des remous de l'onde. Le silence était partout. L'ombre descendait des branches, voluptueuse et tentante. Un parfum de vie saine et forte montait de la

vallée, ainsi que du vase perdu dans un coin du harem s'échappe la griserie d'un encens qui fait aimer.

— Louis ! soupira la jeune femme d'une voix morne et languissante.

— Jeanne...

Ils s'étaient compris à demi mot et leurs lèvres s'étaient de nouveau rencontrées. Le jeune homme sentait une grêle de baisers s'abattre sur lui, des baisers fous, mordants comme des sangsues. Dans ces moments-là, la maîtresse était une tigresse lâchée, une furie écumant et se précipitant sur l'amant comme sur une proie à dévorer. Sa chevelure blonde s'éparpillait en un voile soyeux, destiné à cacher les contorsions de la bête fauve ; sa poitrine haletait ; sa gorge râlait ; et sa langue, ainsi qu'une vipère de feu, desserrait les dents de l'amant pour aller chercher jusqu'au fond de son gosier une salive aimée dont s'enivrait la femme, amoureuse, frémissante et charmée. A cette minute, les cieux auraient pu croûler, la terre s'émietter dans l'univers, rien n'eût été capable de détourner la bacchante de la source de vie à laquelle elle buvait l'ambrosie à plein corps.

... Pour la troisième fois, Jeanne répétait :



*Encore...!* lorsque des pas résonnèrent sur les cailloux du chemin voisin. Les deux amants de se redresser à la hâte, remettant un peu d'ordre dans leurs toilettes et masquant d'un sourire calme leur confusion.

Mais les pas s'éloignèrent lentement. Jeanne lança un regard de colère dans leur direction tandis que son amant, une pâquerette à la bouche, contemplait gravement les deux personnes qui les avaient troublés et qui, maintenant, allaient se rapetissant dans les ombres crépusculaires.

Ces deux personnes étaient Henriette Barbey et son ami Buisson. Ils marchaient, silencieux, l'un à côté de l'autre, rêvant sans doute à quelque chose d'intéressant, car ils n'accordaient aucune attention à leur chien, Parisien, lequel se mettait en joie pour les distraire. La bonne bête gambadait, courait après les oiseaux voletant d'une haie à l'autre, aboyait aux cerfs-volants qui tournaient au-dessus de sa tête, puis venait lécher alternativement les mains de ses deux maîtres. Dans ce geste, humble et soumis, le chien semblait mettre une intention ; il voulait dire à ceux qu'il aimait : serrez-vous donc, l'un près de l'autre ; rapprochez-vous davantage... encore...

encore, car vous êtes deux vrais amis, rien que cela, qui s'aiment sans oser se le dire, retenus par leur âge plein de gravité et de souvenirs !

— Prenez garde, disait Buisson sans lever les yeux de terre, il y a ici des cailloux pointus qui pourraient vous faire mal aux pieds...

— Vous êtes bon... je vous remercie, répondait Henriette.

Et tous deux continuaient leur chemin, descendant encore plus profondément dans leur rêverie.

Pendant ce temps, Jeanne et Louis se préparaient à rentrer à la Chesnaye.

— Si je t'aime ainsi, disait Jeanne, c'est quelquefois pour m'étourdir...

Le jeune homme regarda sa maîtresse, épuisée et inassouvie, et il mettait dans son regard un point d'interrogation.

— Oui... acheva Jeanne, je crains parfois d'être... une mauvaise mère...

Elle allait continuer, lorsque une forme d'homme se dessina dans le brouillard, à côté d'eux. C'était Pierre Bineau, qui goûtait de la terre dans l'un de ses champs. Il venait voir l'effet produit sur cette terre par un nouvel engrais chimique, venu de la capitale, qu'il

avait répandu là, l'hiver précédent. D'ailleurs, c'était un cadeau de sa mère, la femme au vieux Grognon, qui avait économisé sur sa pension pour offrir cela à son fils. Sans dégoût pour la nature de cet engrais, sur l'origine et la composition duquel il est inutile d'appuyer, le paysan avait pris une poignée de terre et il en avait fait entrer une partie dans sa bouche. Il était si occupé à sa dégustation qu'il n'avait pas remarqué les amoureux derrière lui, ce qui fit qu'il murmura tout haut :

— Nous en avons encore pour trois bonnes récoltes : la terre sent excessivement mauvais et sa saveur est toujours prodigieusement amère !

De cette observation, les amoureux ne purent s'empêcher de rire, étonnés par la candeur de cet homme et ne comprenant pas que lui n'aimait ni par l'âme, ni par le corps, ni par le cœur ; mais qu'il adorait de tout son être à la fois une chose énorme et simple qui était sa maîtresse à lui, la terre.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE

## CONCLUSION

Vers la fin de l'été, Camille, qui venait d'entrer chez monsieur Bernardin, le notaire, en qualité de clerc expéditionnaire, reçut une lettre de Joseph Remontal, lui demandant des nouvelles du pays.

Après avoir tremblé de rencontrer un mauvais numéro, et pleuré de l'avoir tiré du bois-seau, Remontal s'était consolé de sa mauvaise chance. Il avait même pris une résolution énergique : puisqu'il ne pouvait s'éviter le service militaire, mieux valait encore qu'il s'arrangeât pour y être le moins malheureux possible. A cet effet, il s'était engagé, ou, pour mieux dire, il avait devancé l'appel de sa classe. De cette façon, il avait pu choisir son régiment, et son choix s'était fixé sur le 33<sup>me</sup> d'artillerie, en garnison à Poitiers. Mais la nostalgie du pays natal avait empoigné le jeune soldat dès les premiers jours de son arrivée dans l'ancienne capitale des Pictons. La caserne — un vieux ramassis de ruines accolées contre les restes d'une église gothique transformée en écurie après sa désaffectation

— la caserne, il est vrai, n'était pas faite pour faire oublier la maison blanchie à la chaux, la propreté méticuleuse d'une habitation de paysans jouissant d'une certaine aisance. Ce vieux bâtiment du quartier Montierneuf était, au contraire, d'une repoussante malpropreté. Les cuisines n'avaient jamais été nettoyées complètement ; il s'en dégageait une odeur rance, graillonneuse qui était véritablement répugnante et qui déroutait les appétits les plus robustes. D'un autre côté, les cuisiniers ne changeaient de linge que lorsque cela leur était imposé. A quoi bon ? disaient-ils, dans une heure il n'y paraîtra rien : la cuisine est trop dégoûtante ! De cette façon de voir, il résultait ceci : que la saleté de la cuisine fournissait un prétexte à la malpropreté des cuisiniers, et réciproquement. Remontal avait du mal à se faire à son nouveau métier et surtout à l'*ordinaire* ; de là sa nostalgie du pays perdu et son désir d'en recevoir fréquemment des nouvelles.

Camille n'était cependant pas de l'âge, ni du caractère de Joseph Remontal. Le jeune soldat ne s'était décidé à lui écrire que parce que la dernière lettre de ses parents — trente mots de formules banales — lui avait annoncé

l'entrée du fils à Rivollier dans l'étude du notaire. Or, on ne peut demander aux parents que des choses se rapportant à l'intérêt pécuniaire ou à l'amitié : l'amour est religieusement banni de cette correspondance familiale et il faut un ami à qui on puisse tout dire, tout demander, tout confier, pour lui parler de ces secrets-là. Remontal avait jugé à propos de choisir quelqu'un qui eût le loisir d'écrire souvent : personne ne répondait mieux à cette exigence que le jeune clerc de notaire. C'est pourquoi Camille fut choisi.

Donc, au milieu des cartons verts classiques, ensevelis sous des couches successives de poussière, le jeune homme réfléchissait à ce qu'il allait répondre.

L'après-midi était d'une chaleur lourde et, malgré les persiennes baissées devant la fenêtre ouverte, l'air n'agitait pas un seul souffle dans la pièce. Le parfum moisi des vieux papiers, des encres grasses prenait à la gorge tandis que de gros volumes, reliés en basane marron, tiraient l'œil sur la bibliothèque. C'étaient des Codes, des Manuels de jurisprudence, quelques tomes dépareillés de la *Revue du Notariat* et une collection complète de la *Gazette du Palais* : volumes tous plus

indigestes les uns que les autres. Le jeune homme promenait son regard sur le parquet en bois blanc où s'espaçaient des chaises pailées, espérant y rencontrer le début de sa lettre. Tout à coup, il se frappa le front et se mit fiévreusement à la besogne :

« Mon cher ami,

« Je me casse la tête pour trouver de belles phrases, pour te gratifier d'une lettre qui soit un chef-d'œuvre de style épistolaire, mais je ne trouve rien, rien de rien... Je suis donc obligé de te raconter tout simplement, sans broderies ni enjolivures, ce que je sais sur notre pays.

« D'abord, je commencerai par te dire que je ne connais pas la jeune fille dont tu me demandes des nouvelles. Tu sais, je ne quitte guère Montjean : je vais à peine jusqu'à Sauzé-Vaussais, les jours de foire ; plus rarement à Villefagnan ; presque jamais à Ruffec. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que j'ignore l'existence de mademoiselle Françoise...

« Ici, pas de mariages en vue. Les décès tu les connais ? Permits-moi de revenir sur celui de Claudine Bineau, la fille au vieux Grognon. *On dit* que la malheureuse est morte de faim, pendant une absence de monsieur de Mor-

lange, lequel était allé à Paris faire éditer un livre qu'il a composé sur l'histoire de France en général, et en particulier sur tous les bouquins qui s'y rapportent. Un *travail critique*, comme il dit. Je ne sais si le baron a réussi ; mais, à son retour à la Chesnaye, Claudine était morte.

« Il faut te dire que l'histoire de la pauvre fille est bien mystérieuse. Depuis quelque temps, elle ne faisait que pleurer, et ses pleurs étaient surtout provoqués par la vue de l'enfant de madame Jeanne, un petit diable qui faisait toutes sortes de misères à l'infirmes, sans que l'on sût d'où ces idées lui venaient. On a soupçonné la cuisinière, Marie Dubourdin, de pousser le petit à tout cela ; on le lui a reproché ; mais Marie a protesté de son innocence et, huit jours après, Claudine rendait l'âme, seule dans sa chambre, emportant avec elle le secret de ses larmes et de ses mystérieuses souffrances.

« Elle a été enterrée le jour même où sa belle-sœur, la femme à Pierre Bineau, accouchait d'un gros garçon. Une qui part ; un qui vient.

« Cela a rempli de surprise tout Montjean ; car Louise Bineau n'avait pas cessé de tra-



vaiquer aux champs, à côté de son homme, et l'on ignorait complètement sa grossesse. Le parrain et la marraine, au baptême du petit, étaient monsieur de Reymont — qui paraît bien malade, bien épuisé, entre nous — et sa belle-sœur, madame Jeanne, la fille à monsieur de Morlange. Ils ont fait les choses grandement : on a mangé des dragées pendant huit jours, chaque famille du village en ayant reçu une provision. Pierre Bineau, lui, s'est à peine dérangé de son travail pour la cérémonie. Il y est venu avec une pioche sur l'épaule, et il est reparti sans l'avoir abandonnée une seconde — à la grande stupéfaction de monsieur le curé, qui trouvait cela impie. Mais notre voisin n'a pas démordu de son entêtement, il a gardé sa pioche et, de plus, il voulait que l'on fit manger de la terre au bébé, prétendant que cela en ferait un bon travailleur !

« C'est un être bien inexplicable, que ce Bineau. Tu connais son âpreté au gain, sa dureté pour les siens — Grognon et sa femme, Marie, vont à moitié nus, mal nourris et toujours grêlottants, — son amour pour la terre ? Eh bien ! on prétend que cet homme si farouche — si brutal, dirai-je même, se lève la

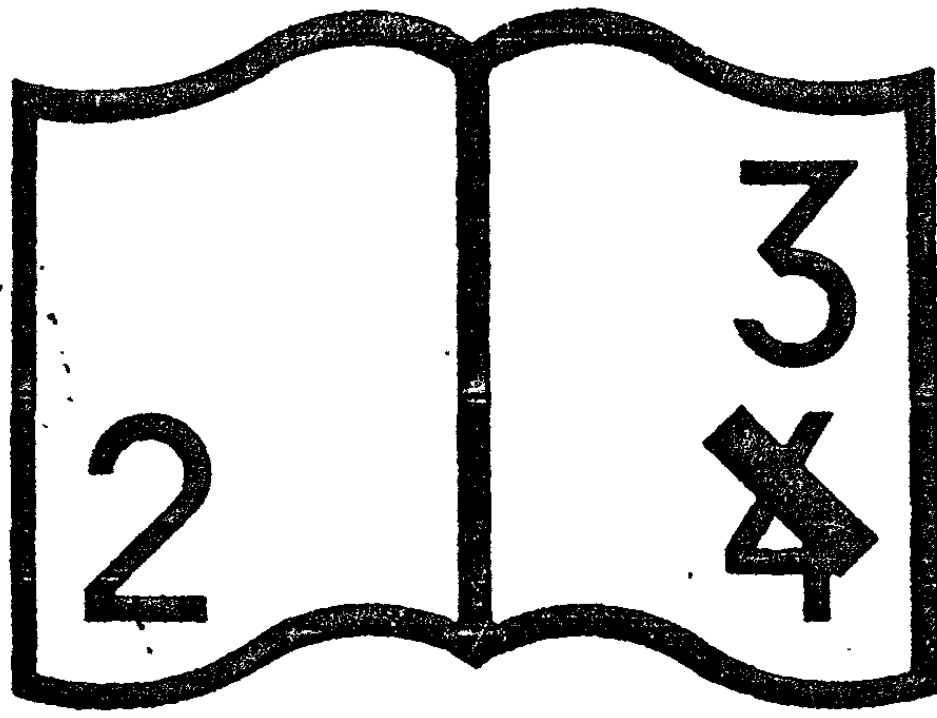
nuit pour embrasser son enfant dans son berceau ! Je sais que tu ne me croiras pas : mais je t'affirme que cela est. Quand on plaint la vieille Marie du mauvais cœur de son fils, à son égard à elle, elle ne manque pas de confirmer ce que je viens de te dire, afin d'excuser Pierre. C'est au point que Louise a dû défendre à son mari de se lever désormais, car il embrassait tellement l'enfant que celui-ci se réveillait et se mettait à pleurer pour le reste de la nuit.

« Incroyable. N'est-ce pas ?

« Grognon parle moins que jamais, lui. Il va passer la plupart de ses journées chez Henriette Barbey ; le pauvre vieux s'est bien vieilli depuis six mois : je ne sais s'il verra de nouvelles feuilles ! Quand il est assis devant la porte à Henriette, en plein soleil, on sent qu'il réchauffe un corps déjà glacé par le froid de la terre. Ce qui fait dire à Buisson — toujours empressé auprès d'Henriette et toujours suivi, dans ses perpétuelles allées et venues, de Parisien, le vieux chien — :

« — Dis donc, Grognon, si nous te commandions un bon vêtement de *sapin* pour l'hiver, un vêtement que tu n'userais pas ?..

« Grognon sourit tristement sans répondre.



Pagination incorrecte — date incorrecte  
NF Z 43-120-12

LIRE PAGE(S) 358  
AU LIEU DE PAGE(S) 322

« A ce propos, on blâme vertement Pierre Bineau de sa conduite envers son vieux père. Figure-toi que cet animal-là s'est arrangé pour vendre toute sa vendange *parce qu'il en a trouvé plus qu'elle ne valait*, espérant en trouver d'autre au-dessous de sa valeur réelle. mais comme ses espérances ont été déçues, il s'en console en disant :

« — Bah ! tant pis... nous boirons de l'eau...

« Tu devines quel hiver les pauvres vieux vont passer avec ce fils dénaturé.

« Quant à moi, j'hésite à t'ouvrir mon cœur, supposant que cela ne doit guère t'intéresser, que je sois heureux ou non en amour. Hélas ! mon pauvre ami, je... Mais... rien, je me tais ; j'en aurais trop long à te dire...!

« Avant de clore ma lettre, je me rappelle heureusement quelque chose que j'allais oublier : monsieur Bernardin, mon patron, est maire de Montjean, depuis hier. Son prédécesseur, Rouault, a donné sa démission, poussé à bout par la guerre sourde que lui faisaient certains conseillers et l'instituteur. Le *radicalisme*, comme ils disent ici, est donc au pouvoir chez nous. Ne me connaissant pas en politique, je ne puis te donner mon appréciation là-dessus ; je me bornerai à te répéter

ce que j'ai entendu dire : Attendons pour juger une idée d'avoir vu ce dont elle est capable. Langadon, l'hôtelier de la *Croix d'Or*, est rudement content : il a allumé ses trois verres de couleur — bleu, blanc, rouge — hier soir, afin de fêter l'avènement de la vraie République dans notre pays.

« Et, au moment où je t'écris, Edmond Bourgoïn parcourt la place de l'Eglise en criant à pleins poumons :

« — Vive Napoléon ! nom'Dieu !... Vive Napoléon !

« Ce qui t'explique qu'il est ivre comme à son habitude, mais, cette fois, aux dépens de Langadon, lequel avait promis à Bourgoïn de le souler huit jours durant, lorsque l'ancien maire, Rouault, donnerait sa démission.

« Comme tu vois, Langadon tient sa parole.

« Sur ce, je te serre les mains d'amitié.

« CAMILLE. »

Ayant fermé sa lettre, le jeune homme se leva pour la porter immédiatement à la boîte qui se trouvait devant la mairie. Comme il passait devant la maison d'Eugénie Bordet — qui ne voulait plus s'entendre appeler : la

Petite — il entendit une voix fraîche qui chantait une romance mélancolique.

— Oh ! soupira Camille, lançant un regard mouillé vers la chanteuse, le passé est bien mort à jamais ! il ne me reste plus qu'à dire adieu à toute ma jeunesse !...

Et, approchant ses doigts de ses lèvres, il envoya se perdre un baiser dans l'espace.



FIN